CAYLUS, ANNE CLAUDE PHILIPPE

FACETIES DU COMTE DE CAYLUS

PQ 1961 .C4A7 1879

39003002379823

PETITS CONTEURS DU XVIIIe SIÈCLE

FACÉTIES

DU COMTE

De Caylus

DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS

PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

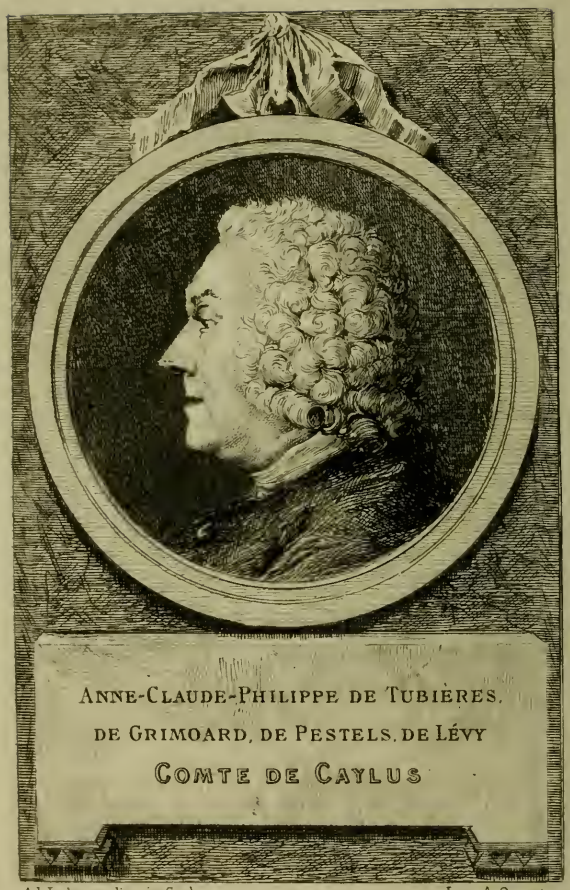
7, RUE SAINT-BENOIT, 7

FACÉTIES

DU COMTE

De Caylus

TIRAGE A PETIT NOMBRE



Ad. Lalauze d'après Cochin — Imp. A. Quantin

FACÉTIES

DU COMTE

De Caylus

DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS

Avec une Notice bio-bibliographique

PAR

OCTAVE UZANNE

PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

1879

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa

Universitas
BIBLIOTHECA

PQ
1961
.C4A7
1879

NOTICE SUR LA VIE

ET LES ŒUVRES DE CAYLUS

Il est Vadé avec l'accent de *Candide*. Il passe Jeaurat. Il annonce le Père Duchêne.

E. ET J. DE GONCOURT.

ADEMOISELLE *Quinault, retirée du théâtre, donnait et présidait, vers 1742, un souper par semaine, sur les modiques pensions qui lui étaient accordées par le Roi et par la Comédie-Française. Ce fut là l'origine de cette aimable académie de gauloiserie, de cette* Société du bout du banc, *comme on la nommait,*

où chacun payait comptant son tribut à la folie, aux mœurs légères, à l'esprit et souvent aux Muses; où l'on donnait carrière à sa verve, en lançant des mots osés, excessifs et applaudis; où tout était badinage, même dans les innocentes querelles qui se vidaient inter pocula. *Les plus charmants écrivains de l'époque se donnaient rendez-vous chez la divine Quinault, cette Reine des Grâces; on y rencontrait tour à tour Duclos, le Grand-Prieur de Vendôme, l'Abbé de Voisenon, Fagan, Moncrif, Crébillon fils, Salley, La Chaussée, D'Arménonville, Marivaux, de Maurepas, Pont de Veyle, et même Voltaire, qui ne fit qu'y paraître et s'éclipsa devant Piron et Sainte-Foix qui ne lui étaient point sympathiques.*

Le Mécène de ce petit cercle, nous dirions presque le fondateur, était le Comte de Caylus, philosophe original, artiste sincère, qui joignait à son petit mérite littéraire une science profonde, un goût d'amateur éclairé, un caractère simple et noble, et surtout une libéralité de grand seigneur pour les talents indigents qu'il se plaisait à encourager par ses bienfaits délicatement déguisés. Tous les gens de lettres qui l'entouraient, s'estimaient heureux de vivre plutôt dans son amitié que sous son patronage, et, s'il nous fallait parler des différentes manières de cet homme de qualité, à la fois archéologue, philologue, antiquaire, dessina-

teur, graveur et polygraphe, sinon stylliste, nous ne saurions arriver à la perfection, à la grâce, au brio que MM. Jules et Edmond de Goncourt ont su déployer dans une étude exquise sur ce Caylus [1], *créateur de la littérature populaire du* XVIIIe *siècle : « La rue et son peuple, — s'écrient ces deux charmants écrivains, — le peuple, voilà le monde après lequel court la pointe d'Anne-Claude-Philippe de Tubières de Grimoard de Pestels de Lévy, Comte de Caylus, conseiller d'honneur, né au Parlement de Toulouse, et sa plume aussi. La rue avec son bruit, ses passants et son spectacle, ses costumes et ses chansons, ses marchands et ses marchandes, et la promenade des marchandises; et le Noël assourdissant des métiers, et le vacarme et le mouvement de Paris vendeur et hurleur; un monde ouvrier, le travail qui va, le porteur d'eau portant ses larges seaux, le petit commissionnaire avec son banc sous le bras, les veilleuses, les petites laitières, les petites harengères, les casseurs de pierre, les tonneliers, les rémouleurs, les scieurs de bois, les savetiers et les montreurs de lanterne magique; la porteuse de bois, et l'écosseuse et le marchand de balais, et le marchand de peaux de lapins.* — Les Cris de Paris! *feuilles de papier*

1 *Portraits intimes du* XVIIIe *siècle*, Paris, 1858, t. II.

aujourd'hui jaunies, qui sont tout le reste et tout le souvenir, et tout l'écho de ce vaste aboiement qui roulait chaque jour dans le Paris du XVIIIe *siècle, ses éclats et son vacarme, brouillant toutes les mélopées :* Verjus! Vinaigre! — Mon bel œillet double! — Café! Café! — La liste des gagnants de la loterie! — Des Ciseaux! Des Couteaux! — La Mort aux rats!

« *Le comte de Caylus écoute et regarde tous les jours par sa fenêtre, ou, se promenant, par les rideaux des cabarets, par les portes des fruitières, par les portières des fiacres, par les trous de toile de ce grand spectacle : la vie de Paris.* « *Les drôleries qu'il a vues sur le pavé de Paris,* » *c'est l'annonce de l'*histoire de M. Guillaume le cocher, *et c'est l'œuvre de Caylus.*

« *Pendant que les lettres épient à la porte des salons, les confessions galantes, les scandales bien nés, lse jolis romans, les mœurs du bel air, le train de la mode, le jargon du bon ton; pendant qu'elles sont tout occupées à peindre une société de convention, d'apparence et de manière, dont l'âme est une forme; pendant que le peuple est hors des lettres, pendant que la critique juge que* « *les personnages du quartier de la Halle et de la place Maubert n'ayant point d'existence dans la société, leurs aven-*

tures ne sauraient nous attacher [1], » *M. de Caylus attable résolument aux tables de la Glacière, à Chaillot, une veine neuve, hardie, rabelaisienne et légère. Il habille aux Halles la Comédie parisienne. Il montre des cœurs battant sous les petites robes de satin sur fil. Il donne des histoires cossues et pleines de gorges chaudes. Il promène dans la grosse joie* les Giroflées à cinq feuilles, *et l'odeur des beignets, des hommes et des femmes qui vivent sans savoir vivre, aiment sans orthographe et se battent avec les poings. Il les conte et les fait parler avec leur langue grasse et forte en gueule. Il se plaît, s'amuse et s'attarde aux scènes populaires, aux avalanches de pains de Gonesse et d'aloyaux, aux masques de pain d'épice, aux danses et aux culbutes grotesques, animant les foules d'individualités comiques qui braillent et gesticulent au premier plan, semant les contes à pouffer et le plus salé de l'esprit de la Reine de Navarre.*

« Ces Fêtes roulantes, *ces* Étrennes de la Saint-Jean, *et surtout cette délicieuse* Histoire de M. Guillaume, *cette lanterne magique des mœurs basses et libres, ce tableau mouvant et parlant était né comme de lui-même, un applaudissement de mademoiselle Quinault l'avait dicté à Caylus.* »

1. *Correspondance littéraire de Grimm*, 1829, t. I.

Pouvions-nous donner un résumé plus séduisant des œuvres que nous publions aujourd'hui? Un tel avant-propos ne peut que mettre en humeur. Nous reviendrons plus loin sur l'originalité des facéties *de Caylus; mais avant de parler de l'écrivain, nous présenterons l'homme, dans la complication de sa nature étrangement douée des talents les plus divers.*

II

Anne-Claude-Philippe de Thubières, de Grimoard, de Pestels, de Lévy [1], *Comte de Caylus, conseiller d'honneur au Parlement de Toulouse, naquit le 31 octobre 1692.*

Sa mère était cette malicieuse et charmante Marthe-Marguerite de Valois, fille de Philippe de Valois, marquis de Villette [2], *seigneur de Mursay, petite-fille du grand Agrippa d'Aubigné, ce fameux calviniste frondeur et hardi compagnon de Henri IV,*

1. Les Lévy ou Lévis, à la famille desquels Caylus appartenait par la branche cadette, étaient une des plus anciennes familles de France. Un biographe fait des Lévis les cousins de la sainte Vierge. C'est tirer de bien loin une généalogie.

2. Philippe de Valois, marquis de Villette, né en 1632, mort en 1707, fut un officier de mer distingué. Il abjura le calvinisme, dans lequel il avait été élevé. M. de Monmerqué a publié ses *Mémoires* en 1844.

dont il ne se sépara qu'au moment de l'abjuration. Elle était par conséquent cousine germaine ou plutôt nièce à la mode de Bretagne de Mme de Maintenon [1], *qui se plut à l'élever comme sa propre fille, c'est-à-dire en enfant gâtée.*

Mariée vers 1686 au comte de Caylus, menin de Monseigneur le Dauphin, gentilhomme de grande famille, mais de petite fortune, Mme de Caylus est l'auteur de ces merveilleux Souvenirs, de ces exquises fleurs d'urbanité dont tour à tour Voltaire, Auger, Renouard, Monmerqué, Michaud, et Poujoulat, Asselineau et d'autres biographes se sont plu à être les éditeurs. Mme de Caylus, « cet Hamilton femelle », comme la nommait Sainte-Beuve [2], *était, selon Voltaire, du nombre des femmes qui ont de l'esprit et du sentiment sans en affecter jamais. Elle possédait en elle toutes les grâces et toute la grâce de la femme et cachait en plus, sous un aspect angélique, un esprit piquant, mordant, acéré, une observation fine, droite et prompte, un jugement sensé, ferme et net, et ce goût délicat qui la guida plus d'une fois dans ces*

1. Agrippa d'Aubigné avait eu deux filles et un fils. Madame de Maintenon était la fille du fils, tandis que Madame de Caylus était la petite-fille d'une des deux filles.

2. Sainte-Beuve, *article sur Madame de Caylus*, du 28 octobre 1850.

portraits où l'expression colore la justesse éclatante du mot vrai. — « Jamais, s'écrie Saint-Simon, un visage si spirituel, si touchant, si parlant, jamais une fraîcheur pareille, jamais tant de grâces ni plus d'esprit, jamais tant de gaieté et d'amusement, jamais créature plus séduisante. »

« Les jeux et les ris brillaient à l'envi autour d'elle, dit également l'abbé de Choisy, son esprit était encore plus aimable que son visage; on n'avait pas le temps de respirer ni de s'ennuyer quand elle était quelque part. Toutes les Champmeslés du monde n'avaient point ces tons ravissants qu'elle laissait échapper en déclamant [1]*; et, si sa gaieté naturelle lui eût permis de retrancher certains petits airs un peu coquets que toute son innocence ne pouvait pas justifier, c'eût été une personne accomplie. »*

Le mari de cette adorable femme, Jean-Anne de Caylus [2]*, était des moins dignes d'elle; c'était une ma-*

1. Madame de Caylus joua *Esther* à Saint-Cyr, sur la demande même de Racine. Elle déclamait d'une voix superbe et touchante. « On continue à représenter *Esther*, écrivait à sa fille Madame de Sévigné, en février 1689; Madame de Caylus qui en était la Champmeslé, ne joue plus. Elle faisait trop bien, elle était trop touchante : on ne veut que la simplicité toute pure de ces petites âmes innocentes. »

2. Jean-Anne de Caylus avait deux frères, dans deux ordres différents : l'un, qui entra au service de l'Espagne

nière de rester, un cynique, un ivrogne, disons le mot, qu'on se dépêcha d'envoyer commander une brigade sur les frontières, où il mourut en novembre 1704, délivrant ainsi sa femme et ses proches, qui n'avaient eu qu'à souffrir jusque-là des outrages de sa vie de débauches [1].

Le jeune comte Claude-Philippe de Caylus ne connut donc que sa mère, par laquelle il fut élevé avec des soins minutieux et des attentions extrêmes. Il

fut fait Grand d'Espagne de première classe, Chevalier de la Toison d'or, generalissime des armées de Philippe V, et mourut Vice-Roi de Valence en 1760; l'autre ne posséda qu'un seul titre, mais son grand caractere et ses propres vertus y ajouterent un éclat supérieur, ce fut le célebre evêque d'Auxerre, jansèniste, dont l'abbé Dettey a publié la vie en 1765.

1. Dans ses *Mémoires* (édition Hachette in-8°, t. III, p. 133), Saint-Simon dit, en effet : « Au commencement de novembre (1704) mourut, sur la frontière de Flandre, un homme qui fit plaisir à tous les siens; ce fut Caylus, frere de celui d'Espagne et de l'évêque d'Auxerre... Il était blasé, hébété, depuis plusieurs années, de vin et d'eau-de-vie, et était tenu a servir, hiver comme été, sur la frontière, pour qu'il n'approchât ni de sa femme ni de la cour. Lui aussi ne demandait pas mieux, pourvu qu'il fût toujours ivre. — Sa mort fut donc une délivrance dont sa femme et ses plus proches ne se contraignirent pas de la trouver telle. » — Caylus était l'avant-dernier rejeton de la seconde branche des Caylus. Jacques de Lévis, comte de Caylus, tué en duel par d'Entragues en 1578, était le dernier représentant de la branche aînée.

reçut une éducation solide et brillante, et sa première jeunesse se passa à la Cour chez Mme de Maintenon ou chez la Princesse d'Harcourt. C'était un milieu bien susceptible de faire naître en lui les sentiments les plus délicats et l'esprit le plus agréable. Dans son entourage, dans l'air même qu'il respirait, il y avait comme un parfum de familiarité décente, de gaieté douce et d'urbanité, une aisance à tout dire, une politesse affinée, qui répandaient dans les caractères et dans les relations une quiétude enjouée et heureuse.

Caylus tenait de son père un tempérament vigoureux et de grandes dispositions pour le métier des armes. Il avait de la hardiesse, la bravoure irréfléchie et les principales qualités qui font la valeur du guerrier. Vers 1709, à peine âgé de dix-sept ans, il entra dans les mousquetaires, et dès sa première campagne, à la bataille de Malplaquet, croyons-nous, il se distingua par sa vaillance et son intrépidité : « Voyez mon petit Caylus, il a déjà tué un de mes ennemis![1] » s'écria Louis XIV en présence de toute sa Cour, lorsque le petit-neveu de Mme de Maintenon revint tout glorieux du baptême du feu, et le

1. *Abécédario de P.-J. Mariette*, publié par Ph. de Chennevières et de Montaiglon, Paris, 1851 à 1860. Article Caylus, t. I. p. 310.

Roi, pour le récompenser, lui donna un guidon de gendarmerie. En 1721 il fut nommé mestre de camp d'un régiment de dragons de son nom, à la tête duquel il fit des prouesses en Catalogne. Il se trouvait en 1713 au siège de Fribourg, où il courut de grands risques à l'attaque du chemin couvert, qui fut très meurtrière.

« *La faveur de Mme de Maintenon, dit Lebeau, dans son* Éloge de Caylus [1], *pouvait suppléer au mérite et aurait fait avantageusement valoir celui du jeune comte, s'il eût été de caractère à se prêter aux vues de sa famille.* »

Sa bravoure naturelle trouvait une pente aisée et commode pour monter aux plus grands honneurs, mais la paix de Rastadt le laissait dans une inaction dont sa vivacité ne s'accommodait pas [2].

Caylus abandonna l'état militaire et prit sa retraite en 1715. Il se mit à parcourir l'Italie, et dès lors son amour pour les beaux-arts commença à se faire sen-

1. *Éloge historique de M. le comte de Caylus*, lu à la rentrée de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le 8 avril 1766, par M. Le Beau, secrétaire perpétuel de la même Académie, in-4°.

2. Dans sa *Correspondance littéraire* de septembre 1765, Grimm prétend, à tort, que Caylus n'embrassa pas le métier des armes, ainsi que l'auraient exigé son état et sa naissance. — Nous devions relever cette erreur.

tir irrévocablement en lui et décida de son goût et de ses occupations. Ce fut avec enthousiasme que le jeune homme contempla les chefs-d'œuvre de Rome, s'émerveilla, s'imprégna de la beauté des fresques ou des statues. Toutes ses facultés furent captivées, absorbées dans la radieuse évocation artistique de tout un passé. Il était parti sans but, pour distraire un naturel turbulent et apaiser ses besoins d'activité brûlante; il revint transformé par l'amour des belles choses; l'artiste venait de tuer en lui le militaire.

A cette époque commence la vie aventureuse et littéraire de Caylus : « En juin 1718, raconte son panégyriste Lebeau, il saisit l'occasion de passer dans le Levant. Il partit avec M. de Bonac, qui allait relever M. Desalleurs à la Porte Ottomane. Arrivé à Smyrne, il profita d'un délai de quelques jours paur visiter les ruines d'Éphèse, qui n'en sont éloignées que d'environ une journée. Vainement s'efforça-t-on de l'en empêcher, en lui présentant les dangers qu'il allait courir. Le redoutable Caracayali, à la tête d'une troupe de brigands, s'était rendu maître de toute la campagne, et portait l'effroi dans toute l'Anatolie. Il s'avisa d'un stratagème qui lui réussit. Vêtu d'une simple toile de voile, ne portant sur lui rien qui pût tenter le plus modeste voleur, il se mit

sous la conduite de deux brigands de la bande de Caracayali, venus à Smyrne, où par crainte on les souffrait. Il fit marché avec eux, sous la condition qu'ils ne toucheraient leur argent qu'au retour. Comme ils n'avaient d'intérêt qu'à le conserver, jamais il n'y eut de guides plus fidèles. Ils le conduisirent, avec son interprète, près de leur chef, dont il reçut l'accueil le plus gracieux. Instruit du motif de son voyage, Caracayali voulut servir sa curiosité; il l'avertit qu'il y avait dans le voisinage des ruines dignes d'être connues, et, pour l'y transporter avec plus de célérité, il lui fit donner deux chevaux arabes, de ceux qu'on appelle chevaux de race. *Le comte se trouva bientôt sur les ruines de Colophon. Il retourna passer la nuit dans le fort qui servait de retraite à Caracayali, et le lendemain il se transporta sur le terrain qu'occupait anciennement la ville d'Éphèse.*

« *Après un séjour de deux mois à Constantinople, Caylus alla voir la Cour Ottomane, que la guerre de Hongrie avait attirée à Andrinople; tout le pays était infecté de la peste : le comte n'en ressentit aucune atteinte; la bonté de son tempérament le sauva. Il passa le détroit des Dardanelles pour reconnaître ces campagnes si riches et si fleuries dans les poèmes d'Homère. Il ne s'attendait pas à rencontrer aucun vestige de l'ancien Ilion, mais il se promettait bien*

de se promener sur les bords du Xanthe et du Simoïs : ces fleuves avaient disparu. Les vallées du mont Ida n'étaient plus qu'un désert sauvage, fournissant à peine quelque nourriture à des avortons de chênes dont les branches rampaient sur la terre et se desséchaient presque en naissant. Ce fut là le terme qu'il mit à ses recherches dans le Levant. La tendresse de sa mère, qui le rappelait sans cesse, retint sa curiosité. Il entra dans le port de Marseille le 27 février 1717. »

L'année 1718 fut consacrée à une excursion en Angleterre et en Hollande, où il ne trouva à noter que deux curiosités : « Un homme à Amsterdam qui a poussé l'anatomie si loin qu'il a non seulement disséqué, mais encore injecté des fruits et surtout des poires, et à Malines, une fille portée en terre qui pesait plus près de neuf que de huit cents livres[1]*. »*

*Nous venons de tailler largement une portion de la vie de Caylus dans l'*Éloge *naïvement emphatique de Charles Lebeau; il était inutile de paraphraser cette aventure du bon larron Caracayali, qui semblera bien mesquine à notre époque; ces premiers voyages de l'ami de l'abbé Barthélemy ne sont guère relatés par d'autres biographes, ils ont une saveur toute spéciale*

1. De Goncourt, *Portraits intimes du* XVIII*e siècle*, t. II, p. 13.

dans le récit que nous nous sommes permis d'en donner, et la sobriété en fait tolérer l'accent.

Après avoir consacré ses premières années de jeunesse aux voyages et à la vie nomade, Caylus, de retour à Paris, songea à s'y fixer, à y classer les connaissances qu'il avait amassées dans ses pérégrinations et à jouir des richesses artistiques qu'il en avait rapportées. Sa vigoureuse santé réclamait une activité fébrile, et il lui fallait des occupations multiples pour lasser sa puissante virilité. Il rechercha la compagnie des artistes et se montra leur adorateur, leur protecteur et leur ami; on disait de lui et, paraît-il, avec assez de vérité qu'il était le protecteur des arts et le fléau des artistes, car, s'il les encourageait et les aidait de sa bourse, il demandait en échange une déférence aveugle pour ses conseils, et, après avoir commencé par le rôle de bienfaiteur, il finissait par celui de tyran. Mais, si son caractère pouvait avoir des inconvénients pour les artistes, le bien qu'il a fait aux arts emporte de beaucoup la balance de ses torts[1].

« *Les lettres, le dessin, la musique, disent MM. de Goncourt, l'occupent et l'emportent, se le disputent et se le partagent. Son esprit sautant et bondissant va de l'art à la science et aux ressorts de l'art; et le*

1. *Correspondance littéraire de Grimm*, édit. de M. Tourneux, t. VI.

voilà qui conduit une décoration à l'Opéra, qui ne rêve plus qu'à renouveler la mécanique du théâtre, qui pèse les inconvénients de cette ferme *des théâtres d'Italie derrière laquelle on bâtit la machine du tableau, qui songe à mener le spectacle beaucoup plus loin, à faire du grand, à joindre, pour la surprise et l'illusion, l'exactitude et l'imagination d'un poète et d'un peintre*[1]. *Mais le dessin était son grand passe-temps. Il dessinait familièrement avec Watteau, usant de ses modèles et des leçons muettes de son crayon*[2]. *Aussitôt entré en relations avec M. Crozat*[3], *il avait été comme éclairé par les merveilles de son cabinet : quel service, s'il donnait au public ces dessins, ces premiers jets de la main et de la tête des grands génies! quels exemples pour les peintres! que de plaisir pour les curieux! le noble et grand travail de traduire, mot à mot, trait pour trait, ces coups de plume où l'idée du maître, à peine née, vivante déjà, bégaye et rit comme dans un berceau! Le comte de Caylus gravera donc, et il grave; il grave sans peur, effrontément, sabrant*

1. Lettre à l'abbé Conti.

2. *Abécédario* de Mariette, t. I.

3. Joseph-Antoine Crozat fit graver en 1729 les tableaux et dessins de sa collection, qui se trouvent réunis sous le titre de *Cabinet de Crozat*. Cette publication, après lui, a été continuée par Mariette et Basan.

à grands coups les paysages italiens, balayant les grappes de feuilles, les paraphes de verdure, les fabriques détachées du ciel blanc et vierge, les dessins naïfs et rudes des Carrache. Les figures délicieuses et juvéniles du Guerchin se lèvent et sortent de sa main contournées d'un trait large, appuyé, épaté, avec les ombres des chairs reprises de caresses, de pointes faciles et gaies. Puis les longues et volantes créatures du Parmesan, enlevées comme d'une aiguille légère et courante ; et la main, la fameuse main qu'on croyait alors une griffure de Michel-Ange, les terribles esquisses de Rubens rendues à outrance, les musculatures de Bandinelli accusées et ressenties par la plume de roseau, les caricatures de Vinci et les têtes carrées de Van Dyck. Et le cabinet de M. Crozat, livré, donné à l'Europe par l'infatigable Caylus. Le cabinet du Roi était pillé pareillement et s'y prêtait de même; et de Raphaël et de Rembrandt, le faire, les procédés, l'adresse ou le feu, la manière ou le style, le secret des dessinateurs était par lui surpris et publié. »

Au milieu de ce mouvement, de ces agitations, le Comte de Caylus rayonnait ; c'était un homme simple cependant. Sur les soixante mille livres de revenus qu'il possédait, à peine en dépensait-il dix mille par an pour son entretien ; tout le reste était employé à

faire du bien et à encourager les talents[1]. *On le rencontrait dans son modeste costume, avec ses bas de laine, ses bons gros souliers à boucles, un habit de drap brun avec des boutons de cuivre et un grand chapeau sur la tête. Il s'en allait ainsi dans les faubourgs, se mêlant aux joies du bas peuple, étudiant avec curiosité les mœurs parisiennes, notant les expressions et s'ébaudissant des saillies populaires ou des moindres facéties des commères de la Halle.*

Les gens du monde reprochaient au comte de Caylus cette simplicité[2] *outrée dans ses habits, comme une affectation et un air de singularité. On prétendait qu'il cherchait à se distinguer par des mœurs totalement opposées à l'élégance*[3] *et au bon ton des gens de*

1. Se présentait-il à Caylus, dit Grimm, un jeune homme avec d'heureuses dispositions et sans pain, comme il convient à un nourrisson des Muses, aussitôt celui-là l'établissait dans l'atelier d'un bon maître de l'Académie, payait sa pension, présidait à son éducation et pourvoyait à tout. Le public lui doit de cette manière les talents de Vassé et de plusieurs jeunes artistes de l'Académie de peinture et de sculpture.

2. « La simplicité noble de son caractère (ainsi s'exprime sur Caylus le *Nouveau Dictionnaire historique*) passoit peut-être un peu trop jusque dans son extérieur; mais sa libéralité faisoit tout son luxe; il encourageoit les talents par des récompenses, et il prévenoit les besoins des artistes indigents par des bienfaits. »

3. Grimm, *Correspondance littéraire*, septembre 1765.

la Cour et de la bonne compagnie. Il est plus juste de penser que Caylus avait un grand amour d'indépendance et qu'il s'éloignait le plus possible de tout ce qui, sous un faux air de grandeur, tenait à la servitude de la Cour; il avait l'extérieur froid et sec, l'allure rustre et les manières dures, mais il rachetait cela par une bonhomie sans égale. Son plus grand luxe était son carrosse de remise : un jour s'étant arrêté devant une boutique sur laquelle un peintre d'enseignes peignait un saint François, celui-ci le prit, en raison de son costume grossier, pour un de ses camarades et lui demanda son avis; Caylus le lui donna ingénument, et il insinua dans ses observations un tel esprit de critique juste et bienveillante, que le peintre lui mit le pinceau en main, en le priant de retoucher lui-même le tableau. Notre gentilhomme artiste monta à l'échelle, et, en quelques coups de pinceau, donna à l'enseigne tout le relief voulu. Le barbouilleur enchanté voulait entraîner son faux confrère au cabaret voisin, lorsque la voiture du comte s'avança. En y montant, Caylus tendit la main au peintre stupéfait : « Au revoir, camarade, lui dit-il, ce sera pour la première fois que nous nous rencontrerons. » Naturellement bienfaisant, Caylus s'amusait quelquefois, lorsqu'il rencontrait un pauvre dont la figure annonçait la probité, à lui donner un louis pour l'aller changer,

et, se cachant ensuite, il jouissait de son embarras, lorsqu'à son retour celui-ci ne le trouvait plus[1].

Il était bien juste que les artistes se montrassent reconnaissants envers un homme de qualité qui leur avait sacrifié la plus grande partie de son existence. L'Académie de peinture et de sculpture le reçut dans son sein en 1731, et le comte de Caylus, par un retour digne de son amour pour les arts, fonda dans cette académie un prix annuel pour celui des élèves qui réussirait le mieux à caractériser une passion[2].

Les lettres ne se montrèrent pas moins empressées d'accueillir un homme qui, par ses travaux, avait également bien mérité d'elles. L'Académie des inscriptions lui donna en 1742 un poste honoraire ; il occupa la place laissée vacante par M. de Bercy. Dans cette compagnie, Caylus fonda un prix de 500 livres, dont l'usage était d'expliquer par les auteurs et par les monuments les usages des anciens peuples. On voit par ce sujet que le comte de Caylus ne perdait pas de

1. Voy. *Biographie universelle* à l'article, Caylus.

2. Dans sa *Correspondance littéraire* de décembre 1760. Grimm fait une longue dissertation sur ce prix d'expression d'une tête pour les élèves. C'est hâter la corruption du goût, à son avis, que d'inviter les élèves à exprimer la passion avant que d'avoir étudié les belles formes de la nature tranquille.

vue son objet favori, qui était la culture des arts et leur avancement, et que ses travaux littéraires se proposaient principalement ce but.

« *Il ne paraîtrait pas de notre objet, dit avec justesse l'éditeur des* OEuvres badines de Caylus [1], *auquel nous empruntons ces lignes, de donner un long détail des travaux littéraires d'un homme dont nous ne recueillons ici que les délassements. Sa mémoire, qui sera chère aux sciences et aux arts, n'a pas besoin d'ailleurs du faible tribut d'hommages que nous nous permettrions de lui rendre. Nous nous contenterons donc d'indiquer les principaux ouvrages qui ont immortalisé son nom.*

« *Le premier et le plus important est son* Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, romaines et gauloises, *en sept volumes in-8° (1752). Ce monument, à jamais mémorable, élevé aux arts par le comte de Caylus, est le fruit de ses courses et des recherches qui en ont été l'objet. On admire comment un seul homme* [2] *a été capable de concevoir un édifice aussi immense et encore plus comment il a pu l'exécuter. Nous citerons encore les* Vies des peintres et des

1. Tome Ier des *Œuvres badines complètes du comte de Caylus.* Petite préface de l'éditeur, de XVI pages.

2. Erreur.— L'abbé Barthélemy et d'autres érudits avaient aidé Caylus dans cet ouvrage.

sculpteurs les plus fameux [1]. *Après avoir encouragé les artistes par ses bienfaits, les avoir animés par son exemple, il ne lui restait plus que de rendre lui-même hommage à leurs talents, en écrivant leurs vies et célébrant leurs ouvrages.*

« *La vie privée du comte de Caylus n'offre point de curiosités dignes de piquer la curiosité de nos lecteurs ; nous sommes étonné seulement qu'il ait pu suffire à la quantité d'ouvrages qui est sortie de sa plume. Leur véracité n'est pas moins étonnante. Né pour le travail, ce n'était qu'avec une occupation que le comte de Caylus se délassait d'une autre occupation. Un travail sérieux, une dissertation approfondie était suivie d'un conte enjoué, d'une facétie ; ces derniers ouvrages n'étaient pour lui qu'un amusement. On en excepte néanmoins ses Romans et ses Contes orientaux* [2], *dont les premiers étaient des traductions de l'italien et de l'espagnol* [3], *et les derniers sont dus à*

1. Ses Éloges de Lemoyne, de Bouchardon, de Mignard, ses études sur Michel Anguier, Thomas Régnauldin, Van Clève, Trémollières, Watteau. Voy. *Mémoires inédits des membres de l'Académie de peinture.* Paris, Dumoulin, 2 vol. in-8°.

2. *Contes orientaux* et *Nouveaux contes orientaux* se trouvent réunis dans les *Œuvres badines.*

3. Romans de chevalerie : *Tiran le Blanc,* roman de chevalerie espagnole très estimé ; *Le Caloandre fidèle,* traduit de l'italien de Giovanni-Ambrosio Marini.

la connaissance qu'il avait prise des langues orientales pendant son séjour à Constantinople. »

Le comte de Caylus avait perdu sa mère en 1729. Il en éprouva un chagrin terrible, auquel le temps seul et aussi, avouons-le, une certaine comtesse de Bolingbroke, belle-mère de sa mère[1]*, purent faire diversion. Ce ne fut que quelques années plus tard qu'il connut M*lle *Quinault et qu'il devint assidu aux après-midi de ses* Dimanches. *C'est là que nous retrouvons notre Caylus, ce Caylus qui nous appartient par un* bien petit côté, *le Caylus de ces* Messieurs, *de l'*Histoire de Guillaume, *des* Aventures des Bals de bois *et des* Étrennes de la Saint-Jean *et autres bagatelles curieuses, rapsodies gauloises et graveleuses, historiettes poissardes qui évoquent les discours grouillants du peuple au* XVIIIe *siècle. L'artiste dans cette aimable société se plaisait à lancer la saillie forte en gueule, les quolibets douteux, les malices au gros sel, qui excitaient la verve et le rire large des auditeurs. Dans le fameux recueil manuscrit du comte de Maurepas, on retrouve toute la partie rimée par les joyeux con-*

1. La mère du comte de Caylus était issue d'un premier mariage du marquis de Villette de Mursay avec Marie-Anne de Châteauneuf. La seconde femme du marquis, Mlle de Marsilly, devenue veuve, épousa elle-même en secondes noces le comte de Bolingbroke.

vives de Mlle Quinault, les gaudrioles, les chansons, les épigrammes, les pièces lestes, les médisances scandaleuses et les polissonneries qui se débitaient à la bonne franquette et à veste déboutonnée. Caylus fréquentait également le salon de Mme Geoffrin, dont Mme d'Epinay, dans ses Mémoires, *nous a permis d'apprécier le ton. Il se trouvait moins à l'aise dans ce cercle sentencieux, où Diderot prônait*[1] *et où la philosophie avait élu domicile, où les encyclopédistes s'épanouissaient; souvent cependant il savait captiver par un récit vif l'attention de toute l'assemblée, mais il ne pouvait vaincre l'antipathie que certains personnages, Marmontel entre autres, lui inspiraient, et il conservait devant et devers eux un aspect glacé, un air hautain qui tenait presque du mépris. Dans ses* Mémoires[2], *Marmontel fait un curieux portrait de Caylus, rencontré par lui chez Mme Geoffrin.*

1. Caylus détestait Diderot, à qui il ne pardonnait pas son travail sur la peinture a la cire. « Diderot, disait-il dans une lettre à Paciaudi, du 16 février 1763, je ne l'estime point; mais je crois qu'il se porte bien, il y a de certains *bougres* qui ne meurent pas, tandis que pour le malheur des lettres de l'Europe d'honnêtes gens comme Milot meurent dans leur plus grande force. » Diderot, dans son *Salon* de 1765, devait s'écrier par la suite, en apprenant le décès de Caylus : « La mort nous a délivrés du plus cruel des amateurs. »

2. *Mémoires de Marmontel*, livre VI.

« *Parmi les amateurs qui étaient de ces dîners, dit-il, il y en avait d'imbus d'assez bonnes études. Avec ceux-ci je n'étais pas en peine de varier la conversation, ni de la ranimer lorsqu'elle languissait ; et ils me semblaient assez contents de ma façon de causer avec eux. Un seul ne me marquait aucune bienveillance, et dans sa froide politesse je voyais de l'éloignement ; c'était le comte de Caylus.*

« *Je ne saurais dire lequel de nous deux avait prévenu l'autre ; mais à peine avais-je connu le caractère du personnage, que j'avais eu pour lui autant d'aversion qu'il en avait pour moi. Je ne me suis jamais donné le soin d'examiner en quoi j'avais pu lui déplaire, mais je savais bien moi ce qui me déplaisait en lui. C'était l'importance qu'il se donnait pour le mérite le plus futile et le plus mince des talents ; c'était la valeur qu'il attachait à ses recherches minutieuses et à ses babioles antiques ; c'était l'espèce de domination qu'il avait usurpée sur les artistes, et dont il abusait en favorisant les talents médiocres qui lui faisaient la cour et en déprimant ceux qui, plus fiers de leur force, n'allaient pas briguer son appui. C'était enfin une vanité très-adroite et très-raffinée et un orgueil très-âpre et très-impérieux pour les formes brutes et simples dont il savait l'envelopper. Souple et soyeux avec les gens en place, de qui dépendaient les*

artistes, il se donnait près de ceux-là un crédit dont ceux-ci redoutaient l'influence. Il accostait les gens instruits, se faisait composer par eux des mémoires sur les breloques que les brocanteurs lui vendaient, faisait un magnifique recueil de ces fadaises, qu'il donnait pour antiques, proposait des prix sur Isis et Osiris, pour avoir l'air d'être lui-même initié dans leurs mystères, et, avec cette charlatanerie d'érudition, il se fourrait dans les Académies sans savoir ni grec ni latin. Il avait tant dit, tant fait dire par ses prôneurs qu'en architecture il était le restaurateur du style simple, des formes simples, du beau simple, *que les ignorants le croyaient, et, par ses relations avec les* Dilettanti, *il se faisait passer en Italie et dans toute l'Europe pour l'inspirateur des beaux-arts. J'avais donc pour lui cette espèce d'antipathie naturelle que les hommes simples et vrais ont toujours pour les charlatans. »*

Il fallait que Marmontel eût été violemment malmené par Caylus pour qu'il ait osé marquer ainsi de sa griffe rancunière le débonnaire Mécène des artistes. Le portrait qu'on vient de lire est tracé par un sentiment atrabilaire, il y a plus que de la mauvaise humeur et de la vanité blessée; c'est une diatribe dictée par la colère, l'envie, l'impuissance et la honte acerbe d'un mépris subi longtemps et patiemment.

Le comte de Caylus possédait l'estime des savants de toutes les nations; il entretenait une correspondance avec les principaux antiquaires et archéologues fureteurs de son temps; il était lié surtout avec Alfani de Naples, Zanetti de Venise, Bellotti et Natoire de Rome, Paciaudi de Parme[1], *qui cherchaient tous à lui être agréable en dépistant les curiosités et les antiquités partout où elles se trouvaient. Vers 1756 il entrait en communion de sympathie intime avec l'abbé Barthélemy, qui lui adressait de Rome, où il avait suivi dans son ambassade M. le duc de Choiseul, les plus intéressantes et les plus spirituelles missives*[2].

Dans le magnifique hôtel qu'il s'était fait construire à l'angle des rues de Bourgogne et Saint-Dominique[3], *il avait réuni, comme dans un palais de*

1. Les lettres de Paciaudi, bibliothécaire du duc de Parme et historiographe de l'ordre de Malte, lettres adressées à Caylus, ont été publiées par A. Sérieys, chez Tardieu, en 1802. 1 vol. in-8°.

2. La *Correspondance inédite de Caylus avec Paciaudi, Barthélemy et P. Mariette* a été publiée en 1877, en 2 vol. in-8°, par M. Charles Nisard, de l'Institut.

3. Le jardin qui dépendait de cet hôtel existe encore et porte le n° 109 de la rue Saint-Dominique; M. Clément de Ris, dans son article sur Caylus (*les Amateurs d'autrefois*), nous apprend que cet hôtel, acheté par le docteur Corvisard, devint en 1820 la propriété de M. le comte d'Haussonville et que la rampe de l'escalier porte encore

la science, une merveilleuse collection[1] *d'objets égyptiens, étrusques, grecs, romains et gaulois, ainsi qu'une masse de documents précieux pour l'histoire des arts.* « *L'entrée de la maison, dit Lebeau, dans son* Éloge, *annonçait l'ancienne Égypte; on y était reçu par une belle statue égyptienne de cinq pieds cinq pouces de proportion. L'escalier était tapissé de médaillons et de curiosités de la Chine et de l'Amérique. Dans l'appartement des antiquités, on se voyait environné de dieux, de prêtres, de magistrats égyptiens, étrusques, grecs, romains, entre lesquels diverses figures gauloises semblaient honteuses de se montrer.* »

L'âge n'avait pu affaiblir ni les forces ni l'activité étonnante de Caylus; il se mêlait à toutes les entreprises d'art, et c'est grâce à lui et à son ami intime et parent M. de Maurepas que Bouchardon obtint l'ou-

dans ses ornements de serrurerie le C initial du nom de Caylus.

1. Dans une lettre à Paciaudi de 1758, Caylus écrit : « Je vous prie toujours de vous souvenir que je ne fais point un cabinet, que, la vanité n'étant point mon objet, je ne me soucie point de morceaux d'apparat, et que des guenilles d'agathe, de pierre de bronze, de terre de vitre qui peuvent servir à retrouver un usage ou le passage d'un auteur sont l'objet de mes désirs. *Je ne fais point un cabinet*, je fais un cours d'antiquité, et je cherche les usages, ce qui les prouve, les pratique, ce qui les demontre. »

vrage de la Fontaine de la rue de Grenelle, la statue équestre du Roi et sa position de dessinateur à l'Académie des belles-lettres. Les études de Caylus étaient devenues sérieuses et réglées; il se perfectionnait dans ses connaissances en se livrant journellement à des occupations opiniâtres sur les pierres gravées et le dessin ou à des écrits sur ses trouvailles et ses observations. Cependant la goutte le tyrannisait; dans une lettre à Paciaudi du 20 décembre 1763, il écrivait avec une aimable résignation de philosophie : « Un peu plus tôt ou un peu plus tard, il faut s'en aller et retourner d'où l'on est venu, afin d'envisager le monde, comme Mlle de L'Enclos, qui disait en mourant à un de ses amis : Je ne laisse que des mourants. »

Au commencement de 1765 le comte de Caylus fut atteint sérieusement; un dépôt d'humeurs, fixé sur une de ses jambes, détruisit entièrement sa santé. Il supporta avec le plus grand courage les opérations douloureuses qu'il eut à subir, il méprisait la douleur, et son tempérament vigoureux et robuste semblait vouloir défier la mort en secouant la souffrance; selon Grimm, il sortait dès qu'il pouvait se soutenir, et il ne pardonnait pas à ses amis de s'informer de l'état de sa santé. « La veille de sa mort il se promena encore dans son carrosse avec une fièvre épou-

vantable et ayant le transport au cerveau ; il rentra et se coucha pour mourir — le 5 septembre 1765.

Tant de résistance contre la maladie n'avait d'autre but que d'échapper aux prêtres et aux secours de l'Église [1]. *Son curé, M. Chapeau, étant venu le voir pendant que l'excès du mal le retenait chez lui malgré lui, il lui dit : « Monsieur le curé, je vous entends ; vous pouvez vous épargnez la peine de revenir ; le temps est mauvais, et je vous promets de ne pas sortir d'ici* sans chapeau. » *Il lui a tenu parole ; il a bien fallu que M. Chapeau vînt le chercher pour le transporter dans sa paroisse.*

Le comte de Caylus, qui ne s'était jamais marié, mourait sans laisser d'héritiers directs : son frère cadet, le chevalier de Malte, chef d'escadron et gouverneur des Iles sous le Vent, était mort également sans postérité. Il abandonna donc son cabinet au Roi,

1. Le comte de Caylus, dit Grimm, avait une belle et franche aversion pour les prêtres et les médecins, et il est mort sans tomber entre les mains ni des uns ni des autres. Il avait été anciennement attaqué d'une maladie dangereuse; tous ses parents étaient autour de son lit et cherchaient à lui proposer les sacrements. « Je vois bien, leur dit le malade, que vous voulez me parler pour le bien de mon âme, — tout le monde se sentit soulagé à ces mots, — mais, continua-t-il, je vais vous dire mon secret, c'est que je n'en ai point. » — Et toutes ses parentes dévotes de reculer d'horreur et de se signer.

et institua pour son légataire universel un sien cousin, son plus proche parent, le marquis Joseph Robert de Lignerac, comte de Saint-Chamand[1]. *Caylus fut enterré en l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, dans ce fameux sarcophage de porphyre antique*[2] *qu'il avait acheté de son vivant et qu'on peut voir au Musée des antiques du Louvre, dans la salle des Saisons, où il fut placé après la Révolution. Une plaque de marbre noir fixée dans l'église contre la muraille et au-dessous de son médaillon portait cette inscription :*

Hic jacet
A. Cl. de Thubières
Comes de Caylus
Utriusque et litterarum
Etartium Academiæ socius
Obiit die V septembris
Anno MDCCLXV
Ætatis suæ LXXIII

Diderot, dans un distique plaisant et bien connu, fit cette épitaphe épigrammatique sur Caylus :

Ci-gît un antiquaire acariâtre et brusque :
Ah! qu'il est bien logé dans cette cruche étrusque.

1. Le marquis de Lignerac reçut le titre de duc de Caylus, par brevet du 26 décembre 1770.

2. Clarac, dans sa *Description des antiquités du Louvre*, Paris, 1847, t. I, p. 39, fournit une description détaillée de ce sarcophage en forme d'urne arrondie.

Pour faire compensation au distique de Diderot nous citerons ce quatrain, qui figure au bas d'un portrait de Caylus gravé par Cochin, et que nous attribuons à P. Mariette :

Misanthrope par volupté,
Il cultive les arts en philosophe aimable,
Et vit trop en homme estimable
Pour n'être pas taxé d'originalité.

III

Nous avons bâti sobrement plutôt qu'écrit la biographie du comte de Caylus, en coordonnant et soudant ensemble les quelques documents que nous avions réunis pour cette physionomie d'artiste, dont le côté littéraire absolu est, nous devons en convenir, fugitif comme un profil perdu. C'est que Caylus, sous quelque aspect qu'on puisse le présenter, reste toujours l'antiquaire, le chercheur, le Mécène ; ses travaux littéraires ne sont que jeux de plume, bagatelles amusantes qu'il couvre de son nom. C'est ainsi que, suivant l'expression du naturaliste Daubenton, il mettait son esprit à la diète, en se délassant de ses travaux sérieux par des facéties pimentées et joyeuses, destinées à la société qui les lui inspirait. Son style est incorrect et rude, mais il ne manque pas

d'une certaine aisance ; il sait fixer l'observation en donnant du relief au gras langage qu'il a étudié. C'est là le seul accent d'originalité qu'il ait su mettre en ses écrits.

Nous ne prétendons pas, dans cette notice, analyser la manière de Caylus, elle se comprend; c'est un genre de talent qui ne s'alambique pas : il plaît ou déplaît. Quoi qu'il en soit, il reste le langage populaire du XVIIIe *siècle, et il vaut peut-être mieux l'étudier avec Caylus qu'en compagnie de Vadé, qui, en étant plus burlesque, demeure évidemment moins* réaliste.

Nous donnons ci-après, par ordre chronologique, la bibliographie détaillée de l'œuvre de Caylus :

1730. — RECUEIL DE TEXTES DE CARACTÈRE ET DE CHARGE, *dessinées par Léonard de Vinci, Florentin, et gravées, par M. le C. de C. (le comte de Caylus).* 5 vol. in-4°, frontispice et 60 sujets, tirés sur 32 ff.

(?) — HISTOIRE DE M. GUILLAUME, COCHER. (Paris.) S. L. N. D. 1 vol. in-12 divisé en deux parties de XI-78 et VI-100 pages, titre gravé représentant les instruments de la profession de cocher.

Coutant d'Orville, dans le tome II des *Mélanges d'une grande bibliothèque*, p. 129, prétend

que cet ouvrage est d'un ami du comte de Caylus plus jeune alors que lui. Peut-être a-t-il voulu parler du comte de Maurepas; mais il reste avéré que l'*Histoire de M. Guillaume* appartient en propre à Caylus.

1736. — Le B..... ou le J... F..... puni. *Comédie en prose et en 3 actes*. Paris, in-18.

Comédie attribuée à Caylus, et à tort, croyons-nous; elle n'a pas été réimprimée dans ses *Œuvres badines complètes*.

1737. — Histoire du vaillant chevalier Tiran le Blanc, traduite de l'espagnol à Londres (Paris), *aux dépens de la compagnie*. 2 vol. in-18.

Ce roman, prétendue traduction du catalan de J. Martorell avec un avertissement de Fréret, est presque entièrement de l'imagination du comte de Caylus. Il a été réimprimé à *Londres*, 1740, 2 vol. in-8°, et en 1775, 3 vol. in-12. Il figure également dans les *Œuvres badines complètes* de l'auteur, tomes I et II.

1739. — Les Écosseuses, ou les Œufs de Paques. Troyes (Paris), Ve Oudot. 1 vol. in-12.

Ce recueil de facéties, composé avec Vadé et la comtesse de Vérue, a été réimprimé, dans le format in-12 et sous la même rubrique, en 1745 et 1749; les éditeurs des *Œuvres badines* l'ont inséré à la fin du tome X.

1740. — Le Caloandre fidèle, traduit de l'italien d'Ambrosio Marini. Amsterdam (Paris). 3 vol. in-12.

Cette traduction du *Caloandro sconosciuto*, dont la véritable édition originale date de 1641, a été réimprimée en 1760 et remplit les tomes III et IV des *OEuvres complètes de Caylus*.

1741. — Féeries nouvelles (par le comte de Caylus). La Haye (Paris). 2 vol. in-8°.

Réimprimées dans les *OEuvres badines*.

1742. — Les Soirées du bois de Boulogne, ou Nouvelles françoises et angloises. La Haye (Paris). 2 vol. in-12.

Les Soirées du bois de Boulogne eurent un moment de vogue et ont été rééditées plusieurs fois en quelques années, principalement dans la *Bibliothèque amusante*, format Cazin, en 1782, 2 vol. Ce sont des histoires qui semblent un peu fades aujourd'hui; elles ont été insérées dans le tome V des *OEuvres badines*.

1742. — Les Étrennes de la Saint-Jean. Seconde édition, au *livre bleu*, à Troyes, chez la Ve Oudot. 1 vol. in-12. Portrait de M. ou Mme Oudot, titre tiré en bleu.

La première édition de ces *Étrennes* a été donnée à Paris, S. D., sous la même rubrique, in-12. — Il y a, dit Brunet, quelques exem-

plaires de la deuxième édition en grand papier et deux imprimés sur vélin.

Inséré dans le tome X des *OEuvres badines*.

1743. — HISTOIRE DE Mlle CRONEL, DITE FRÉTILLON (*Mlle Clairon*), écrite par elle-même. La Haye (Paris). 4 part. en 1 vol, in-12.

Attribué au comte de Caylus et aussi à Gaillard de la Bataille. Nous penchons plutôt pour celui-ci. Cet ouvrage a été réimprimé souvent et même dans le format Cazin (*Bibliothèque amusante*, 2 vol., 1782). Les *OEuvres badines de Caylus* ne le contiennent pas.

1743. — CONTES ORIENTAUX, *tirés des Mss de la Bibliothèque du Roi* (par de Caylus). La Haye (Paris). 2 vol. in-12, 8 figures non signées.

Ce recueil a été réimprimé en 1747 et en 1780, Amsterdam et Paris, chez Mérigot, 2 vol. in-12, avec les mêmes figures. Il y a des exemplaires qui portent pour titre : *Nouveaux Contes orientaux*. Les *OEuvres badines* contiennent ces contes.

1744. — LE LOUP GALEUX ET LA JEUNE VIEILLE, par Mme de V. Leyde. 1 vol. in-12.

Conte attribué à Mme de Villeneuve ; cependant il figure dans les *OEuvres* de Caylus.

1745. — RECUEIL DE CES MESSIEURS. Amsterdam, chez les frères Westein. 1 vol. in-16.

Attribué à Caylus, qui évidemment y a collaboré. Inséré dans ses *OEuvres*.

1745. — Histoires nouvelles et Mémoires ramassés. A Londres (Paris). 1 vol. in-12.

Ces historiettes, prises dans le *Mercure*, de M. l'abbé Buchet, sont réimprimées dans le tome VI des *Œuvres complètes*.

1745. — Recueil de ces Dames. A Bruxelles. *Aux dépens de la compagnie*. 1 vol. in-12.

Ce recueil a pour auteur le satirique Chevrier; c'est par erreur qu'on le prête à Caylus, bien qu'il figure dans ses *Œuvres badines*. Nous ne le citons ici que pour mémoire.

1745. — Quelques aventures curieuses et galantes des bals de bois, donnés a paris, chez Guillaume Dindon. 1 vol. in-12.

Les *Aventures des bals de bois* ont été réimprimées dans le tome V des *Œuvres complètes de Voisenon*, bien que celui-ci y ait pris peu de part. Elles ont été insérées dans le tome X des *Œuvres de Caylus*.

1745. — Cinq contes de fées (par le comte de Caylus). Paris. 1 vol. in-12.

Insérés dans ses *Œuvres badines*.

1746. — Les-Manteaux, *Recueil*. La Haye (Paris), 1 vol. in-8°, avec un frontispice de Cochin fils, gravé par Fessard.

Il existe deux autres éditions, Londres et Paris, Costard, 1775, in-12. *Les Manteaux* présentent

une manière de dissertation bizarre. L'auteur a fait sur ce sujet les mêmes recherches que le Père Oudin a faites sur la barbe. Cet ouvrage est inséré dans le tome IV des *Œuvres complètes de Caylus.*

1747. — Les Fêtes roulantes et les Regrets des petites rues. Paris. 1 vol. in-12.

Ces facéties ont été imprimées à la fin des *Œuvres complètes de Voisenon;* elles font également partie des *Œuvres de Caylus*, tome X.

1747. — Nocrion, *conte allobroge.* Paris. 1 vol. in-12.

Attribué au comte de Caylus, mais ne figure pas dans ses *Œuvres.* Ce conte a été souvent imprimé depuis dans tous les formats.

1748. — Le Pot-Pourri, *ouvrage nouveau de ces Dames et de ces Messieurs.* Amsterdam. *Aux dépens de la compagnie.* 1 vol. in-12. Joli frontispice non signé.

Cet ouvrage est attribué à Caylus par l'abbé Duclos, tandis que d'autres bibliographes prétendent que Lefèvre de Troye en est l'auteur. C'est un recueil fait en collaboration; on y rencontre Voisenon, Caylus et Cie. Inséré dans les *Œuvres badines.*

1748. — Mémoires de l'Académie des colporteurs. *De l'imprimerie ordinaire de l'Académie.*

1 vol. in-12. 1 frontispice et 8 gravures non signées.

Duclos, Crébillon fils et Voisenon ont aidé Caylus dans cette burlesque dissertation, où le manège des colporteurs et les différentes intrigues de ceux qui font le commerce des livres défendus sont curieusement peints. Ces *Mémoires* sont insérés dans le tome X des *Œuvres badines*.

1752-1767. — Recueil d'antiquités égyptiennes, étrusques, grecques, romaines. Paris, chez Tilliard. 7 vol. in-4°, 7 frontispices allégoriques, fleurons sur les titres et culs-de-lampe non signés, 825 planches d'antiquités.

Ouvrage précieux; le septième volume est un supplément posthume extrait des manuscrits de l'auteur, par M. de Bombarde. Le premier volume a été réimprimé. en 1761, chez Dessaint et Saillant. On ajoute quelquefois à ce recueil un autre *Recueil d'antiquités*, par la Sauvagère, in-4°.

1752. — Vies des premiers peintres du Roy. Paris, 2 parties in-8°.

Les Vies de Coypel, de Mignard et de Lemoyne ont été écrites par Caylus.

1755. — Nouveaux sujets de peinture et de sculpture. Paris, Duchêne, 1 vol. in-12. (Par le comte de Caylus.)

1755. — MÉMOIRE SUR LA PEINTURE A L'ENCAUSTIQUE. Paris, 1 vol. in-8°.

En collaboration avec Majaut. Le comte de Caylus avait lu ce mémoire, en novembre 1754, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Grimm, dans la *Correspondance littéraire* à la date du 15 novembre de cette même année, parle longuement du procédé encore secret du comte de Caylus.

1757. — HISTOIRE DE JOSEPH, accompagnée de 16 figures gravées d'après Rembrandt, par le comte de Caylus. 1 vol. in-fol.

1757. — DESCRIPTION D'UN TABLEAU REPRÉSENTANT LE SACRIFICE D'IPHIGÉNIE. Paris. 1 vol. in-12.

1757. — TABLEAUX TIRÉS DE L'ILIADE ET DE L'ODYSSÉE *d'Homère* ET DE L'ÉNÉIDE *de Virgile*, avec des observations générales sur le costume. Paris, Tilliard. 1 vol. in-8°.

758. — DISSERTATION SUR LE PAPYRUS. Paris, 1758. 1 vol. in-4°.

Imprimée également dans le *Recueil de Mémoires de l'Académie des inscriptions*.

1758. — HISTOIRE D'HERCULE LE THÉBAIN, *tirée de différents auteurs* (par le comte de Caylus). Paris, Tilllard. 1 vol. in-8°.

1762. — VIE D'EDME BOUCHARDON, sculpteur du Roy (par de Caylus). Paris. 1 vol. in-12.

1774. — LES CONFIDENCES RÉCIPROQUES, ou Anecdotes de la société de la comtesse de B. Londres (Paris). 1 vol. in-12.

Ouvrage attribué par quelques bibliographes au comte de Caylus, mais qui n'a pas été réimprimé dans ses *OEuvres*.

1775. —TOUT VIENT A POINT A QUI PEUT ATTENDRE (ou Cadichon). La Haye. 1 vol. in-12.

Inséré dans les *OEuvres badines complètes*.

1781. — HISTOIRE D'UNE COMÉDIENNE QUI A QUITTÉ LE SPECTACLE. Londres (Paris). 1 vol. in-18.

Attribuée à Caylus, mais non insérée dans ses *OEuvres*. L'*Histoire d'une comédienne* et *Nocrion* se trouvent imprimés dans la *Bibliothèque amusante*, à la suite des *Sonnettes* (de Guiart de Servigné).

1787. — ŒUVRES BADINES COMPLÈTES DU COMTE DE CAYLUS, avec figures, à Amsterdam, *et se trouve à* Paris, chez Visse. 12 vol. in-8°. Un portrait par Cochin, gravé par Delaunay jeune, et 24 figures de Marillier, gravées par Baquoy, Borgnet, Dambrun, Fessard, de Ghendt, Girault l'aîné, Hubert, Le Vilain, Patas, etc.

Cette superbe édition des *OEuvres badines*, di-

rigée par Garnier, est divisée en quatre parties : 1° Romans de chevalerie; — 2° Historiettes, Contes, Nouvelles, etc.; — 3° Contes orientaux et Féeries; — 4° Facéties.

1802. — LETTRES DE PACIAUDI AU COMTE DE CAYLUS, avec un appendice, des notes et un essai sur la Vie de cet antiquaire italien, par A. Sérieys, bibliothécaire du Prytanée militaire. Paris, Tardieu, 1 vol. in-8°.

1805. — CHOIX DE PEINTURES ANTIQUES, empruntées de l'ouvrage du comte de Caylus, accompagné d'explications par A. de Rode. *Weimar, Comptoir de l'industrie*. Grand in-fol., fig. color.

Ce volume, selon Quérard, ne contient que les trois premiers cahiers de l'ouvrage et ne paraît pas avoir été achevé.

1805. — LES SOUVENIRS DE M. LE COMTE DE CAYLUS, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Imprimés sur les originaux inédits, pour faire suite aux Souvenirs de Mme de Caylus, sa mère, avec des lettres également inédites de cette comtesse à son fils, précédés d'une notice historique sur la vie et les ouvrages de cet académicien. Paris, chez Hubert et Cie, an XIII. 1 vol. in-8°.

Supercherie évidente de Sérieys, qui doit

rester suspecte aux bibliographes. C'est une compilation mal faite, dont le titre est abusif, et qui est très dépourvue d'intérêt.

1837. — MILLE ET UNE NUITS, *contes arabes*. Traduits par A. Gallard et suivis des NOUVEAUX CONTES DE CAYLUS *et de l'abbé Blanchet*, avec une introduction par J. Janin. In-8° (publié par livraisons).

1863. — FÉERIES NOUVELLES DU COMTE DE CAYLUS. Avignon (Chaillot; Vrayet de Surcy). 1 vol. in-18.

1866. — LA CHAUVE-SOURIS DU SENTIMENT, comédie par l'auteur du B**. Berg-op-Zoom (Bruxelles, Gay et fils). 1 vol. in-16.

La première édition de cette comédie, attribuée à Caylus, a été donnée in-8°, s. l. n. d. (Paris, vers 1763), avec une jolie figure de Boucher. Le bibliophile Jacob l'attribue à Crébillon fils. Nous ne pensons pas qu'elle soit de Caylus, à qui l'on attribue faussement de même le *Bor... royal*, réimprimé en 1872.

1874. — MÉMOIRES ET RÉFLEXIONS DU COMTE DE CAYLUS, imprimés pour la première fois sur le manuscrit autographe, suivis de l'*Histoire de M. Guillaume, cocher*. Frontispice et fac-similé. Paris, P. Rouquette. 1 vol. in-12.

Édition publiée par Poulet-Malassis.

1877. — CORRESPONDANCE INÉDITE DU COMTE DE CAYLUS *avec le Père Paciaudi, théatin* (1757-1765), *suivie de celle de l'abbé Barthélemy et de P. Mariette avec le même,* publiées par M. Charles Nisard, de l'Institut. *Imprimées, par autorisation du gouvernement, à l'Imprimerie nationale.* 2 vol. gr. in-8°. Portraits.

Cette correspondance a été copiée sur l'original, à la Bibliothèque de Parme; elle comprend 148 lettres du comte de Caylus, qui traitent toutes d'archéologie, d'art et quelque peu de littérature.

En dehors de tous les ouvrages que nous venons de signaler, le comte de Caylus a encore publié un Recueil de pierres gravées du cabinet du Roi, *gravées à l'eau-forte sur 306 planches, dont une réimpression, avec les explications de Basan, porte pour titre :* Recueil des 300 têtes. *Il est également l'auteur du* Numismata aurea Imperatorum Romanorum, *publié chez Renouard, in-fol., avec 70 pl. — Les mémoires de ses travaux comme antiquaire sont imprimés dans le* Recueil de l'Académie des inscriptions et belles-lettres *de 1753 à 1770. Caylus a pris part à quelques comédies et parades, telles que* la Somnambule, le Porteur d'eau ou les Amours de

la Ravaudeuse, Léandre et Nanette, la Comédie impromptu, le Tempérament, etc. *Il a enfin laissé des manuscrits inédits sur l'ancienne chevalerie et de curieuses dissertations sur l'antiquité.*

IV

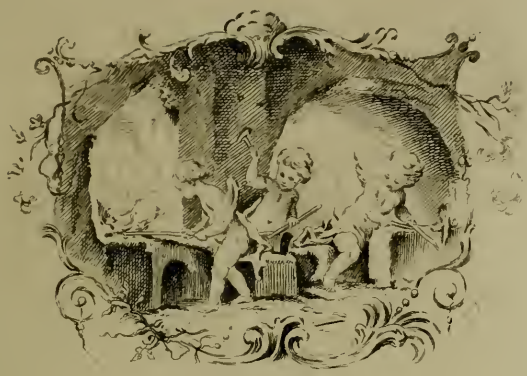
Voltaire écrivait au roi de Prusse : « Comme vous ne jugez pas de nos guerriers par l'aventure de Lintz, vous ne jugerez pas aussi de tous nos beaux esprits par les Étrennes de la Saint-Jean. » — *Nous ne saurions en effet présenter les* Facéties du comte de Caylus, *que nous offrons aujourd'hui au public lettré, comme une œuvre de haut ragoût littéraire ; on ne doit pas donner plus d'importance qu'il ne faut à ces aimables productions du loisir et de la gaieté, qu'on nommait autrefois de* « jolies polissonneries » ; *c'est une suite d'aperçus sur les mœurs du peuple, ses vices, ses ridicules et ses divertissements ; au milieu d'œuvres de boudoir, de romans coquets et parfumés, nous avons cru devoir placer ces tableaux de guinguettes, de cabarets, de fêtes publiques, observés scrupuleusement par les joyeux écrivains de cette gaillarde république des lettres du* XVIIIe *siècle.*

L'Histoire de M. Guillaume *est un modèle par-*

fait en son genre; les Bals de bois *donnent une idée générale des liesses populaires et contiennent, en outre, une légère critique des fêtes données par la Ville, lors du mariage du Dauphin en 1747; les* Étrennes de la Saint-Jean *tiennent à la manière poissarde, à la langue grasse et burlesque, qui fut fort à la mode vers le milieu du siècle dernier. Nous n'insisterons pas sur la nature de ces œuvres, dont nous donnons une édition aussi fidèlement incorrecte que possible. Nous avons suivi les textes originaux. Pouvions-nous mieux agir? Point ne le pensons; c'est affaire maintenant aux linguistes de réformer et de compléter notre étude sobrement conçue et légèrement écrite.*

Paris, 8 janvier 1879.

OCTAVE UZANNE.



A paris le 15 may 1757

J'ai reçu Monsieur La lettre que vous m'avés fait l'honneur de
m'ecrire et j'avois deja fait le que dependoit de moi aud.t et des
marbres de France dont vous avés eu la bonté de me montrer
des Echantillons; c'est a dire que j'avois repeté aux S.rs Vassé et
D'Amon ce que Ils leur avois dit de la tems de la grace que
vous leur avés accordée, et j'y avois ajouté que vous m'en avés
parlé La derniere fois que j'avois eu l'honneur de vous voir
Ils m'ont dit qu'ils iroient vous faire leur cour et vous rendre compte
aussi partant pour La Campagne ou je vais passer quatre jours je
n'ai rien a leur mander. Je sçais seulement qu'ils m'ont assuré
que leur affaire avancoit mais qu'elle n'etoit pas encore terminée
Il est necessaire qu'elle dessendoit arreté, et qu'un marché soit
conclu pour pouvoir tirer de la Carriere; vous sçavés cela aussi
que moi. Il sera même necessaire de leur donner le nom precis
du lieu d'ou l'on tire les marbres, pour s'arranger sur le
transport et sçavoir le prix au quel Ils pouvoient revenir
d'ailleurs c'est une chose si juste qu'elle m'interesseroit quand
vous y prendres pas l'interêt que vous me temoignés
J'ai l'honneur tres parfaitement Monsieur votre tres humble et
tres obeissant serviteur Caylus

FACÉTIES

DU COMTE

DE CAYLUS

ESSAI SUR LES MÉMOIRES

DE

M. GUILLAUME

PRÉFACE

M. GUILLAUME, au Public.

MONSIEUR *le Public, vous allez être bien étonné de ce qu'un homme de mon acabit prend la plume en main, pour vous faire participant de bien des drôleries qu'il a vues sur le pavé de Paris, où il peut dire, sans vanité, qu'il a roulé autant qu'un homme du monde qu'il y ait.*

Quoique je sois, à cette heure, un bon bourgeois d'auprès de Paris, cela n'empêche pas que je ne me souvienne toujours bien que j'ai été cocher de place, après de remise; ensuite j'ai mené un petit-maître que j'ai planté là pour les chevaux d'une brave dame, qui m'a fait ce que je suis au jour d'aujourd'hui.

Dans ces quatre conditions-là, j'ai vu bien des choses, comme je vous disois tout-à-l'heure, ce qui fait que je me suis mis à rêver, en moi-même, comment je m'y prendrois pour coucher ça par écrit.

Je n'ai pas bien la plume en main, à cause du

fouet d'autrefois, qui me l'a corrompue; mais quand j'aurai écrit ce que j'ai envie d'écrire, je le ferai récrire par un écrivain des Charniers, que je connois, du temps que j'étois à la Ferronnerie.

Je sais ce que je vas vous dire, pour en avoir vu plus de la moitié de mes propres yeux, moi qui vous parle, quand je menois l'équipage.

Les gens qui vont dans un fiacre, tout partout où ils veulent aller, ne prennent pas garde à lui; ça fait qu'on ne se cache pas de certaines choses qu'on ne feroit pas devant le monde.

Mais, comme il y a très-bien de ces affaires-là que je sais, je n'étois pas mal embarrassé par qui commencer, et puis ça auroit fait tout drès d'abord un trop gros livre. Je me suis avisé, avec l'écrivain duquel je vous ai parlé, qu'il falloit, pour ne pas faire d'embarras, vous en couler quatre l'une après l'autre.

Premièrement, d'abord et d'un, je commencerai par l'histoire de Mamzelle Godiche, qui lui est arrivée dans le temps que j'étois à la rue Mazarine, à la Glacière, à Chaillot, avec le fils d'un marchand de l'Apport-Paris.

Par après, je vous lâcherai l'affaire de la femme de ce notaire avec un gros commis de la douane, à la foire Saint-Laurent, quand j'étois remisier.

Pour ce qui est de la troisième, ce sera l'histoire de Monsieur le chevalier Brillantin, qui ne m'a jamais payé mes gages qu'à coups de plat d'épée, pendant que j'ai mené sa diligence.

Et enfin finale, vous aurez celle de Madame Allain, ma bonne maîtresse, qui m'a laissé de quoi vivre, avec Monsieur l'abbé Évrard, duquel elle vit son bec-jaune, comme vous le verrez vous-même à la fin du présent livre.

Par ainsi, ça f'ra quatre aventures d'amourettes. Si ceux-là vous plaisent à lire, je vous en détacherai encore d'autres, qui ne seront pas moins chenues.

HISTOIRE

DE

GUILLAUME

COCHER

HISTOIRE ET AVENTURE

De Mamzelle Godiche la coëffeuse.

Comme j'étois un jour de l'après-dînée à attendre le chalant à la Mazarine, voilà que je vois qui vient à moi, une petite jeune demoiselle bien gentille, qui me demande : Mon ami, qu'est-ce que vous me prendrez pour me mener au Pont-Tournant ? — Mamzelle, ce lui fis-je, vous êtes raisonnable. — Oh, point du tout, ce

fit-elle, je veux faire marché. — Eh bien, vous me donnerez vingt-quatre sols, la pièce toute ronde. — Oui-dà, qu'il est gentil avec ses vingt-quatre sols ! il n'y a qu'un pas. Je vous en donnerai douze : tenez, j'en mettrai quinze ; si vous ne voulez pas, je prendrai une brouette. — Allons, Mamzelle, montez. Vous donnerez de quoi boire. — Oh, pour cela non, ne vous y attendez pas : c'est bien assez... Eh mais ! dites donc, l'homme, tirez vos vitres, il fait tout plein de vent (il ne souffloit pas) ; cela me défriseroit ; et ma tante croiroit que j'ai été je ne sais où. — Je tire mes glaces de bois, et nous voilà partis.

Tout vis-à-vis des Théatins, v'là-t-il pas qu'une glace tombe dans la coulisse de la portière, et j'entends : Cocher, cocher, relevez donc votre machine qui est tombée !

Pendant que je la relève, il passe par-là un petit monsieur, qui regarde dans ma voiture, et qui dit tout d'abord : Ha ! ha ! c'est Mamzelle Godiche ! eh, mon Dieu ! où allez-vous donc comme cela toute seule ? — Monsieur, je vais où je vais, ce n'est pas là vos affaires, répondit-elle. — Ah ! pour cela, reprit-il, vous avez raison ; mais vous sentez fort, Mademoiselle, qu'une demoiselle comme vous, qui va dans un fiacre l'après-midi, toute seule, ne va pas coëffer des dames à cette heure.

C'est ce qui vous trompe, Monsieur Galonnet, répliqua Godiche ; et cela est si vrai, que voilà un

bonnet que je ne fais que de monter, pour le porter à une dame, pour aller au paradis de l'Opéra.

A la vérité, la petite futée tire de dedans sa robe un escoffion qui étoit dessous; et le monsieur, le voyant, tire une révérence en riant, et s'en va.

Pour cela, dit Mademoiselle Godiche, après qu'il fut parti, les hommes sont bien curieux! aussi pourquoi votre chose ne ferme-t-elle pas bien? C'est le fils d'un tailleur de notre montée, qui ne va pas manquer de l'aller dire partout. C'est la plus mauvaise langue du quartier, et ses bégueules de sœurs aussi : parce qu'on se met un peu plus proprement qu'eux tous, il semble qu'on soit une je ne sais qui. Il faut que je sois bien malheureuse de l'avoir rencontré là! Tenez, voilà vos quinze sols; je ne veux plus aller dans votre vilain carrosse. Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'on va dire? Si ma tante sait cela, je suis perdue! Eh bien, vous voilà comme une bûche de bois, me dit-elle, à moi qui l'écoutois sans mot dire, allez donc où je vous ai dit; il en arrivera ce qui pourra : il faut bien que je porte ma coëffure, une fois; cette dame m'attend : dépêchez-vous donc.

Nous voilà allés. Nous arrivons au Pont-Tournant, où il n'y avoit non plus de dame à sa toilette que dans le creux de ma main. Mamzelle Godiche regarde à droite, à gauche, et tout partout. A la fin, elle me dit : Mon ami, vou-

lez-vous que je reste dans votre carrosse, jusqu'à ce qu'un de mes cousins, qui doit me mener quelque part, quand j'aurai été chez cette dame, soit venu? Je vous donnerai quelque chose pour cela. — Volontiers, lui-dis-je, Mademoiselle, car j'avois pris de l'affection pour elle; et puis j'étois bien aise de voir son cousin, que je me doutois bien qui ne l'étoit pas plus que moi.

Au bout d'un grand quart d'heure, je vois venir un grand jeune homme, qui vient dare, dare, du côté de la porte Saint-Honoré. Je le montre à Mamzelle Godiche : N'est-ce pas là votre cousin? — Eh, oui vraiment! appelez-le, car il ne sait pas que je suis en carrosse. — Je cours après le cousin, qui s'en alloit enfiler le chemin de Chaillot; et je lui dis : Monsieur, il y a là Mamzelle votre cousine Godiche qui voudroit vous parler un mot. Aussitôt après m'avoir dit grand merci, il s'en court à mon carrosse, monte dedans, et voilà mes gens à chuchotter comme des pies-borgnesses, pendant long-temps. A la fin ils me disent que je les mène dans quelque bon cabaret de ma connoissance; et que je serai bien content d'eux, si je veux les attendre pour les ramener à Paris, quand ils auront mangé une salade. En même temps le monsieur, pour me faire voir que c'est de bon franc jeu, me coule dans la main une roue de derrière, à compte.

Je leur proposai de les mener chez la veuve

Trophée, à l'entrée du Cours; mais ils trouvèrent que c'étoit trop près du soleil. Je leur parlai ensuite de la Glacière à Chaillot, ou de Madame Liard au Roule; mais ils aimèrent mieux la Glacière, où je les débarquai en peu de temps.

Comme je me doutois bien du cousinage que c'étoit, je fis signe à la maîtresse, qui entend le jars, autant qu'il se puisse; et elle les fit mettre dans un petit cabinet en bas sur le jardin.

Pour ce qui est de moi, je vous range mon carrosse; et comme il y avoit bien des écots, j'ôte les coussins, que la maîtresse du cabaret va porter dans la chambre où étoit mon monde, afin que personne ne les prenne.

Au bout d'environ près de deux heures, Mamzelle Godiche eut envie de prendre l'air dans le jardin; son cousin y vint avec elle, et ils se mettent à regarder danser. Pendant ce temps-là, j'étois avec deux de mes amis de ma connoissance, dont il y en a un soldat des petits corps, et nous buvions une pinte de vin, en mangeant le reste d'une fricassée de poulets, que le cousin et la cousine m'avoient donnée dans le jardin, avec de la salade qui restoit, de façon que nous ne faisions pas si mauvaise chère.

Comme nous n'étions pas bien loin de la danse, je vis que l'on venoit prier Mamzelle Godiche pour un menuet; ensuite elle prit son cousin, et ils se mettent à danser ensemble fort gentiment.

Dans le temps qu'ils n'y prenoient pas garde, à cause de la danse, voilà M. Galonnet qui arrive avec deux autres et deux demoiselles. D'abord, une de ces demoiselles lui dit, comme ils passoient auprès de nous : Tiens, mon frère, la voilà qui danse avec son amant de l'Aulne. — Ah, la petite chienne, répond-il, je m'en suis bien douté ; quand j'aurai bu un coup, j'irai la prier à mon tour.

Ce qui fut dit fut fait : c'te pauvre Mamzelle Godiche devint toute blême, et M. de l'Aulne tout pâle, quand M. Galonnet la voulut prendre pour danser, bien poliment, le chapeau d'une main, et un gant blanc dans l'autre.

Je voyois bien qu'elle avoit envie de le refuser ; mais je vis bien aussi qu'elle n'osoit pas, parce qu'elle avoit dansé avec un autre, et que ça auroit pu faire du brui, comme M. Galonnet ne demandoit pas mieux, à sa mine, d'autant plus que cela ne se fait pas, parce que c'est un affront qu'on boit en plein cabaret.

Avec tout cela, elle danse ni plus ni moins que si elle avoit été bien aise. Et, pour faire voir à M. Galonnet qu'elle ne se soucioit guère de lui, elle reprit M. de l'Aulne, au lieu d'un de ceux qui étoient arrivés avec lui, qui étoient deux garçons tailleurs ; comme ça se pratique envers les nouveaux venus, qui n'ont pas encore dansé.

Les demoiselles qui étoient venues avec M. Galonnet, dont l'une, qui avoit le visage

comme un verre à bière, étoit sa sœur, et l'autre étoit bancale, s'étoient mises à une table auprès de la nôtre. Et j'entendois que la grêlée disoit, en parlant de Mamzelle Godiche : Pour cela, il faut que cette petite créature-là soit bien effrontée de venir toute seule avec son amant dans un cabaret; je n'y viendrois pas, moi, pour je ne sais pas quoi, devant tout le monde, comme elle fait. — Oh, dam', dit la bancale, c'est qu'elle est bien aise de faire voir sa belle robe de satin sur fil, qui, je crois, ne lui coûte guère. — Bon, répond l'autre, je parie que c'est ce nigaud de de l'Aulne qui aura volé cela chez son père. Il vouloit autrefois m'en conter; mais il a bien vu qu'il n'avoit pas affaire à une Godiche; en vérité, il convient bien à une petite souillon comme elle de porter une robe garnie avec un mantelet à coqueluchon. Je n'en porte pas, moi, et je suis pourtant fille d'un maître tailleur, qui est le principal locataire de notre maison ; et puis, avec ce que je gagne de ma couture, il ne tiendroit qu'à moi d'en avoir si je voulois; mais c'est qu'il n'y a que ces gens-là d'heureux. Mon cher père a bien envie de mettre tout ce train-là dehors; aussi-bien sa tante ne paye pas trop bien son terme. Oh mais! tiens, regarde donc, Gogo, dit-elle tout de suite, comme elle se déhanche en dansant ! ne diroit-on pas une fille d'Opéra ?

Ah ! pour cela, dit l'autre, je serois bien fâchée de danser comme elle ; tu sais bien,

Babet, la dernière fois que nous étions au Gros-Caillou : eh bien ! est-ce que je dansois avec des contorsions pareilles ? et si pourtant je n'ai jamais appris. — Pour moi, dit Babet, défunt ma chère mère m'a fait apprendre, pendant plus de trois mois, par le maître de ballets de M. Colin, de la Foire, à qui l'on donnoit vraiment trente bons sols par mois, en arrière de mon cher père ; on lui disoit que c'étoit un ami de mon frère qui nous montroit pour rien.

Ce monsieur-là nous faisoit entrer quelquefois, les fêtes et les dimanches, dans le jeu de M. Colin, qu'il ne nous en coûtoit rien, à ma sœur Gotton et à moi ; eh bien ! il y avoit là des filles qui dansoient tout comme Godiche, sur le théâtre. Fi ! que c'est vilain pour une honnête fille ! aussi je regarde cela comme la boue de mes souliers. Va, va, n'aye pas peur que je la salue jamais la première.

Oh mais ! dit Gogo, pendant que Babet reprenoit son vent, c'est que comme elle est un peu gentille, cela s'imagine.. — Qu'appelez-vous donc gentille, Mamzelle, reprit vitement Babet, au risque d'étouffer ? Pardi ! tu es encore une belle connoisseuse de chat ! Est-ce parce qu'elle a de grands yeux noirs ? Oh ! c'est que tu n'as pas vu qu'on diroit qu'elle louche. Si je voulois mettre de la petite boîte, est-ce que je n'aurois pas de la couleur comme elle ? Tiens, Gogo, ne me parle pas de ces petits nez retroussés ; et puis elle se pince toujours la bouche, sans cela seroit-

elle si petite ? Godiche n'est pas mal faite, faut tout dire ; mais elle n'est pas si grande que moi. As-tu vu comme elle s'habille court ? — Oh ! voilà ce que je ne saurois souffrir, dit brusquement la bancale, rien n'est plus vilain. — Est-ce que tu ne vois pas que c'est pour faire voir ses fuseaux de jambes, reprit Babet, et un pied qu'on croiroit qu'elle va tomber à chaque bout de champ ?

Tout cela est vrai, dit Gogo, qui y alloit plus à la franquette ; mais cela n'empêche pas que les messieurs ne lui fassent les yeux doux. Et puis elle a peut-être de l'esprit ? — Ah ! c'est là où je t'attends, avec ton esprit ; ce n'est qu'une étourdie, et sans quelques petits mots de broustilles, que ces vilains hommes aiment à entendre dire à une fille, elle seroit plus bête qu'un pot, qu'une cruche. Oh ! je t'assure qu'avec toute ma grêle, je ne me donnerois pas pour elle, ajouta Babet en se redressant dans son corps ; et puis tout de suite : Mon Dieu ! peut-on être décolletée comme cela ? C'est pour faire voir sa belle carcasse ; je serois bien fâchée de me débrailler comme elle ; et si, sans vanité... Mais ne parlons plus de cette petite bégueule-là ; j'aurois pourtant bien envie de lui dire son fait.

Mamzelle Godiche, ayant dansé tout son bien aise, s'en alloit avec M. de l'Aulne dans leur chambre ; mais il falloit passer par-devant Babet, qui, pour commencer la dispute qu'elle vouloit lui chercher, lui dit, en passant, et si pourtant

elle ne vouloit pas la saluer la première : Bon jour, Mamzelle Godiche, comment vous portez-vous? — A votre service, Mamzelle Babet... vous voilà donc ici? — Vous voyez, Mamzelle, tout aussi bien que vous. — J'en suis bien aise... Cela me fait plaisir. — Vous avez là une robe d'un joli goût, dit la couturière. — Et la vôtre, répond la coëffeuse, elle me paroît bien choisie. N'est-ce pas de ces petites étoffes à cinquante sols? Pour moi, la mienne me coûte trois livres cinq sols, et à bien marchander encore. — Oh dam'! tout le monde ne peut pas en avoir de si belles que Mamzelle Godiche, dit Babet, en riant du bout des dents, comme Saint-Médard. — J'en fais faire une de taffetas ; si vous n'aviez pas eu tant d'ouvrage, Mamzelle Galonnet, je vous l'aurois donnée à faire. — Oh! je ne suis pas assez fameuse couturière pour une demoiselle comme vous. — Bon, vous voulez badiner; puisque je monte vos bonnets, vous pouvez bien faire mes robes. — Vous ne m'en avez guère monté, toujours. — Cela vous plaît à dire, à telles enseignes que vous m'en devez encore deux ou trois. — Moi, je vous dois des montures de bonnets? Allez, allez, Mamzelle, songez plutôt à payer à mon cher père votre terme de sept livres dix sols. — Cela fera à-compte, Mamzelle, cela fera à-compte. — Vous feriez bien mieux de payer vos dettes, que de porter la robe garnie, et le mantelet... — Allez, Mamzelle, ce n'est pas à vos dépens. — Vraiment, si on ne vous en donnoit

pas, où les prendriez vous ? Ce n'est pas à monter des bonnets qu'on gagne tant. — C'est que vous n'avez pas assez de mérite pour en gagner. — Je serois bien fâchée de l'avoir comme vous, bonne petite hardie ! — C'est vous qui êtes une effrontée !

Ma bourgeoise n'eut pas plus tôt lâché la parole, que Babet Galonnet, qui la trouva tout juste au bout de son bras, vous lui couvrit la joue d'une giroflée à cinq feuilles, qui claqua comme mon fouet.

Tout le monde qui étoit là, nous demeurons comme des statues ; il n'y eut que M. de l'Aulne qui dit à Babet : En vérité, mamzelle, ce que vous faites là ne se fait pas, et si ce n'étoit que vous êtes une fille, je vous ferois bien voir... — Que vous êtes sot, mon petit Monsieur, répondit la couturière : allez, allez, j'avertirai votre père que vous le volez pour dépenser votre argent avec des créatures.

Jusques-là, Mamzelle Godiche s'en étoit prise à ses yeux du soufflet de sa joue ; mais quand elle se vit appeler créature, elle montra à la grêlée qu'elle avait la langue bien pendue ; elle se mit à vous lui dégoiser les dix-sept péchés mortels : en sorte que la couturasse se jette sur elle, lui arrache son morillon plus vite que le vent, et le trépigne aux pieds, dans de l'eau qui étoit par terre, en sorte qu'il n'étoit que de boue et de crachat.

Elle veut après lui sauter aux yeux, car je

voyois bien qu'elle avoit envie de défigurer sa physionomie, qui n'étoit pas grêlée comme la sienne ; mais M. de l'Aulne se fit égratigner à la place de sa cousine de vendange.

Pendant ce temps-là, le petit Galonnet et ses camarades avoient quitté une contredanse, pour venir voir ce que c'étoit ; et comme il vit M. de l'Aulne qui tenoit sa sœur par les mains, pendant qu'elle lui donnoit des coups de souliers sur les guibons, il se mit dans la tête qu'il la battoit, en sorte que, pour l'en empêcher, les trois tailleurs se mettent à vous lui rabattre les coutures, pendant que Mamzelle Godiche faisoit des cris de Merlusine.

Oh dam' ! quand je vis cela, je ne fus ni fou ni étourdi ; je dis à mes amis : Ne laissons pas sabouler mes bourgeois. Ils ne demandoient pas mieux ; par ainsi, nous tombons sur les mangeurs de prunes, que c'étoit comme une petite bénédiction.

Notre soldat avoit tiré sa guinderelle, l'autre étoit un rude cannier, et moi, avec mon fouet, nous donnions sur les tronches et les tirelires, pendant qu'ils se défendoient avec les tabourets du jardin. J'avois donné un fier coup du gros bout de mon fouet sur les apôtres, à un qui vouloit me prendre par les douillets ; mais je vous le plaque à plate terre, comme une grenouille, qui ne remuoit ni pied ni patte.

Enfin finale pourtant, on nous sépare à la fin,

et qui eût l'œil poché au beurre noir, c'étoit pour son compte.

Pendant la batterie, mon bourgeois et ma bourgeoise étoient retournés dans leur chambre, où nous allons leur dire qu'ils ne craignent rien, parce que nous sommes bons pour tous les pique-poux.

Mamzelle Godiche pleuroit, comme si elle avoit perdu tous ses parens, et son cousin la consoloit. Il nous fit avaler plus de la moitié d'une bouteille à quinze, qui n'en valoit pas six, comme c'est la coutume.

Il n'y avoit pas moyen que Mamzelle Godiche pût remettre son tortillon, qui n'étoit que de boue; mais elle s'atintela bien proprement avec celui de cette dame du Pont-Tournant, en sorte qu'il n'y paroissoit pas.

Comme elle étoit toute honteuse, nous attendons que la cohue fût passée, et puis elle avoit peur de la grêlée, qui lui avoit dit qu'elle n'en étoit pas encore quitte, et que sa tante le sauroit, pas plus tard qu'à ce soir.

Sur les dix heures du soir, je mets mes chevaux et mes coussins, et nous allons grand train dans la rue des Cordeliers, où demeuroit Godiche. Mes camarades étoient à côté de moi; puis je ramène M. de l'Aulne à l'Apport-Paris, où il me donna encore un gros écu, et vingt-quatre sols pour le rogome, que nous lavons chez M. de Capelain.

Il y a bien apparence que la tante de Mam-

zelle Godiche lui aura chanté le *te Deon* raboteux ; mais il paroît qu'elle s'est fichée de ça ; car je l'ai vue, du-depuis, sur le pied françois, et je l'ai menée bien souvent avec des plumets galonnés.

Elle m'a bien reconnu depuis ce temps-là ; et j'avois toujours pour boire avec elle ; car, quoiqu'elle fût avec des gens du haut style, elle n'en étoit pas plus fière envers mon égard.

HISTOIRE DE M. BORDEREAU

Commis à la Douane.

Avec Madame Minutin.

M. Périgord, mon pays, pour qui je menois le carrosse, étant mort, sa veuve se défit de tout, de sorte que me voilà sur le pavé. J'allai me proposer à un de mes amis qui louoit des remises dans la rue des Grands-Augustins. Comme j'avois un bon habit sur le corps, il me donna un équipage à mener. J'allois, tous les jours l'après-dînée, prendre M. Bordereau, qui étoit un des gros de la Douane, chez lui, pour le mener tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et presque toujours avec des dames, que ce n'étoit pas de la guenille.

Un jour, je le mène au bout du cul-de-sac de l'Orangerie, d'où il entre dans les Tuileries, et nous restons à jaser, son laquais et moi, de choses et d'autres; et comme il me disoit souvent les tenans et aboutissans des maîtresses de son maître, qui en avoit tous les jours de nouvelles, je lui demandai s'il connoissoit celle que nous venions chercher, et où je la menerois. — Je n'en sais, ma foi, rien, répondit La Fleur, (c'étoit son nom); tout ce que je sais, c'est qu'il est venu ce matin une espèce de femme de chambre qui a été long-temps avec lui, et qui lui a dit, en sortant, que sa maîtresse se trouveroit aux Tuileries sur les quatre heures du soir.

A peine La Fleur avoit-il fini, que nous voyons M. Bordereau avec deux dames qui le suivoient, dont La Fleur en reconnut une pour la femme de chambre de ce matin.

Quand ils sont dans l'équipage, ils ne savent où aller. A la fin pourtant, c'est à la foire Saint-Laurent où je les débarque. Après que le laquais les a conduits dans le jeu de l'Opéra-Comique, il vient me retrouver; je me range, et donne mes chevaux à garder; de là nous allons tous les deux nous promener et boire un coup dans la foire.

Quand le jeu est prêt à finir, La Fleur va trouver son maître, et moi mes chevaux; puis il vient me redire après, que je ne m'impatiente pas, parce que M. Bordereau va souper avec sa compagnie chez Dubois; je redonne encore mes

chevaux à garder, et je vas le retrouver dans ledit endroit, parce que là ce n'est pas la manière que les laquais servent à table.

Nous nous attendions bien, La Fleur et moi, à souper des restes, quand ils seroient au dessert; mais nous manquâmes de faire des croix de Malte, comme vous allez voir.

Madame Dubois avoit mis M. Bordereau et ces dames dans une salle à rideaux au fond du jardin; on apporte le souper; et nos gens faisoient bonne chère, quand voilà qu'il arrive un milord d'Angleterre avec Mademoiselle Tonton, de l'Opéra-Comique, une de ses amies et un bourgeois de leur compagnie, vêtu de noir. Tout cela demande aussi à souper, et on les campe dans un petit cabinet vitré, à l'entrée du jardin.

En attendant les restes pour souper, nous nous amusions, La Fleur et moi, à creuser une bouteille de vin, sur le compte de notre bourgeois, dans un cabinet auprès de la salle; et dans ce temps-là M. Bordereau et Mademoiselle Tonton, qui avoient envie de quelque chose, sortent chacun de leur endroit pour aller dans un coin, de sorte qu'ils se rencontrent nez à nez au beau clair de la lune.

La Fleur m'avoit dit, en voyant entrer Mademoiselle Tonton, que son maître l'avoit eue de louage; mais qu'il l'avoit quittée à cause qu'elle le menoit un train de chasse.

Mademoiselle Tonton reconnoît tout d'un

coup mon bourgeois; et elle lui dit, de façon que nous l'entendions : Ah! ah! c'est vous, M. Bordereau! eh mais, vous n'êtes pas ici tout seul? vous y soupez donc? c'est fort bien fait à vous; laquelle de nos sœurs est de la partie? car vous êtes un coureur de biches. — Je n'en connois point, Mademoiselle, répond M. Bordereau, depuis que je ne cours plus après vous.— Vous êtes un insolent, mon gros ami, répliqua l'autre; et peu s'en faut que, pour payer l'insulte que vous me faites, je ne vous fasse donner une volée de coups de bâton. — Vous avez donc là quelque faraud? dit M. Bordereau. — Oui, oui, j'en ai, petit faquin de commis, et tu le vas voir. Alors elle se mit à crier à pleine tête : A moi, Milord, à moi! on m'insulte.

Tout aussitôt voilà le Milord, l'autre fille et ce monsieur qui accourent pour voir ce que c'est. Vengez-nous, Milord, dit Tonton, d'un misérable caissier qui ose me traiter comme une malheureuse, et vous comme un gredin. Allons donc, Milord, allons donc, disoit-elle en le poussant, et voyant qu'il ne se mouvoit guère, donnez-lui vingt coups de barre.

Vous êtes un sot, dit tranquillement l'Anglois à M. Bordereau. — Il alloit s'en aller après cela; mais Mademoiselle Tonton le retint, en lui disant : Comment, Milord, est-ce ainsi que vous soutenez la réputation des dames? — Que voulez-vous que je fasse, Mamzelle, lui dit-il, quand

j'aurai coupé son visage à cet homme, vous serez toujours une danseuse de l'Opéra-Comique.

Tonton alloit lui répondre sur le bon ton, quand nous entendons un bacchanal du diable dans la salle, où l'on cassait les bouteilles, les verres, et qu'on faisoit voler les plats dans le jardin. C'étoit l'habillé de noir qui faisoit tapage, à cause qu'il étoit le mari de la dame de mon bourgeois. On entre comme il donnoit des coups de pied au cul, et des noms qui n'étoient ni beaux ni honnêtes, à la chambrière de sa femme, qui chioit des yeux dans un coin.

Cette querelle-là fit cesser l'autre. — Cela est plaisant, dit Tonton, qui ne pensoit plus à son affront; comment, Monsieur Minutin, les femmes de notaires courent donc le marché des filles du monde? — Ce mot-là fit élever le mari comme une soupe au lait; il vouloit se jeter sur sa femme; mais Monsieur et Madame Dubois, qui avoient peur du scandale, à cause de la police, se jettent sur lui, et vous le prennent à brasse-corps, qu'il ne pouvoit plus remuer que la langue, qui disoit les plus belles choses du monde.

A la fin, pourtant, il s'appaise petit à petit, parce que Madame Dubois lui remontre en douceur qu'il a tort encore plus que sa femme, qui n'étoit là que pour la première fois, tandis qu'il y venoit tous les jours avec le tiers et le quart.

Pour toute conclusion du bacchanal, on rap-

porte du vin, et on fait boire l'homme et la femme pour les repatrier ensemble. M. Bordereau dit son nom à M. Minutin, et offre de lui faire plaisir à la Douane et ailleurs, quand il aura besoin de son coffre-fort : Ne prenez point d'ombrage de tout ceci, Monsieur Minutin, dit mon bourgeois ; car, en vérité il n'y a pas de mal. J'ai vu avant-hier Madame votre épouse, pour la première fois, par hasard, à la Comédie ; nous avons parlé de l'Opéra-Comique, et elle m'a fait l'honneur d'en accepter une partie. J'ai eu toutes les peines du monde à lui faire agréer le souper que vous avez jeté par terre ; mais il en faut commander un autre, car apparemment vous avez faim. — Oh ! point du tout, Monsieur, dit le notaire ; mais c'est qu'en vérité, si on vient à savoir cela, je suis tout-à-fait perdu dans le corps.

N'ayez pas peur, allez, Monsieur, dit Madame Dubois, je ferai en sorte que Mademoiselle Tonton et sa camarade n'en parlent point. Je sais comment je m'y prendrai pour les faire taire ; à l'égard du milord, c'est un baragouineux qu'on ne croira pas, quand une femme comme moi parlera tout au contraire de lui.

Le Milord et les deux filles étoient déjà rentrés dans le cabinet, sans s'embarrasser du notaire, quand ils avoient vu que le grabuge s'appaisoit ; et Mademoiselle Tonton, qui n'avoit non plus de fiel qu'un pigeon, trouvoit que le souper de quatre étoit excellent pour trois.

Le nouveau souper venu, on se mit à table; et comme il n'y avoit plus rien à dire en particulier, La Fleur et moi, on nous fit servir, et c'est là que s'est fait la conversation et l'accommodement que vous allez voir.

J'avois écrit cela, comme le reste, à ma manière; mais comme chacun parloit à son tour, cela faisoit un embrouillamini de dit-il, répondit-il, repliqua-t-il, ajouta-t-il, continua-t-il; de façon que je n'y connoissois rien moi-même; cela m'embarrassoit beaucoup; mais mon écrivain du Charnier m'a donné une ouverture pour éviter l'embrouille; c'est de coucher sur le papier ce discours-là par demandes et par réponses, tout comme quand on vous parle à la Comédie; c'est ce que je vais faire; retenez bien seulement qu'ils ne sont que trois qui parlent, parce que la chambrière, La Fleur et moi, nous écoutons sans souffler le mot.

Voilà comme cela a commencé par M. Bordereau.

M. BORDEREAU.

En vérité, Monsieur Minutin, je suis charmé d'avoir fait la connoissance d'un homme comme vous; je me ferai toujours un vrai plaisir de vous obliger.

M. MINUTIN.

Monsieur, vous me faites bien de l'honneur;

j'accepte, de tout mon cœur, vos offres de service. Le temps est si dur, qu'on ne peut se soutenir sans le secours de ses amis; et surtout dans nos charges; c'est pourquoi nous voyons tant de mes confrères faire la culbute.

M. BORDEREAU.

Cela est vrai, au moins ce que vous dites, Monsieur Minutin; mais aussi on dit que vous le prenez sur un ton si haut...

M. MINUTIN.

Comment voulez-vous faire autrement? Ne faut-il pas soutenir noblesse? Savez-vous ce qui nous tue? C'est la dépense de nos femmes.

MADAME MINUTIN.

Mon petit nez, je ne dois pas être comprise dans le nombre.

M. MINUTIN.

Tout comme une autre, Madame Minutin, tout comme une autre.

MADAME MINUTIN.

Voudriez-vous que j'allasse comme une procureuse?

M. BORDEREAU.

Fi donc!

M. MINUTIN.

Il faut aller selon son état; il semble que vous ne vous souveniez plus de ce que nous avons été.

M. BORDEREAU.

Je serois bien aise de savoir cela, si cela ne vous faisoit point de peine.

M. MINUTIN.

Point du tout; je ne suis point de ces gens qui cachent ce qu'ils ont été, après avoir fait fortune.

M. BORDEREAU.

Cela est bien glorieux pour vous. Pardi, contez-nous donc un peu votre histoire, Monsieur Minutin; je parierois cent pistoles qu'elle nous feroit rire.

M. MINUTIN.

A la bonne heure, je vais donc vous exposer...

MADAME MINUTIN.

Non, non, laissez-moi exposer à Monsieur...

M. BORDEREAU.

Oui, je crois que ce sera plus drôle de la part de Madame.

M. MINUTIN.

Il faut donc la laisser jouir de ses priviléges, au désir de la coutume de Paris.

M. BORDEREAU.

Je vous aime de cette humeur, Monsieur Minutin... Je crois que nous ferons de bonnes affaires ensemble; car je suis quelquefois un croustil-

leux corps, tel que vous me voyez. Allons, à nos santés; aussi bien c'est trop parler sans boire. Du vin comme de l'eau! Commencez, Madame, s'il vous plaît; j'écoute de toutes mes oreilles.

MADAME MINUTIN.

C'est au hasard que nous devons notre fortune : avant mon mariage, je n'étois qu'une simple grisette, fille de boutique chez une marchande de modes, de la rue Saint-Honoré. J'ai, comme vous voyez, un visage assez mettable; c'étoit toute ma ressource. M. Minutin étoit alors chancelier de la basoche. Fille de boutique et clerc font volontiers connoissance. A la première vue de monsieur, l'amour fit évanouir les espérances de fortune que j'avois fondées sur mes attraits. Tous deux libres, et n'ayant à rendre compte de nos actions à personne, nous nous crûmes en droit de disposer pleinement de nous. Je plantai-là ma marchande; il fit banqueroute à la basoche, et le Port-à-l'Anglois vit allumer le flambeau de notre hyménée.

M. BORDEREAU.

C'étoit, ma foi, bien s'y prendre.

MADAME MINUTIN.

Les agrémens dont nous étions, pour ainsi dire, pétris l'un et l'autre, ne nous faisoient pas vivre plus à l'aise.

M. BORDEREAU.

Cela se peut-il?

M. MINUTIN.

Rien n'est plus certain.

M. BORDEREAU.

Si je vous avois connu dans ce temps-là, vous n'auriez pas été si en peine; je vous aurois fait avoir une belle et bonne commission; et vous seriez peut-être comme moi à présent. Je n'ai pourtant jamais été marié; mais c'est que je me suis poussé d'un autre côté.

M. MINUTIN.

J'étois trop jaloux de ma femme pour en faire une ressource; j'eus recours aux expédiens; quelques-uns me réussirent, d'autres me manquèrent. Je me fis enfin solliciteur de procès. Un usurier se réfugia chez moi, avec ses larcins; je les recueillis l'un et l'autre : on instruisoit le procès du fugitif, quand une voisine babillarde le décela. La justice se transporta dans mon domicile, s'empara de l'homme, et me laissa les effets. L'accusé mourut en prison, et comme, à sa mort, il avoit gardé le *tacet*, je me trouvai habile à succéder.

M. BORDEREAU.

Ah! ah! il est bon là; c'étoit un modèle de conduite pour les dépôts.

M. MINUTIN.

Ma femme ayant toujours eu de l'ambition, pour la satisfaire, j'entrai dans le corps brillant des notaires de Paris.

M. BORDEREAU.

Que cela est louable !

M. MINUTIN.

Oui, mais elle me ruine par une dépense excessive. Considérez son vêtement ; est-ce celui d'une bourgeoise ?

MADAME MINUTIN.

Ah ! je demande réparation pour le corps.

M. BORDEREAU.

Bon, on en a bien besoin ; est-ce qu'on ne sait pas qu'une notaresse n'est pas une bourgeoise ? d'où venez-vous donc, pour ne pas savoir cela, Monsieur Minutin ?

MADAME MINUTIN.

Il n'a jamais su tenir son rang.

M. BORDEREAU.

Oh ! notre ami, il ne faut pas se laisser manger la laine sur le dos. Quelque jour je vous conterai un différend que j'ai eu avec un de nos directeurs. Oh ! dame ! je lui fis bien voir, en plein bureau, que son encre n'étoit pas reluisante : il ne faut pas se jouer à moi ; quand une fois je m'y mets, je ne suis pas tendre.

M. MINUTIN.

Ce n'est pas tout-à-fait l'air dont elle se met

qui me fait de la peine; c'est qu'elle voit un certain monde qui ne me plaît pas.

M. BORDEREAU.

Ah! cela est tout différent.

MADAME MINUTIN.

Eh! mais, mais, Monsieur Minutin, vous n'y pensez pas; je ne puis me renfermer ni dans ma famille ni dans la vôtre; nous n'en connoissons pas. Je fraye avec les gens de ma volée. M'a-t-on jamais vue, par exemple, vous faire l'affront de me faufiler avec des procureuses, des avocates?

M. MINUTIN.

Je sais que vous ne vous encanaillez pas; je ne me plains pas des gens que vous voyez : ce n'est que la façon de les voir.

M. BORDEREAU.

Oh! c'est autre chose.

MADAME MINUTIN.

Qu'a donc de répréhensible ma manière d'agir?

M. MINUTIN.

Comptez-vous pour rien d'aller scandaleusement aux spectacles et aux promenades, avec des mousquetaires et des abbés?

M. BORDEREAU.

Celui-là est un peu fort.

M. MINUTIN.

Paroître en public, avec des gens de cette espèce, c'est vouloir se décrier à plaisir ; et nous sommes solidaires en réputation.

M. BORDEREAU.

Il a raison.

M. MINUTIN.

Voyez-les au logis, Madame, voyez-les au logis.

M. BORDEREAU.

Il y a encore quelque chose à dire à cela; mais cela viendra avec le temps. Avez-vous encore quelque chose sur l'estomac ?

M. MINUTIN.

Monsieur Bordereau, vous êtes mon ami ?

M. BORDEREAU.

Touchez là.

M. MINUTIN.

Il faut donc vous ouvrir mon cœur. Je ne suis rien moins que jaloux ; mais je suis ruiné. J'en impose encore au public par un faste éblouissant ; mais, dans peu, on me verra donner du nez en terre.

M. BORDEREAU.

Eh bien, mon ami, nous vous soutiendrons.

M. MINUTIN.

Je n'aurois pas tout-à-fait besoin du secours

de mes amis, si Madame Minutin vouloit associer sa pratique à la mienne.

M. BORDEREAU.

Ah ! ah ! est-ce qu'on passe aussi des actes par-devant Madame ?

MADAME MINUTIN.

Que voulez-vous dire ?

M. MINUTIN.

Vous m'entendez : votre pension ne peut suffire pour vos plaisirs et vos habits ; il faut bien qu'il vous vienne de l'argent de quelqu'autre part.

MADAME MINUTIN.

Mais je gagne beaucoup au jeu.

M. BORDEREAU.

Cela se peut sans miracle.

M. MINUTIN.

D'accord ; mais quand la femme donne à jouer, il ne reste ordinairement au mari que les vieilles cartes et les cornets.

M. BORDEREAU.

Ne parlons pas de cela.

M. MINUTIN.

Tenez, Madame Minutin, je ne suis plus jeune ; et, à certain âge, on se défait de beaucoup de préjugés, faisons bourse commune : mettez le produit de vos actes dans *l'esquipot.*

MADAME MINUTIN.

Mais, Monsieur Minutin...

M. BORDEREAU.

Vous y perdriez, peut-être; il faut que l'étude du premier étage aille mieux que celle du rez-de-chaussée. On peut trouver une façon de vous accorder; rapportez en caisse le produit de deux études, et M. Minutin fera la dépense de la maison.

M. MINUTIN.

Il n'est rien que je ne fasse pour soutenir l'honneur du corps. Y consentez-vous, ma femme?

MADAME MINUTIN.

Soit.

M. MINUTIN.

Ah! que je vais bien morguer mes confrères.

M. BORDEREAU.

N'allez pas garder minute de cet acte-là, au moins. Pour peu qu'une bourgeoise fût passable, elle auroit bien l'ambition de parvenir aux honneurs du tabellionnat. Au reste, Monsieur Minutin, mon ami, comptez toujours sur moi. Il faut qu'au premier jour j'aille sans façon manger votre gigot.

M. MINUTIN.

Nous ne vous ferons pas l'affront de vous faire manger avec les clercs.

Quand tout fut arrangé de la manière que je viens de le dire, il étoit une heure après minuit, ce qui fit que M. Bordereau demanda la carte, qu'il paya tout de suite sans marchander. Madame Dubois lui demanda si c'étoit lui ou ce monsieur qui payeroit les débris des bouteilles, des verres et des assiettes cassées. — Plaisante gueuserie, dit M. Bordereau, pour en aller étourdir la tête de cet honnête homme! Combien faut-il pour tout cela? — En conscience, répondit Madame Dubois, cela vaudroit cinquante francs pour un autre ; mais, comme c'est vous qui payez, je me contenteroi de deux louis, et c'est le prix courant ; vous concevez bien que je ne gagne rien là-dessus.

M. Bordereau allonge deux louis, on monte dans l'équipage, et je remène tout le monde, chacun chez eux.

Du-depuis, j'ai souvent mené Madame Minutin et M. Bordereau à sa petite maison au fauxbourg Saint-Antoine, où M. Minutin venoit les trouver le soir, jusqu'à ce qu'un beau matin, mon bourgeois fit un trou à la lune, dont il a emporté à mon maître près d'un mois de louage de son remise, et ce qu'il me donnoit pour boire.

Je crois que M. Minutin l'est allé trouver; car il a déménagé sa boutique, si tellement, qu'il n'y a laissé que des paperasses.

HISTOIRE DES BONNES FORTUNES
De M. le chevalier Brillantin.

Un de mes amis, qui étoit cocher bourgeois, me proposa un jour d'entrer au service de M. le chevalier de Brillantin, pour mener sa diligence ; et je donnais là-dedans, parce que je ne savois pas ce qu'en vaut l'aune. C'est la plus fichue condition qu'on puisse imaginer.

Je me souviendrai toujours qu'un matin, qu'il y avoit tout plein de créanciers dans son antichambre, il donna des coups de bâton aux uns, des coups de pied dans le cul aux autres ; de façon que, comme par son commandement j'avois aidé à les mettre dehors, ils se mirent cinq où six après moi, dans la rue, où ils m'équipèrent en enfant de bonne maison : cela fit qu'avec les coups de plat d'épée qu'il me donnoit en particulier, je le laissai là ; et puis, affûte-toi, mène les chevaux qui voudra.

Dans les commencemens que j'étois à son service, je ne savois pas encore le trantran de son allure ; c'est pourquoi, une fois qu'il sortoit de l'Opéra, et qu'il y avoit bien du monde à la porte, il me dit tout haut : Chez la marquise. — Quelle marquise? lui dis-je. — Chez la marquise où j'ai dîné, répondit-il. — Ah! ce lui fis-je, dans la rue de la Huchette, je sais où c'est. — Cette réponse fit rire tout ce qui étoit là; et si pourtant on ne savoit pas que c'étoit

une couturière : ça n'importe, en descendant du carrosse, il me promit vingt coups de bâton, quand nous serions à la maison ; je ne les ai pas comptés, mais si je l'avois laissé faire, du train qu'il y alloit... la peste... mais ça m'apprit à vivre. Le lendemain, le valet de chambre et le laquais me dirent son allure, et je n'y fus plus attrapé.

M. le chevalier avoit trois ou quatre femelles, tant coëffeuses que couturières et autres, dont il faisoit des marquises et des comtesses dans le monde ; leurs appartemens étoient toujours au quatrième étage. Il n'y a pas de tapissier qui sache mieux meubler une chambre que lui, et à peu de frais. D'une tapisserie de l'histoire de Bergame, il vous en fait une haute-lisse, et de chaises de paille, des fauteuils de damas ; les habits et les diamans ne lui coûtent pas plus : on peut dire que c'est un bel instrument que sa langue.

Du reste, il en fait accroire à tout le monde, et quelquefois il joue des jeux si drôles, qu'on ne peut pas s'empêcher de rire ; vous allez voir.

Un soir qu'il soupoit au fauxbourg Saint-Germain, avec plusieurs de ses amis, La Roche, son valet de chambre, va l'avertir, au milieu du souper, que je suis en bas avec son petit carrosse gris et ses chevaux de nuit. Aussitôt il dit tout bas, que toute la table l'entendit, à un de ces messieurs, qu'il va à un rendez-vous, et qu'ils n'ont qu'à toujours se réjouir

en l'attendant, parce qu'une petite heure fera son affaire.

Il monte en me disant : Au Marais, à toutes jambes ; et je le mène à l'ordinaire, grand train ; mais il me fait arrêter au bout de la rue, pour me dire d'aller, au pas, à la place aux Veaux.

Quand nous y sommes arrivés, il descend pour regarder de quel côté venoit le vent ; moi, je ne savois ce que cela vouloit dire ; comme il vit qu'il ne ventoit pas, il se mit à taponner toute sa frisure, à se peigner avec ses doigts, en un mot, à s'ébouriffer tout au mieux ; après il se déboutonne, puis se reboutonne tout de travers ; il déroule ses bas, chiffonne ses manchettes, ôte le bouton d'une, se met du rouge au bout du nez, arrache sa mouche du front, se marche sur les pieds ; enfin, il se met comme en revenant du pillage.

Quand cette farce-là eut duré environ une demi-heure, il remonte et m'ordonne d'aller doucement jusqu'à cent pas de la maison où étoient ces messieurs, et d'entrer dans la cour à toute bride. Son laquais, La France, m'a dit qu'il étoit arrivé dans la chambre tout essoufflé, et qu'il avoit dit à ses amis que ça n'avoit pas été sans bien de la peine, comme il y paroissoit, qu'il étoit venu à bout de la petite duchesse.

Il a fait cent tours pareils, qu'on prenoit pour argent comptant ; mais il lui arriva, une

fois, une vilaine catastrophe avec une vraie présidente de campagne ; c'est la bonne fortune la plus relevée qu'il ait eue, si tant est qu'on veuille l'appeler bonne fortune, à cause de la façon dont cela tourna. Si elle avoit bien fini, M. le chevalier n'auroit pas manqué de s'en vanter ; et puisqu'il faisoit de ses couturières des duchesses, il auroit fait de Madame la présidente au moins une impératrice.

Après tout, c'étoit aussi belle catin que beau robin, car Madame la présidente lui ressembloit presque pour les façons. Elle avoit été quelquefois à la cour, quand tout le monde y va voir jouer les eaux à la Saint-Louis et à la procession des cordons bleus. Avec ça que comme elle avoit vu des duchesses de condition, et autres, à l'Opéra ou ailleurs, elle en avoit pris les manières aisées.

Ils se faisoient donc accroire tous les deux que des vessies étoient des lanternes ; en sorte que Madame la présidente promit de venir souper, un soir, à la petite maison de M. le chevalier : elle auroit bien voulu que c'eût été à la sienne, à elle-même, car elle étoit outillée de tout ce qu'il faut pour les rendez-vous ; mais elle l'avoit prêtée à une de ses amies, qui faisoit comme si elle avoit été à elle.

Madame la présidente arriva la première, comme cela se pratique aujourd'hui ; et quand M. le chevalier fut venu, ils se mettent à souper tête-à-tête, comme des fourbisseurs. Pour moi,

après avoir bu deux coups d'une main et autant de l'autre, je vais chercher à roupiller un somme dans le jardin, à la belle étoile.

Il y avoit près d'une heure que je tapois de l'œil au mieux, quand je m'entends réveiller par deux voix qui parloient auprès de moi ; on voyoit clair comme dans un four ; mais je reconnus bien la parole de M. le chevalier, qui assuroit Madame la présidente, qu'il n'avoit aimé personne comme elle. — Chevalier, lui répondoit-on, vous hasardez beaucoup ; un homme aussi répandu que vous l'êtes, a dû ressentir de grandes passions. — Il est vrai, reprenoit mon maître, et je ne suis pas assez sot pour en disconvenir ; mais je vous jure en honneur que je n'ai jamais été aussi vivement amoureux que je le suis à cette heure. — Et voilà justement, dit la présidente, cette vivacité que j'appréhende ; vous n'ignorez pas, chevalier, que je suis veuve, et encore assez jeune pour appréhender de compromettre ma réputation. — Je vous jure, reprenoit mon maître, qu'elle ne court aucun risque avec moi, et que je saurai la ménager. Allons, ma reine, plus de résistance ; rendez-vous aux empressements du plus amoureux de tous les hommes.

La conversation finit là pour un petit bout de temps ; car, un moment après, Madame la présidente dit à moitié bas : Eh mais, chevalier, vous n'y pensez pas ? Vous me prenez apparemment pour une grisette... vous n'avez nulle

considération... ôtez-vous, cela est horrible... c'est malgré moi, je vous assure... vous m'assommez... vous aviez bien raison de dire que ma réputation ne courroit point des risques avec vous... retournez d'où vous venez... vous êtes un insolent... on n'en use pas ainsi avec une femme de ma qualité.

Je m'apperçus bien que la présidente s'étoit dépêtrée de M. le chevalier, car elle demanda son carrosse, et, malgré tout ce que pût faire mon maître, elle monta dedans, et le laissa là avec sa courte honte.

Cette affaire-là lui fit bien de la peine ; et comme il avoit, outre cela, besoin d'argent, nous allâmes auprès d'Orléans, où il avoit des lettres pour en ramasser. Il y avoit dans le village une jeune fille, fort jolie, qui avoit demeuré à Paris fort longtemps, avec sa marraine, qui l'avoit prise en amitié auprès d'elle ; mais comme elle étoit venue à mourir, Javotte étoit retournée avec sa mère, pour rester dans le pays, ce qui ne lui plaisoit guère.

La Roche, qui étoit au fait de la commission, tourneviroit cette jeunesse, pour la faire tomber dans les filets de son maître ; il lui avoit fait accroire que, si elle voulait l'épouser en mariage, il demanderoit son congé de valet de chambre, pour être concierge du château, ou pour aller vivre à Paris à louer des chambres garnies.

La fille, qui étoit futée, aimoit mieux l'un

que l'autre, parce qu'à Paris on a une bien meilleure liberté que non pas à la campagne. Avec tout cela, elle voyoit bien qu'il avoit peut-être envie de l'attraper, ce qui faisoit qu'elle ne croyoit pas la moitié de ce qu'il lui disoit. Je voyois bien la manigance de La Roche; j'avois envie de découvrir à Javotte la mèche du panneau où on vouloit la faire tomber; mais j'avois peur aussi que, si cela venoit à être su de M. le chevalier, je lui payerois tôt ou tard. J'étois donc bien embarrassé comment m'y prendre quand, un beau jour que j'étois dans le parc à faire je ne sais pas quoi, je vis passer la Javotte, et La Roche qui alloit après elle; je les suis à pas de loup, jusqu'à un petit endroit où ils s'assirent sur l'herbe; je me cache derrière un buisson, d'où j'entends toute leur conversation, que voilà, comme je l'ai retenue, en propres termes, mot à mot.

La Roche lui disoit: Pourquoi ne vouloir pas croire ce que je vous dis des bontés que mon maître a pour moi? Il ne me laissera jamais manquer de rien; et il me disoit encore hier que si j'avois le bonheur de vous épouser, il ne prétendoit pas que je me retirasse de son service, comme j'en avois formé le dessein. Le sien est que vous demeuriez ici, dans le château; votre logement est marqué: c'est dans l'aile gauche, du côté du petit bois, parce qu'il trouve qu'il est nécessaire que je sois logé auprès de lui, et naturel que vous soyez avec moi. Cependant

nous aurons une chambre séparée, afin de me trouver plus à portée de mon service, et pour ne pas interrompre votre repos, quand, par hasard, dans la nuit, il aura besoin de moi.

Ces mesures-là, répondit Javotte, qui voyoit bien ce qui en étoit, sont bien prises; je crois que qui les dérangeroit vous feroit grand dépit. — Ce ne seroit, répliqua La Roche, que par rapport à M. le chevalier, qui mérite toutes sortes d'attentions; si vous saviez jusqu'où s'étendent ses bontés pour moi, avec quelle amitié il m'assure qu'il veut travailler à ma fortune... vous verrez, vous verrez de quel air il s'y prendra; je suis persuadé que vous en serez surprise. — Point du tout, dit Javotte, je m'y attends, et que vous la méritez cette fortune, par toutes vos complaisances; mais, dites-moi une chose : si je deviens votre épouse, ne faudra-t-il pas que je fournisse aussi mon contingent de complaisance?

Je crois vous entendre, répondit le valet de chambre en riant un peu, celle qu'il pourroit exiger de vous ne doit vous causer aucune inquiétude par rapport à moi. Et quoique je vous aime chèrement, j'ai trop de bon sens pour donner dans l'erreur commune. Non, non, je ne suis pas assez fat pour me mettre en tête que vous ne puissiez plaire qu'à moi. Un homme seroit ridicule de vouloir que sa femme ne fût belle qu'à ses yeux. — Ah! je vous entends, répondit Javotte, vous seriez homme à vous prêter à certains petits desseins que M. le che-

valier pourroit avoir sur ma personne. — Ayez meilleure opinion de moi, répliqua vitement La Roche. Cependant je crois qu'on peut, sans pécher contre l'exacte bienséance, ne pas s'arrêter à cent petitesses qui ne valent pas qu'on y pense, et sur lesquelles cependant le commun des maris se gendarme. Je m'explique : je vous suppose mariée ; M. le chevalier vous a vue ; il sait que vous êtes belle, et il le verra de plus près, quand nous serons unis. Je le connois pour un conteur de fleurettes, et c'est tout. Le bon seigneur n'en demande pas davantage : il vous cajolera sur votre beauté, sur vos agrémens, que sais-je moi ? sur mille choses, qui le plus souvent échappent à un mari. Eh bien ! irai-je sottement me fâcher de ce qu'il est poli, galant ? de ce qu'il vous trouve de son goût ? Ce n'est pas ma faute. Je ne le lui ai pas dit, pas fait remarquer. Entre nous, n'aurois-je pas mauvaise grâce de faire le jaloux pour une bagatelle qu'il vous aura dite en passant ? bagatelle qui, en effet, n'en est qu'une qui ne porte nul coup. Galanterie que vous dira le premier qui vous verra ; car ce que je vous dis de lui, je le dis de tout le monde. Les hommes se sont fait une habitude de débiter la fleurette, et les femmes de s'en repaître avidement. Pourquoi s'opposer au torrent, à un usage établi et, pour ainsi dire, généralement reçu ? En vérité, Mademoiselle, ce seroit être ridicule de gaieté de cœur. Si j'en suis cru, je serai le maître, sur

cet article, dans mon ménage. — C'est-à-dire, répondit Javotte, que vous comptez avoir toute l'autorité, et me faire partager le déshonneur.

Le déshonneur ! reprit La Roche, expression vague, que chacun interprète à sa manière, et que personne n'entend au juste, pour lui vouloir donner trop d'étendue. Je n'ai pas plus d'esprit qu'un autre ; mais un gros bon sens m'enseigne à faire peu de cas d'une chose d'elle-même si chimérique, qu'étant réalisée, elle ne produit aucun mal effectif. Cependant il y a des gens assez sots pour s'en formaliser, et pour publier les visions qu'enfantent d'autres visions ; plus un homme fait voir clairement qu'il est un sot, moins il passe pour l'être. N'est-ce pas bien entendre ses intérêts ? Quoi ! parce qu'il a plu à quelques cerveaux creux de rendre les femmes dépositaires de ce qu'on appelle notre honneur, il faut crier au voleur, quand elles le laissent échapper ! On veut que j'aille publiquement demander raison d'un mal dont je ne me serois jamais plaint, si mon voisin, que la chose n'intéresse point du tout, ne s'avisoit pas de s'en formaliser pour moi.

Les maris de votre espèce, dit Javotte, devroient faire imprimer cette morale-là. — Pensez-vous, repliqua La Roche, que les femmes eussent tort de contribuer aux frais de l'impression ? elles y ont autant et même plus d'intérêt que nous. Je vais vous le prouver, ajouta-t-il, en retenant Javotte, qui vouloit s'en aller, si vous

voulez me prêter un moment d'attention. Et, sans attendre de réponse, il continua :

Quand nous vous avons confié la garde de notre honneur, nous savions que vous le défendriez mal; et, par un raffinement de sottise, oui, de sottise, c'est le terme convenable, nous avons mis en œuvre toutes les ruses dont on se serviroit contre un ennemi dont on connoîtroit la vigilance et l'intrépidité. Nous savions bien que vous succomberiez même à de moindres efforts; mais nous avons voulu nous mettre dans le cas de vous faire les reproches que mérite votre impertinence. Nous faisons bien pis, à la honte de notre sexe plutôt que du vôtre. Quand nous vous avons vaincues, nous nous réjouissons de votre défaite, comme si nous n'y perdions pas plus que vous; convenez donc, Mademoiselle.....

En voilà assez, dit Javotte en s'en allant, je n'en veux pas entendre davantage. La Roche vouloit encore la retenir; mais elle le rabroua de façon que je vis bien qu'il n'y avoit rien à faire pour lui : c'est ce qui me fit prendre la hardiesse de lui proposer de la prendre en mariage pour moi tout seul.

Je n'attendis pas plus tard que le soir même, où je la trouvai seule, et tout à la franquette je lui lâche ce que j'avois sur le cœur à son égard : elle ne me met ni dehors ni dedans, de façon que j'avois bonne espérance, d'autant plus qu'elle n'étoit pas à savoir que j'avois

quelque chose devant moi à Paris, des profits que j'avois épargnés en menant l'équipage; de sorte que ça faisoit un petit magot bien joli pour une fille qui n'avoit rien du tout.

Deux jours après, Mademoiselle Javotte, de sa grace, me dit qu'elle alloit bientôt partir pour Paris avec sa mère, pour tâcher de trouver une bonne condition, et que, si je veux les aller trouver là, nous parlerons d'affaires.

Ce qui fut dit fut fait; le lendemain de leur départ, je me mets à les suivre à beau pied sans lance, après avoir demandé à M. le chevalier de l'argent et mon congé; il me donna l'un, tout sur le tas, et je cours encore après l'autre. Ça n'empêche pas que je ne rattrape mes gens à Montlhéry, d'où nous arrivons à Paris, chez une blanchisseuse de ma connoissance, où Mademoiselle Javotte et sa mère furent bien reçues.

Comme on ne trouve pas des conditions, d'aucunes qu'il y a, dans le pas d'un cheval, Mamzelle Javotte et sa mère furent un bout de temps sur mes crochets, que mon saint frusquin s'en alloit petit à petit, je proposai le mariage pour tout de bon; et comme la mère voyoit bien que j'étois le fait de sa fille, ça fut bâti en quinze jours. La belle-mère s'en retourna au pays après la noce; et, moi, je trouve la condition duquel je vais vous parler, et où notre femme entra par la suite.

HISTOIRE DE MADAME ALLAIN

Et de M. L'Abbé Évrard.

Ce fut tout bonnement et par un cas fortuit du hasard que j'entrai au service de cette dame. Comme elle passoit un jour sur le Pont-Neuf, un fiacre accroche son équipage si tellement fort, que son cocher tombe à bas, sans pouvoir remonter. Comme j'étois là présent en personne, je m'offre à monter sur le siége, ce qu'elle accepte. Son cocher ne pouvant plus mener depuis sa chute, elle le fit son portier, et, moi, j'ai pris sa place.

C'étoit une bien brave dame, veuve sans enfants, de quarante-deux ans environ, qui avoit été belle femme, et qui en avoit encore de beaux restes.

Il y avoit dans la maison M. l'abbé Évrard, qui conduisoit tout. Il étoit gras comme un moine, et cependant il ne mangeoit guère que des petits pieds; son visage étoit frais et vermeil comme une rose, à cause du bon vin de Bourgogne qu'il buvoit pour fortifier son estomac contre le bréviaire; il n'y avoit jamais sur son habit, ni sur son chapeau de castor, la moindre petite ordure. Ah! c'étoit un homme bien propre!

Tout d'abord que je le vis, je le pris en

amitié, car il avoit l'air d'un luron; mais j'ai bien trouvé à déchanter par la suite.

Quand on est mouveau venu dans une maison, on n'en sait pas le trantran; cela fit qu'un jour je payai du vin au portier, dont j'avois pris les chevaux, pour afin qu'il m'instruise de tous les tenans et aboutissans.

Il me dit donc que Madame Allain — c'étoit notre maîtresse — étoit la meilleure femme du monde, quand on ne la contrarioit point; parce que M. l'abbé lui avoit appris qu'il ne falloit pas qu'un domestique dise non, quand le maître dit oui; quand même le bourgeois auroit tort, parce que le valet est un impertinent quand il a plus de raison que son maître.

Pour ce qui est d'à-l'égard de M. l'abbé, qu'il étoit, comme je le voyois bien par mes yeux, un gros compère qui avoit tant d'esprit, qu'il n'y avoit que Madame qui pût entendre quelque chose à ses discours; il en faisoit à toute la maison, en manière de prône ou de sermon, les dimanches et fêtes, plutôt que d'aller à la paroisse, parce que M. Évrard disoit que les prêtres de là ne savoient pas la bonne religion comme il faut.

Que Madame Barbe, la gouvernante autrefois de Madame Allain, ne faisoit presque plus rien dans la maison, à cause qu'elle étoit vieille, que de porter tous les matins un bouillon à M. Évrard, et de lui faire son chocolat, quand

il étoit levé, et son café de l'après-dînée; et que Madame ne vouloit pas qu'elle fît œuvre de ses dix doigts que pour son service à lui.

Que Mademoiselle Douceur, la fille de chambre, faisoit tout ce qu'il falloit aux environs de Madame, excepté de bassiner le lit de M. l'abbé, l'hiver, qu'il faisoit froid, et de lui mettre ses moines à côté de ses jambes, et sa boule d'étain pleine d'eau chaude aux pieds, quand il étoit dans le lit.

Que M. Coulis, le cuisinier, avoit ordre de faire tout de son mieux en fricassées, et surtout en soupe; parce que M. l'abbé disoit, à chaque bout de champ, que le bon potage faisoit le bon estomac.

Qu'il n'y avoit pas pour le présent d'officier en confitures, à cause qu'on avoit renvoyé le dernier, qui ne faisoit pas son métier, comme M. Évrard le vouloit, qui s'y connoissoit mieux que lui. On en avoit mandé un de Tours et un de Rouen, pour voir à qui feroit le mieux des deux.

Enfin finale, qu'il falloit que tout le monde obéît à M. l'abbé, qui n'en faisoit qu'à sa tête, comme les bonnetiers, dans la maison où il étoit maître de tout, jusqu'à manier l'argent de la baronne, sans compte ni mesure.

Quand je fus bien instruit de tout cela, je m'arrange là-dessus, de façon que j'obéissois plutôt à Monsieur qu'à Madame.

Malgré tout cela, je manquai pourtant d'en

sortir. Un jour que j'avois un peu viné, j'avois mené M. Évrard, pour prendre l'air, dans les allées de Vincennes. En revenant, comme je voulois passer plus tôt qu'un autre à la porte Saint-Antoine, nous accrochons tous les deux, pas bien fort pourtant, mais assez pour réveiller M. l'abbé, qui sommeilloit dans le carrosse.

Il ne fut pas plus tôt arrivé à la maison, qu'il alla dire à Madame que j'étois un brutal qui ne savoit pas mener, et qu'il falloit en prendre un plus doux.

Moi, qui ne savois rien de rien, je fus bien étonné, quand Madame me fait appeler, pour me signifier qu'il faut que je fasse mon paquet pour le lendemain, qu'elle prendra un autre cocher.

Je ne pus m'empêcher de demander la raison pourquoi. Et M. l'abbé me répond que c'est pour m'apprendre à ne pas accrocher, au risque de faire tuer le monde, à cause que je suis un ivrogne qui pue le vin d'une lieue.

J'étois fâché de sortir pour un si chétif sujet; mais, enfin, on ne reste pas chez le monde malgré eux. Le lendemain, comme je vas pour monter à l'appartement de M. l'abbé, et recevoir mon argent, voilà ma femme qui vient m'apporter du linge à rechanger, et je lui conte mon histoire dans la cour, que M. Évrard nous voyoit par la fenêtre. Madame Guillaume se mit à pleurer de me voir sur le pavé; moi, je la console de mon mieux, et je vas chez M. Évrard pour toucher mes noyaux.

Mon compte étoit tout prêt. Comme je mettois mon poussier dans ma poche, M. l'abbé me fait la grâce de me dire : Quelle est cette jeune femme à qui vous parliez dans la cour ? — Monsieur, vas-je lui répondre, c'est la mienne. — Vous êtes donc marié ? ce fit-il. — Oui, Monsieur, vous n'êtes pas à le savoir, lui fis-je. — Oh ! cela change la thèse ; il faut avoir de la commisération pour les gens qui ont de la famille. Combien avez-vous d'enfants ? Celui ou celle qui va venir, lui répondis-je, ce sera le premier. — C'est une raison de plus qui engage ma charité à demander grace pour vous, dit-il ; l'état dans lequel se trouve votre femme, et la misère où vous vous verriez, peut-être, bientôt plongé, étant sans condition, me font oublier vos sottises : allez, retournez à votre devoir ; j'obtiendrai votre pardon. Votre femme demeure-t-elle dans le quartier ? — Tout au contraire, Monsieur, lui répondis-je ; elle est vraiment bien loin. — Mais, continua-t-il, elle doit être fatiguée de venir de si loin ? Je crois qu'il y a, ici-dessus, une petite chambre où l'on pourrait la loger ; elle sera plus à portée des secours que son état exige. La charité de Madame Allain s'étend sur toutes sortes de sujets indistinctement ; mais il est naturel que ses domestiques soient préférés : je vais lui demander le logement de votre femme ; faites toujours apporter ses petits meubles, en attendant.

Je demeurai si ébaubi, en voyant tant de

bonté, que je restai comme une statue qui ne souffle pas, sans pouvoir le remercier. Dans le temps que je raconte tout cela à Madame Guillaume, notre maîtresse nous fait venir tous les deux devant elle.

Après bien des questions, et des oui, et des non, à cause que Madame Allain n'avoit jamais voulu avoir de ménage chez elle, enfin, il fut arrêté que ma femme coucheroit dans la petite chambre, au-dessus de M. l'abbé, et moi, dans la mienne, à l'ordinaire, sur l'écurie.

Il me parut, à quelques paroles que dit Mamzelle Douceur, qu'elle n'étoit pas bien contente de voir Madame Guillaume dans la maison; mais comme on ne lui demandoit pas son avis, c'étoit à elle à se taire. Cela n'empêcha pas notre femme de venir s'y installer quelques jours après; et ce qui fit encore plus de peine à la chambrière, c'est que M. l'abbé fit manger Madame Guillaume à l'office; et, puis, quand elle fut près de son terme, on lui en portoit dans sa chambre, à cause qu'elle pouvoit se blesser en montant ou en descendant, de façon qu'elle étoit bien choyée.

J'étois si aise de voir toutes ses bonnes manières, que je me serois mis dans la glace pour Madame et dans le feu pour M. l'abbé, qui prenoient tant de soin de ma femme et de son fruit, qui fut une petite fille, qui vint un peu plustôt que Madame Guillaume ne croyoit; cela fit que Madame Allain ne lui donna

qu'une petite layette de rien, au lieu d'une plus belle ; mais M. l'abbé dit à Madame Allain qu'il n'y avoit pas grand mal, parce que l'autre serviroit pour le premier enfant qu'auroit notre femme.

Tout alloit le mieux du monde dans la maison, où chacun étoit content, à l'exception de Mamzelle Douceur, qui me lâchoit toujours quelques brocards en passant, sur Madame Guillaume et M. l'abbé. A la fin, pourtant, cela me mit martel en tête ; de sorte que je me mis à les espionner pendant longtemps, sans rien voir de ce que disoit Mamzelle Douceur, que je vis bien qu'elle n'étoit qu'une bavarde.

Un beau jour, elle crut avoir ville gagnée, en m'apportant une lettre d'amour de M. l'abbé, à ce qu'elle disoit, et qu'elle avoit vu tomber de la poche de ma femme ; elle me la lut plus d'une fois, depuis un bout jusqu'à l'autre, sans y rien comprendre de ce qu'elle vouloit qui fût dedans contre mon honneur ; et vous allez voir qu'à la vérité il n'y avoit rien du tout de cela, car voilà que je vous la mets devant les yeux :

« Ma très-chère sœur,

« Je goûte enfin, avec une entière suavité, le fruit de la nouvelle vie dont j'ai eu le bonheur de vous enseigner la pratique ; et vous êtes prête d'entrer dans la perfection dont je vous ai vanté

les douceurs ineffables. Je m'aperçois aussi, avec plaisir, que vous n'avez plus ces sécheresses, dont la privation ne vous causoit, autrefois, que d'imparfaits embrasemens de cœur; sécheresses qui nous faisoient mutuellement désespérer de parvenir jamais à cet état de béatitude, qui fait la récompense de la vie unitive, dont nos plus grands et plus profonds docteurs nous font un si beau portrait; cependant, comme je crois, et que je sais, par ma propre expérience, qu'il est bon quelquefois de s'éloigner des principes généraux, je ne saurois trop vous répéter que, pour faire cesser ces cruels combats, qui vous font ressentir encore les violentes secousses des tribulations intérieures, il faut un peu s'écarter du contemplatif, sans cependant le perdre de vue, pour donner quelque chose de plus à l'actif. Coopérez donc dorénavant avec moi, ma très-chère sœur, à la perfection de ces douces extases, dont votre tiédeur vous a privée jusqu'à présent, malgré les soins que je me suis donnés pour vous les faire goûter dans leur entière plénitude. »

Que trouvez-vous donc à cela? dis-je à Mamzelle Douceur, quand elle eut fini de lire. Il n'y a pas là-dedans un seul mot de ce que vous voulez me faire accroire. C'est vraiment un bel et bon sermon, et vous voulez que je me plaigne de ce que M. l'abbé veut bien prôner notre femme? Non ferai, ma foi; au con-

traire, je lui en aurai obligation, toute ma vie vivante.

Ah ! puisque vous le prenez si bien, répondit-elle, il faut vous en donner encore un paquet ; vous m'avez l'air de le bien porter, pauvre M. Guillaume! Que vous avez l'esprit bouché ! vous n'entendez donc pas ce que ces termes-là veulent dire pour votre honneur ? — Pour mon honneur, répondis-je? Vous avez donc la berlue à l'esprit ? Allez, allez, Mamzelle Douceur, tant qu'on ne parlera que comme cela à ma femme, je n'ai pas peur de loger à l'enseigne de *j'en tenons.*

Tant mieux pour votre femme et pour votre repos, Monsieur Guillaume, me dit-elle ; mais si vous ne comprenez rien à ces mots-là, l'abbé les lui fera bien entendre; le scélérat! je ne sais à quoi il tient que je ne l'étrangle : cet indigne ! après ce qu'il m'avoit promis... Et tout de suite elle s'en va en jetant quelques larmes qui ne laissèrent pas que de me donner à penser que M. l'abbé lui avoit peut-être promis plus de beurre que de pain.

J'ai eu cette idée-là dans la pensée, pendant plus de huit jours ; mais une chose que j'aperçus au bout de ce temps-là me fit venir tout autre chose dans l'esprit, tant sur elle, que sur Madame Guillaume.

Un matin que j'étois dans mon grenier à l'avoine, pour la remuer, comme c'est la manière dans les cochers, pour empêcher qu'elle

ne s'échauffe, je vis de dedans un coin où j'étois, par la fenêtre, M. Évrard, qui étoit en robe de chambre auprès du lit de Madame, et qui lui parloit de bien près à l'oreille, de façon que je ne voyois pas leurs mains, ni à l'un ni à l'autre; cela fit que je me doutai de quelque chose, avec autre chose d'une autre fois, qu'il raccommodoit la jarretière de Madame, couchée sur la duchesse.

Cela me donna la curiosité de voir mieux; mais comment faire? On pouvait me voir par la fenêtre. Je songe en moi-même que Madame m'avoit ordonné d'aller, tous les matins, savoir si elle se serviroit de ses chevaux. C'étoit une bonne invention pour me couler chez elle, comme je fis tout bellement. Je ne rencontre ame qui vive jusqu'à la porte de la chambre, qui étoit entre-bâillée; de façon que je ne voyois d'un œil, dans un miroir vis-à-vis, que la moitié de ce qui se passoit sur le lit; mais, en récompense, j'entendois tout ce qui s'y parloit, et c'étoit Madame Allain qui, dans ce temps-là, disoit à M. Evrard: A quoi, mon cher abbé, dois-je attribuer la froideur, pour ne pas dire l'indifférence, que vous me faites éprouver depuis quelque temps? — Moi, froid! moi, indifférent! répond-il; je ne fus jamais plus épris, plus charmé et plus en état de répondre aux bontés dont vous m'accablez. Et il falloit que cela fût comme il le disoit, car ils ne parloient plus, ni l'un ni l'autre, que par des paroles

entrelardées de soupirs et de ah ! ah ! où je ne comprenois rien ; c'est pourquoi j'allois me retirer, quand Mamzelle Douceur arrive qui, me demande ce que je veux. Savoir si Madame sortira ce matin, lui dis-je ; mais je n'ai pas osé entrer, parce que je crois qu'elle est avec M. l'abbé, en conversation sérieuse, qui ne regarde qu'eux deux. — Passe encore pour elle, répondit en grognant la chambrière ; mais, pour une autre, il me le payera, ou je ne suis pas fille. Allez, Monsieur Guillaume, continua-t-elle, je vous ferai avertir si Madame a besoin de vous; mais apprenez toujours de moi, en passant, qu'il ne faut pas se fier aux petits collets.

Je compris bien, par ces paroles, ce que Mamzelle Douceur vouloit me faire entendre à son sujet, comme à celui de Madame ; mais je ne pouvois pas me fourrer dans la caboche qu'un abbé étoit capable de ces sortes de choses-là envers la maîtresse et la servante ; qu'il y en avoit assez d'une des deux pour un homme tout seul : et ce qui me passoit encore, c'est que cette petite langue de serpent vouloit me faire accroire, comme à un Claude, que Madame Guillaume avoit part au gâteau ; d'autant plus que je savois bien encore, par moi-même, que ma femme n'étoit pas trop sur sa bouche de ce côté-là, et puis, d'ailleurs, que la lettre qu'il lui avoit écrite ne parloit pas du tout comme ce qu'il disoit à Madame.

Les jours allans et venans, comme dit l'autre, il arriva pourtant, à la fin, que Mamzelle Douceur savoit mieux que moi ce qui la regardoit du côté de M. l'abbé, qui n'en agit pas bien avec elle dans cette occasion-là ; ce qui la fit aller aux oreilles de Madame, qui ne fit semblant de rien, pendant quelque temps, pour mieux jouer son jeu, comme vous verrez par après.

A l'égard de Mamzelle Douceur, elle disoit, de son côté, qu'elle alloit voir ses parens dans son pays ; mais il y avoit des gens de la maison qui savoient bien qu'elle alloit être pigeon dans le colombier d'une sage-femme.

Madame Guillaume prit sa place de chambrière auprès de notre maîtresse, qui la fit coucher tout auprès de sa chambre, à porte ouverte, à cause que, depuis un certain temps, elle s'imaginoit de voir des esprits la nuit, dont elle avoit peur ; et c'étoit pour la rassurer, car elle ne s'en rapportoit pas à M. l'abbé, qui disoit qu'il n'y avoit jamais eu de revenans que danc la tête des bonnes femmes. Je n'étois pas trop content de ce changement-là, qui m'empêchoit d'aller voir ma femme, comme je faisois quelquefois, dans la petite chambre. Je fis enfin tant, par mon esprit, que bien souvent, la nuit, j'allois la trouver dans son lit, par le petit escalier borgne ; et je décampois toujours près le grand matin, pour aller panser aussi mes chevaux.

Un jour pourtant, je ne sais comment cela se put faire, je m'étois endormi si fort, que je ne songeai pas à me lever, à l'ordinaire, au point du jour, que je voyois venir par la fenêtre, dont je ne tirois pas le rideau ; comme il avoit fait bien chaud pendant toute la nuit, je m'étois mis à l'air sur le bord du lit, comme quand on sait bien que personne ne nous verra.

En me réveillant, j'entends du bruit dans la chambre de Madame, comme de quelqu'un qui marcheroit : aussitôt je vois par le pied du lit que c'est Madame Allain, rien qu'avec sa chemise, qui entre où je suis ; me voyant pris, comme un renard dans un bled, je m'avise de faire le dormeur, et je fais semblant de ronfler, sans remuer ni pied ni patte, tant que Madame fut sur sa chaise percée, qui étoit dans un coin de la chambre, tout vis-à-vis de moi. On sait bien qu'une femme veuve a été mariée, et qu'elle n'est pas apprentisse ; c'est ce qui me fit rester comme j'étois, sans changer de posture, ni sans faire semblant de me réveiller, pour n'avoir pas la peine de lui faire des excuses : après tout, m'auroit-elle fait un péché d'être couché avec ma femme ?

Sitôt qu'elle fut partie, je m'en allai aussi à mon ouvrage, comme à l'ordinaire, et tout se passa, ce jour-là, à l'accoutumée.

La nuit d'après, en voulant aller voir Madame Guillaume, je trouve la petite porte

fermée. Ce qui me fit penser que c'étoit par ordre de Madame, qui ne vouloit pas que je couche avec ma femme. Cela ne me fit pas trop de plaisir. Je frappe tout doucement à la porte ; mais notre femme ne m'ouvroit pas. Je pense qu'elle est dans son premier somme ; c'est pourquoi je m'en retourne avec si peu de poisson que j'ai pris.

Le lendemain, comme j'étois après mes chevaux à cinq heures du matin, je vois Madame à sa fenêtre, qui me fait signe de monter par le grand escalier : elle ouvre toutes les portes elle-même, et parce que j'avois mes escarpins d'écurie, elle me les fait laisser dans l'antichambre, pour ne pas faire du bruit.

Je ne savois que penser de tout ce manége, car elle n'avoit qu'un petit cotillon tout court ; mais elle me dit : Si tu me promets de ne rien dire de ce que je vais te faire voir, tu auras tout lieu de te louer de moi. Je lui promis tout ce qu'elle voulut, et elle me mena tout au travers de sa chambre, dans celle de ma femme, que je vis dans son lit, et Monsieur l'abbé étendu auprès d'elle, qui dormoient tous les deux.

Cette vision-là me surprit si fort, que quand je n'aurois pas promis à Madame Allain de ne rien dire de ce que je venois de voir, je n'aurois pas pu souffler le mot. Ma maîtresse m'emtraîna jusques dans l'antichambre, dont elle ferma les portes sur nous, et puis elle me dit :

eh bien ! Guillaume, que penses-tu de ce que tu viens de voir ? — Ah ! Madame, lui répondis-je, je ne m'y serois pas attendu ; cela est bien vilain pour un homme de cet habit-là. Je n'oserai peut-être pas lui toucher, à cause de son caractère ; mais pour ma femme, qui n'en a point, je vous la rosserai, qu'elle dira bien vite holà ! — Il n'en sera ni plus ni moins, mon pauvre Guillaume, dit-elle ; et l'éclat que tu ferois, apprendroit à tout le monde ce qu'il est bon qu'il ignore pour ton honneur et celui de ma maison ; mais ne t'inquiète de rien, je sais les moyens de me venger, et tu verras, dès aujourd'hui, comment je m'y prendrai. Achève de panser tes chevaux, et sur les neuf heures tu iras dire au révérend père Simon que je le prie de venir dîner ici aujourd'hui.

Et qu'est-ce que fera, Madame, lui dis-je, le père Simon à tout cela ? Me remettra-t-il l'honneur sur la tête, à la place de ce que ce chien de M. l'abbé y a planté ? A présent, voyez-vous, je ne me fierai ni à prêtre ni à moine. — Tu feras bien, répondit Madame, je suis bien revenue des uns et des autres : mais exécute toujours ce que je t'ordonne ; je te donne ma parole, mon cher Guillaume, que dans peu nous serons débarrassés de ce coquin d'abbé ; tu auras le plaisir de me le voir mettre à la porte. — Vous feriez bien d'y mettre aussi ma carogne de femme, lui répondis-je. — Cela n'en seroit peut-être pas plus mal, répliqua-t-elle :

mais prends patience, tout ira bien ; j'espère trouver moyen de te guérir bientôt du mal que je viens de te faire, en te découvrant la conduite de ta femme ; tu verras que ce sera un mal pour un bien. Attache-toi à moi, et je ferai ta fortune : je te tirerai de l'écurie pour te faire mon valet de chambre. Je ne serai pas la première femme qui se sera servie d'un grand brun comme toi : ne dis rien de tout ceci à personne, et me laisse faire. — Là-dessus elle me fait sortir, et rentre dans sa chambre.

On a bien raison de dire qu'il n'y a rien qui guérisse de tout mal, comme le bien : car la pensée seule de la fortune, que venoit de me promettre Madame Allain, me fit presque oublier ce que je venois de voir : et puis, d'ailleurs, quand votre femme a été capable de faire de ces écarts-là, cela diminue tellement la bonne opinion que vous devez toujours avoir d'elle, quand ce ne seroit que pour vous même, qu'il paroît qu'on ne se soucie plus qu'elle s'écarte ou non de son devoir, parce qu'elle ne vaut pas la peine qu'on l'estime, quand elle ne le mérite plus ; c'est qu'on est indifférent pour les choses dont on a raison de ne plus s'embarrasser.

Je me mis donc à prendre mon parti là-dessus, et cela fut bientôt fait, car j'y allois de bon cœur : je n'avais plus d'envie que de voir ce qu'alloit opérer le père Simon, quand il seroit venu pour dîner, comme il l'avoit promis quand je lui en avois parlé.

A son arrivée, M. l'abbé Évrard fit une moue longue d'une aune, car c'étoit sa bête : on se met à table, sans que Madame s'embarrasse de la mine de l'abbé, qui se mit à asticoter le moine pendant le dîner, et il lui répondoit bravement sur toutes les choses qu'il mettoit en avant pour disputer ; d'autant plus que Madame étoit du côté du révérend, contre son ordinaire, ce qui fit que la moutarde monta au nez d'Évrard, qui jette sa serviette, et s'en va comme un fou, bouder dans sa chambre.

Cela fit un esclandre, que tout le monde qui étoit là, nous ne savions qu'en penser ; mais Madame prit tout d'abord la balle au bond : Guillaume, me dit-elle, allez dire à M. Évrard que, puisqu'il reconnoît si mal l'honneur que je lui fais en l'admettant à ma table, et qu'il y manque de respect aux gens que je considère, il me fera plaisir de n'y plus paroître dorénavant.

Quand on m'auroît donné de l'argent, Madame ne m'auroit pas fait plus de plaisir que de me charger de cette commission, que je vas vous lui faire tout chaud. Ne t'auroit-elle pas aussi chargé, me répondit l'abbé, de me dire de sortir de chez elle ? — Non, lui repartis-je ; mais cela pourroit bien arriver sans miracle : quand on est chassé de la table, on ne met guère à l'être de la maison. Ces derniers mots que j'avois ajoutés de mon crû, et à cause de la bonne amitié que je lui portois, le mirent dans une colère qui me fit un grand plaisir : je

crus qu'il m'alloit battre, et je l'aurois bien voulu voir ; car je lui aurois rendu de bon cœur sur le dos le bois qu'il m'avoit mis sur la tête.

Sur le soir, l'abbé envoya demander à Madame si elle vouloit bien lui donner jusqu'au lendemain pour lui rendre compte de ce qu'il avoit à elle ; et Madame Allain lui fit répondre qu'elle le vouloit bien. De sorte que le jour d'après, il rendit son compte tant bien que mal ; mais Madame étoit si aise de s'en voir dépêtrée, qu'elle ne prit pas garde à bien des petites choses, qui ne laissoient pourtant pas que d'être de conséquence.

Ses meubles furent bientôt emportés, car il n'en avoit pas ; ceux de sa chambre appartenoient à la maison : à la fin il partit, et il n'y eut ni petit ni grand qui n'en fût bien aise, à l'exception de Madame Guillaume, qui ne faisoit pourtant semblant de rien, mais qui n'en pensoit pas moins ; car la bonne bête fit un trou à la lune deux jours après, qu'elle m'emporta ce que j'avois de plus beau et de meilleur pour courir après son abbé. Il faut qu'ils soient allés bien loin, car je n'en ai jamais eu ni vent ni voix du-depuis, et que je m'en soucie comme de Colin Tampon.

Madame Allain me donna le double pour le moins de ce que ma femme m'avoit emporté, ce qui fit que je fus encore plus tôt consolé. J'eus commission de lui chercher une femme de chambre et un cocher, et je lui donnai tous les deux à ma poste.

Quoique je ne savois lire, ni écrire, ni chif-

frer, je pris les affaires en main pour gouverner le ménage, comme avoit fait l'abbé ; en sorte que tout le monde m'appeloit M. Guillaume, gros comme le bras, dans la maison.

Un matin qu'elle étoit dans son lit, et que je lui rendois compte de quelque chose, elle me va dire : Tu vois, Guillaume, que j'ai beaucoup de confiance en toi ; j'espère que tu ne me trahiras pas comme ce fripon d'Évrard. — Oh ! pour cela non, Madame, ce lui fis-je, car il faudroit que je fusse un grand misérable. Et là-dessus je lui baise la main d'un bras qu'elle avoit hors du lit.

Comment donc, dit-elle, tu es galant ? — Oh ! Madame, répondis-je, je voudrois être aussi galant que vous êtes belle, afin de vous être autant agréable. — Mais sais tu bien, reprit-elle, que tu me fais une déclaration d'amour, et que je devrois m'en fâcher ? — Qu'est-ce que cela vous avanceroit, dis-je à mon tour ? il n'en seroit ni plus ni moins, et il vaut mieux que vous soyez bien aise que fâchée. Je sais bien qu'un homme de mon acabit n'est pas digne que vous correspondiez à son dire ; mais si vous aviez cette bonté-là, vous ne vous en repentiriez pas par la suite. — Je le veux croire, répondit-elle ; ou je serois fort trompée, ou tu es un honnête homme ; mais ce n'est pas encore assez, il faut être discret. — Oh ! n'ayez pas peur ; allez, Madame, lui dis-je, je suis muet comme une carpe quand il le faut. Là-dessus elle se mit à rêver, et moi à prendre la main, puis son bras ;

en sorte que je découvre la couverture, à l'endroit de son sein, qui étoit blanc comme de la neige. Je me hasarde à mettre un doigt dessus un, et puis toute une main, ensuite les deux sur les deux ; comme elle rêvoit toujours, sans que cela la fît revenir en rien, je me hasardai de lui prendre un baiser. Oh ! c'est cela qui la fit revenir : Retire-toi, Guillaume, dit-elle, en se mettant à son séant ; tu es trop hardi, ou je suis trop foible.— Eh bien ! Madame, repartis-je, laissez faire à ma hardiesse et à votre foiblesse. Cela fera que nous aurons tous deux contentement.— Non, répondit-elle, aussi bien j'entends ma femme de chambre : retire-toi, et surtout songe que tu ne peux me plaire que par la discrétion. Et comme la femme de chambre venoit véritablement, je dis à Madame, en me retirant, que sur ce pied-là je comptois que mon affaire étoit dans le sac.

Je ne lui avois parlé, et fait ce que je viens de dire, que parce que j'avois reconnu qu'elle avoit de la bonne volonté pour moi, depuis un certain temps. Cela se déclara bien mieux le lendemain, que nous mîmes toutes nos flûtes d'accord, pour vivre, par la suite, d'une bonne amitié parfaite avec toutes sortes de circonstances, les meilleures et les plus agréables ; sans que qui que ce soit s'en soit jamais aperçu au point que c'étoit.

Cela a duré, de cette façon, pendant plus de près de dix ans, qu'elle m'a fait le bien dont je

vis à présent à mon aise : après ce temps-là, cette bonne Dame mourut, en me laissant encore quelque chose par testament, de même qu'à ses autres domestiques.

Depuis sa mort, je suis à la campagne près de Paris, d'où j'ai appris du maître d'école à écrire et lire dans les livres, qui m'ont fait venir l'envie d'en faire un à mon tour, comme je vois que tout le monde s'en mêle.

Si ces quatre histoires-là ne déplaisent pas au public, elles ne déplairont pas à d'autres, à coup sûr : cela m'encouragera ; et qu'est-ce qui m'empêcheroit, après cela, de tomber dans le bel esprit ? de plus, que sait-on ce qui peut arriver dans le monde ? Je ne suis pas plus gros qu'un autre ; et puis, d'ailleurs, la porte de l'Académie n'est-elle pas belle et grande ? en tout cas, qu'est-ce qu'on peut me reprocher ? Que j'écris comme un fiacre. Il y en a bien d'autres qui écrivent de même ; et si pourtant ils ne l'ont jamais été ?

AVENTURES

DES

BALS DE BOIS

LES

BALS DE BOIS

LETTRE

*De M. le comte Z*** à M. le marquis, etc.*

ONSIEUR, cher ami et marquis, c'est pour vous dire que je ne vous regrette point ce port ; quand vous seriez encore moins généreux qu'assurément vous ne l'êtes pas, vous verriez avec contentement, le récit de nos joies et l'amusement de nos plaisirs. Je crois que vous êtes instruit de l'heureux ma-

riage de notre incomparable Dauphin ; si vous ne le savez, je vous l'apprends.

La bonne ville de Paris a fait la magnifique, on peut assurer qu'elle a tout mis par écuelles, pour en témoigner son plaisir ; elle a donné sept grands bals *gratis*, qu'elle a fait bâtir par exprès, pour ne servir qu'à ça : c'étoit, comme qui diroit, de belles halles. Là, l'on a vu des violons, des lumières comme en plein jour, et beaucoup de bonnes choses à boire comme à manger ; à vous dire le vrai, c'est là ce qu'on appelle des fêtes, et cela vaut bien mieux que des fusées violentes. Ce n'est pas qu'il n'y en ait eu, peut-être même en plus grand nombre, mais, sauf votre respect, d'une autre nature : les Parisiens sont trop attachés au Roi pour avoir manqué à ce qu'ils lui devoient dans une si belle rencontre. Vous savez que je suis assez bien faufilé, et que je vais beaucoup dans les compagnies ; je me suis fait un plaisir, rapport à vous, Monsieur, cher ami et marquis, de ramasser plusieurs histoires, qui sont arrivées dans le nombre, et de vous les adresser. Il y en a par-ci, par-là, de vos amis, qui vous regrettent souvent en trinquant le verre à la main et la larme à la bouche. Sur ce, Monsieur, cher ami et marquis, vous priant d'excuser la liberté, je suis et serai toute la vie, Votre, etc.

PREMIÈRE AVENTURE

Arrivée au Bal de la Porte Saint-Antoine.

NOTRE ami Guillaume l'Engelé, qui, comme on sait, a une renommée, et qui pète plus haut que le cul, rapport qu'il rote souvent, ce qui faisoit qu'il ne pouvoit pas aller au bal, sans être pris pour lui à cette manière de soubresaut de son cœur, qu'on découvroit toujours au travers du masque; mais aussi avoit-il une drôle de femme, qui savoit bien son pain manger, pourquoi elle en prenoit de chez plus d'un boulanger : arriva de tout ça qu'elle eut beaucoup d'enfans par le canal de ses amis; car un ancien a eu grande raison de dire, dans un de ses beaux livres, que pour avoir bien des enfants il faut avoir bien des amis, et encore il faut en acquérir d'autres, quand ce vient l'âge de les pousser. Comme c'étoit une commère de la joie, vous imaginez bien qu'elle ne manqua pas la circonstance des bals de bois, pour y faire de nouvelles connoissances dans le beau monde qui y affluoit; et comme elle avoit ouï dire, dans le cimetière Saint-Jean, que ce seroient des bals parés avec illuminations, et qu'on étoit en deuil, elle mit sa belle robe de serge noire, sur laquelle elle avait fait peindre, d'une manière bien entendue, un grand nombre de lampions; car, pour ces occasions, il faut donner un peu

dans une magnificence qui puisse faire de l'honneur au goût de la porteuse.

M. Hurel, qui étoit la coqueluche du faux-bourg Saint-Marceau, et qui reconnoissoit les visages, à ce qu'il prétendoit, à la marche des personnes, fut assez embarrassé de reconnoître celui de Madame l'Engelé, parce qu'il ne l'avoit jamais vue marcher ; mais, comme marchand d'oignons se connoît en ciboules, et que, par cette raison, il avoit bien de la finesse pour ouvrir une connoissance, et qu'il étoit retors, il entama ainsi la conversation, sans faire semblant de rien, comme pour tâter le terrain : Madame, il y a bien du temps que je suis mécontent de mon marchand de chandelles ; si vous vouliez me dire franchement votre nom, j'en prendrois chez vous, dès ce soir, pour la semaine. — Madame l'Engelé, qui n'étoit pas femme à se laisser tondre, parce qu'elle se sentoit bien de ce qu'elle étoit, lui fit voir bien vite qu'elle avoit la réplique à la main, en lui donnant un soufflet comme par plaisanterie. Apprenez, impudent, lui dit-elle fort sec, à ne point vous méprendre, et à ne pas déshonorer une sage-femme, en la prenant pour une vendeuse de bougie grasse. — Dans le moment qu'elle eut lâché ce mot de sage-femme, qui étoit dans cet endroit-là comme mars en carême, on entendit, dans un coin du bal, quelques plaintes qui disoient : Ah ! bon Dieu ! je vais accoucher ; que dira ma pauvre mère ? Et tout aussitôt d'ouïr

les salutations du nouveau venu, qui disoit, à sa façon, bonjour à la compagnie.

Madame l'Engelé, qui croyoit bien que c'étoit quelque marquise qui étoit venue là pour mettre bas son enfant, comme elle l'avoit fait sans que son mari en eût connoissance, se dépêcha bien promptement d'aller manigancer ça, et de prouver ainsi à M. Hurel qu'elle ne vendoit pas de chandelles. Mais est-ce que ne v'là pas qu'au lieu d'une marquise, elle reconnoît, je ne sais comment, que c'étoit sa fille Louison qui étoit comme ça en travail ? Ça lui donna d'abord bonne opinion de sa façon de se déguiser, parce que, comme elle n'étoit pas mariée, il étoit drôle de faire croire à un public, en accouchant, qu'elle étoit femme ; mais comme Madame l'Engelé savait bien reprendre ses enfants à propos, elle crut, après quelques paroles de plaisanterie, qu'elle étoit dans l'obligation de demander à sa fille pourquoi elle faisait ça. Dame, à ce coup, Louison, qui ne se déferroit pas si facilement que la cavale de notre curé, lui dit bel et bien qu'elle gardoit toujours le plaisir pour le dernier, et qu'elle avoit mieux aimé accoucher devant, pour se marier par après, que de se marier d'abord, pour accoucher par ensuite. Madame sa mère, sentant bien, dans le fond d'elle-même, qu'il n'y a pas trop de réponse à ça, lui demanda, par manière de conversation, de quelles œuvres elle étoit devenue dans ce bel état-là. Mais ça lui fit bien de la honte, quand

Louison répondit tout net que c'étoit de Jacquet, le porteur d'eau. — De Jacquet, cria Madame l'Engelé, d'un porteur d'eau ! ah ! quelle défaillance pour une femme comme moi ! — Eh ! ma mère, dit la souffrante, en vérité de Dieu, ce n'est pas ma faute ; il me déclara qu'il vouloit que nous fussions aussi amis que ses deux sceaux, et puis je ne sais pas de quelle tournure il s'y prit ; mais si j'avais su ce qu'il faisoit, voyez donc, est-ce que je l'aurois souffert ? A présent, que j'ai quelque doutance de ses manœuvres, qu'il y revienne, il verra.

Hélas ! la pauvre innocente, dit Madame l'Engelé, je vois bien que ce n'est pas de sa faute, j'y aurois été prise tout comme elle ; et ça ne seroit pas arrivé, si je lui avais donné plus de connoissance des manières du monde. Et là-dessus on emporte Louison : mais comme Madame l'Engelé avoit voulu faire contre fortune bon cœur, elle tomba tout aussitôt éblouie sur le ventre, pour ne pas dire sur le nez, sans connoissance ; et, sauf votre respect, ses cotillons se levèrent, de façon qu'on vit son derrière, sur lequel elle avoit oublié de mettre un masque. On auroit été bien embarrassé de savoir qui c'étoit là, si M. l'Engelé, qui se doutoit bien, en homme d'esprit, qu'à ce bal-là il y auroit d'autres roteurs que lui, n'eût pas cru qu'il pouvoit y aller sans se commettre, avec trois de ses amis, qui, apercevant la physionomie de Madame, la reconnurent du premier coup, et dirent

tous les trois, comme par inspiration, à M. l'Engelé : Parle donc, compère, m'est avis que ce derrière-là, c'est de ta femme. — A quoi voyez-vous ça? répondit bien fièrement M. l'Engelé. — Pardi, dirent les autres, c'est qu'elle l'a comme du chagrin ; et quand on l'interroge sur la cause de ça, elle dit que c'est le chagrin que tu lui donnes, qui se jette là. — Oh bien, reprit M. l'Engelé, elle a peur apparemment, de me faire de la peine en me le découvrant ; car, dès qu'elle est avec moi, elle se couche sur le derrière : oh ! pour ça, il faut convenir que c'est une brave femme.

Vous croyez bien qu'on ne la laissa pas là, parce qu'elle se seroit enrhumée ; on la rapporta chez elle, on la fit revenir ; et encore, quant à présent, elle accouche les femmes et les filles, comme si de rien n'étoit.

DEUXIÈME AVENTURE

Arrivée au Bal de la Barrière de Sève.

Dans une des belles réjouissances qui se trouva dans la rue de Sève, nous allâmes, comme de raison, pour en avoir notre part ; ma tante Guichard étoit avec nous ; M. Bertrand, le Clincailler, qui fait le coin, lui donnoit la main ; la cousine Perrotin étoit menée par le jeune Grand-Jean, et cadet Paulmé me donnoit

le bras. Assurément l'on peut dire que nous étions la plus belle compagnie du bal, et que nous aurions été remarqués, quand bien même il y auroit eu d'autre monde qu'il n'y avoit pas. Après avoir dansé la Vigoureuse[1] avec un Sultan qui avait un masque de papier, il me proposa d'aller me rafraîchir ; j'y consentis ; et nous attrapâmes une bonne bouteille de vin, que notre ami du pied de biche ne nous auroit pas donnée pour quinze. Nous eûmes encore un plût à Dieu et une moitié de poularde fine, dont il me donna fort honnêtement une aile et le fondement ; ensuite il tira de sa poche une tasse d'argent ; il l'essuya avec son mouchoir, me servit à boire, de façon que nous prîmes du rafraîchissement fort à notre aise. Nous étions placés, comme je vous l'ai dit, s'il m'en souvient, auprès de la buvette ; et le Sultan, qui ne perdoit pas un coup de dent, eut encore le bonheur d'attraper un grand et beau gigot de mouton froid ; ensuite il me proposa de faire avec moi le tour du bal. J'y consentis, sans penser à ce qu'il avoit fait du gigot ; car, pour moi, j'en avois ma suffisance ; je croyois peut-être qu'il en avoit fait un présent à quelque Demoiselle, qu'il avoit trouvée, de sa connaissance. Nous marchions dans la foule ; mais je voyois que tout le monde rioit en nous voyant passer, et

1. On n'a jamais pu retrouver cette danse ; apparemment qu'elle est ancienne, ou que c'est une faute d'impression.

que l'on se poussoit pour nous regarder : quoiqu'assurément, dans un bal, tout soit de carême-prenant, il y a de certaines risées qu'une honnête fille n'aime pas à être l'occasion ; mais, après avoir vu longtemps que je ne voyois rien, je m'aperçus que le Sultan ne marchoit pas comme il avoit dansé, et qu'il tortilloit du cul, un tant soit peu bien fort. Je le lui témoignai en me retournant vis-à-vis; mais comme le manche fait ordinairement reconnoître le gigot, je vis qu'il l'avoit placé entre ses jambes, et que le manche sortoit. Il faut convenir qu'il y a des gens qui savent bien peu leur monde, et soutenir leur déguisement ; car je ne crois pas que ce soient-là des manières de Sultan.

TROISIÈME AVENTURE

Arrivée au Bal du Carrousel.

Notre bon ami M. Jean Pain-Mollet, qui a pris le nom de sa rue, comme on voit M. Champagne porter celui de sa ville, avoit toujours comme ça de drôles d'imaginations. On diroit qu'il jette l'argent par les fenêtres ; et l'on se trompe bien lourdement, comme dit cet autre; car tous nos bons garçons de la Grange-Batelière furent bien confondus l'année dernière quand ils lui virent acheter deux sols et demi

ou six blancs, à la foire Saint-Clair, un masque de pain d'épice, au lieu de prendre, comme eux, quelque sifflet ou trompette, qui est un meuble d'amusement, comme on peut voir quelquefois, tous les ans, à la foire Saint-Ovide; mais Jean Pain-Mollet, qui voyoit plus loin que son nez, avoit dessein de plaire, avec ce masque-là, à Mademoiselle Jacqueline d'Osier, dont il avoit pressentiment qu'il pouvoit faire son chemin, à un bal qu'elle avoit dit qu'on lui donnoit le jour de sainte Pétronille, sa fête; car elle avoit pris ce nom-là aussi, comme on voit quelquefois d'aucunes personnes qui prennent des noms de baptême, quand ils ont fait fortune; ce qui est une grande marque de bonté et d'attention de leur part. On me demandera, à ce que je m'attends de la part de quelque critique, quel chemin M. Jean Pain-Mollet comptoit faire auprès de Jacqueline d'Osier; je pourrois répondre fort naturellement à ça qu'il prétendoit faire la route de coutume; mais ça n'apprendroit pas au public une aventure croustilleuse qu'il est à propos qu'il apprenne, à condition qu'il n'en dira rien : c'est que Mademoiselle d'Osier avoit de sa nature le teint de la peau un peu beaucoup couleur de pain d'épice; et comme notre ami Jean Pain-Mollet avoit entendu dire dans le monde, en courant les rues, que le sexe se trouve toujours content de son visage, il avoit eu dans l'imagination de son esprit, qu'en mettant sur le sien un masque de même uni-

forme qu'étoit Mademoiselle Jacqueline, ça faisoit une galanterie qui devoit naturellement lui faire du plaisir à elle. Ça fit qu'il l'aborda dans un des bals avec son déguisement, et lui parla de cette manière : Mademoiselle, comme vous avez l'esprit bien chargé, vous avez vu sans doute dans vos lectures d'histoires, car vous ne lisez pas de livres de romans, qu'autrefois MM. les chevaliers portoient, comme qui diroit, des livrées de leurs maîtresses : or, comme vous n'avez jamais eu de laquais ou, pour mieux dire, de garçons, et que vous n'avez point encore eu assez de confidence en ma discrétion pour me communiquer quelle couleur étoit le plus à votre goût, je me suis douté, à part moi, que c'étoit celle de votre agréable visage, et tout d'abord j'ai voulu porter la livrée du vôtre, en me présentant à vos regards avec ce masque de pain d'épice. Mademoiselle Jacqueline d'Osier démontra à ce coup qu'elle avoit bien de la modestie; car, au lieu d'être bien enflée de cette louange-là, pour punir M. son amoureux d'avoir osé publier son éloge, elle lui donna un bon soufflet, qui auroit sûrement mis le masque en compote, s'il avoit été aussi bien de croquet comme il était de pain d'épice. Naturellement, Jean Pain-Mollet, qui avoit appris la latinité, parce qu'il avait été deux ans répondeur de messes aux Quinze-Vingts, plaça ce passage d'une ode d'Horace, comme s'il avoit été de l'Académie : *Et turpiter atrum desinit in piscem*

mulier formosa superne.— Gageons, dit Mademoiselle Jacqueline en riant, que ce sont là des sottises. — Mademoiselle, répondit M. Jean Pain-Mollet, il y a sottises et sottises; celles-là disent qu'une femme qui est belle par le nez, révérence parler, n'est pas de même si agréable par tous les bouts. Et là-dessus il s'en alla, après avoir donné ainsi son paquet à Mademoiselle d'Osier, qui n'en fut pas moins pour sa couleur de pain d'épice. Je m'attends bien que mon lecteur est inquiet de ce que deviendra le masque; car, puisqu'il n'a pas été cassé par le soufflet, il faut qu'il soit en son entier; et, s'il est entier, il faut savoir quelle charge il va avoir auprès de M. Jean Pain-Mollet. Il va rester dans le tiroir de sa salle, parce que M. Jean Pain-Mollet, qui savoit, par le cocher d'un pot-de-chambre de ses amis, qu'on devoit marier Madame la Dauphine, un an après, avec le fils du Roi, se douta bien qu'il y auroit bien une petite fête à cette occasion, qui pourroit bien en être une de faire reparoître le masque de pain d'épice. Il ne se trompa pas, car il s'en couvrit le visage au bal de bois du Carrousel; mais il arriva que Mademoiselle d'Osier, qui avoit fait un enfant à quatorze ans, pour s'accoutumer au mariage, dit à son fils, qui en avoit déjà douze, de venir avec elle au bal du Carrousel, et de prier une pension du fauxbourg Saint-Antoine de venir avec elle. Ne velà-t-il pas qu'elle reconnut le visage de M. Jean Pain-Mollet, en aper-

cevant son masque, et qu'elle lâche après ses trousses toute la pension, en disant : Ce monsieur-là a un visage sucré. Aussitôt dit, aussitôt fait ; on sauta après le nez de M. Jean Pain-Mollet, qu'on trouva être un bon manger, et les yeux de même, et les joues encore mieux, parce qu'elles étoient plus charnues ; et quand le masque fut mangé, et que la pension vit un autre visage dessous, elle crut qu'il étoit encore sucré, et le mordit ; ce qui fut cause que M. Jean Pain-Mollet se sauva, après avoir perdu queuque morceau d'oreilles et autres lieux ; ce qui fait bien voir que c'est un grand malheur, quand on ne sait pas faire les plaisanteries qui conviennent aux personnes.

QUATRIÈME AVENTURE

Arrivée au Bal de l'Estrapade.

COMMÈRE, j'ai vu des mascarades où l'on ne connoissoit rien, mais rien du tout, et qu'un sorcier n'auroit pas devinées : vous avez tout perdu, ma commère, de ne pas venir voir ça ; falloit laisser gronder votre homme ; on n'a pas du bon temps tous les jours : il étoit malade, dites-vous, vous n'en pouviez donc rien faire, et le lendemain vous l'auriez tout ragaillardi par les beaux contes et les belles histoires que

vous auriez à présent à l'y faire. Pour ça, ma commère, j'en ai pour ma vie, moi, à conter et conteras-tu. Y en avoit un, entre autres, qui n'étoit pas grand ; non, ma foi de Dieu, il n'étoit pas plus haut que la petite Manon à la commère Poirée ; je ne puis m'empêcher de rire de sa drôle de figure ; c'est un facétieux corps, il faut l'y donner ça : il avoit deux masques sens devant derrière ; par ainsi, on ne savoit bonnement quand il avançoit ou quand il reculoit : il avoit un escofion de demoiselle ; et j'aurois juré, de queuque côté que je m'y prisse, que c'étoit une petite fille qui étoit logée à la veuve j'en tenons. Ce qui me chiffonnoit malheur est que devant comme derrière elle paroissoit avoir la même charge. Vous sentez bien, commère, que ce n'étoit pas naturel ; aussi je ne savois bonnement qu'en penser, et je ne pouvois cesser de la dévisager, tantôt par ici, tantôt par ilà ; tantôt croyant que c'étoit le bon côté, tantôt que ce ne l'étoit pas. J'en étois là ; velà-t-il pas qu'on lui marche sur le pied ! elle de crier un gros mot, tout à droit, d'une petite voix ; moi, de dire aussitôt : Bonne Vierge, prenez garde à son fruit. Tout le monde qui étoit là se presse et lui fait place ; l'un lui va querir du vin, l'autre du rogome et de staffaire de toutes les couleurs et de toutes les façons : elle vous prend tout ça, ma commère, comme je ferois me portant bien. Il est vrai, faut tout dire, qu'elle ne buvoit jamais que d'un côté,

car je la regardois fixement. Tandis que nous la tenions dans nos bras pour la réconforter, qu'en arriva-t-il ? le diable de masque ne s'étoit-il pas saoulé bel et bien, ma commère? Ce n'est pas tout ; velà-t-il pas le vin qui vous l'y porte à la tête, la velà qui se trouve mal, et qui ne connoît plus rien ; enfin finale, si saoule qu'elle ne pouvoit dire pain. De tout ça, ma commère, je ne m'en doutois pas plus que vous ; je la croyois en travail pour se délivrer. Ah ! si j'avois su ce qui en étoit, ça ne se seroit pas passé comme ça : mais n'importe ; nous la couchons sur un banc, nous la confortons, nous la retournons, nous la tâtons, et nous trouvons toujours la grossesse de deux côtés ; nous ne savons par quel bout nous y prendre, à l'égard de ses deux chiens de visages, vous entendez bien. Mais veci le bon ; vous ne devineriez jamais, ma commère, ce que c'étoit que ça. Nous y serions encore, entendez-vous, si je ne l'avois deviné en touchant ; car, à la parfin, je lui ôtai tous ces masques de partout, et je vis que c'étoit un vieux vilain, bossu du devant comme du derrière, qui s'etoit fagotté en demoiselle, que j'aurois juré qui étoit grosse, comme je ne l'étois pas. Ah ! dame, voyant ça à n'en pouvoir douter, je ne fus ni sotte ni étourdie, mais je me trouvai penaude, et si honteuse de l'avoir pris pour un autre, que nous l'emportâmes par les pieds et par la tête, la grosse Jacqueline et moi, et que nous le portâmes à la porte du bal,

et fort proprement ; comme il le méritoit, nous le mîmes, fort bien comme ça, dans un gros tas de boue, où nous le couchâmes tout brandi, si bel et si bien, qu'il y étoit encore, j'en jure, le lendemain matin, qu'une belle madame de condition, que l'on dit être de qualité, l'est venue chercher pour l'épouser demain.

CINQUIÈME AVENTURE

Accident arrivé dans un des Bals.

BILLET de Jean Brûlé, dit *Babine,* trouvé par une compagnie avec qui il devoit aller à un des bals de bois, qui ne le reçut point ; mais bien une autre inconnue, qui l'a trouvé, par hasard, par terre.

« M.....

« Je suis bien fâché de ne pouvoir aller au bal de bois avec vous ; mon ami Le Duc, traiteur de la rue Auz-ou, sort de chez moi ; le maréchal des mousquetaires m'attend ; je vais dîner chez le suisse du Luxembourg : il faut que j'écrive au marchand d'andouilles de Châlons ; et je ne puis me dispenser de me faire décrotter. »

On avertit que l'on rendra ce billet à ceux à qui il peut appartenir, quoiqu'il soit un peu

défiguré ; la raison, c'est que l'on a beaucoup marché dessus : mais on a cru devoir rapporter cet accident, pour faire voir comme quoi les lettres se trouvent perdues, quand elles ne sont pas rendues à leur adresse, ou autrement ; et comme elles reviennent, lorsqu'on n'y songe plus du tout, quand on les retrouve. Ce qui fait bien voir à la jeunesse que le style de l'écriture est bien dangereux.

SIXIÈME AVENTURE

Il n'étoit pas bien difficile de savoir qu'on seroit sûr que le plaisir des réjouissances pour le mariage de Monseigneur le Dauphin seroit la cause de beaucoup d'aventures secrètes dont on feroit part au public. En voici donc une, qu'on sait assurément de bon lieu :

Un procureur de Paris, nommé M. Pinson, qui le porte aussi haut qu'un conseiller de province, n'étant pas obligé de travailler pour cela, en faisoit autant faire par ses clercs. Sa femme, qu'on nommoit aussi Madame Pinson, étoit sur le pied d'une dame de condition ; et ce qui prouve qu'elle hantoit des gens de cour, c'est qu'on voyoit même des pages aller chez elle. Elle avoit donc une honnête liberté, et faisoit tout ce qu'elle vouloit. C'est pourquoi, ayant

entendu dire qu'il y avoit beaucoup de gens d'épée aux bals de bois, c'est-à-dire dans les belles salles magnifiques que M. le prévôt des marchands a fait faire pour faire rire le peuple. Ce n'est assurément pas par flatterie, ce que j'en dis, et ce n'est pas pour à l'égard de moi ; car je suis un homme d'une certaine façon, qui ai le moyen d'aller toujours dîner chez mes amis, et que je n'ai fait collation au bal que parce que je vis avec tout le monde. Si bien donc qu'après qu'on eut ordonné que toutes les boutiques seroient fermées, et qu'il n'y avoit rien d'ouvert qu'à la joie, il falloit voir comme tout le monde couroit au bal, dès le matin ; mais le soir, quand les violons commencèrent à jouer, on ne voyoit que des gens qui buvoient et mangeoient à la santé du roi ; de sorte que, comme dit un bel esprit, tout le monde étoit saoul de vin et ivre de plaisir. Ce qu'il y avoit encore de plus admirable, c'étoit le bel ordre qui s'y observoit. Ceux qui ne pouvoient plus danser, rapport qu'ils étoient las d'avoir bu, on les rangeoit à couvert, dans les salles ou dans les rues, et il étoit même défendu de danser sur eux ; ainsi tout le monde a fini, le matin, par coucher chez soi ou ailleurs. Pour en revenir donc à Madame Pinson, elle se déguisa en cavalier, ce qui lui attira beaucoup de galanteries de la part des personnes qui se connoissoient en beautés ; mais lorsqu'elle y songeoit le moins, des racoleurs la prirent sous le bras, et voulurent l'emmener.

Les cris qu'elle fit furent entendus de son mari, qui étoit venu au bal, de son côté, déguisé en amazone; mais, comme il avoit oublié de se faire la barbe, on le prit pour un imposteur, et on le bourra. Madame Pinson, voyant maltraiter son mari, qui venoit la secourir, soutenoit qu'elle étoit sa femme. Les racoleurs, pour s'en éclaircir, l'emmenèrent dans un cabaret voisin, où elle leur fit voir qu'elle ne mentoit pas ; ce qui fit que son mari fut reconnu pour honnête homme, et en sortit à son honneur.

SEPTIÈME AVENTURE

D'un prince et d'une princesse, arrivée à un des Bals de la place Vendôme.

Ce prince et cette princesse-là étoient pourtant mon cousin et ma cousine, tel que vous me voyez ; ils s'appeloient, de leur nom naturel, Monsieur et Madame Miche-en-bled, qui s'aimoient bien, et se battoient toujours ; mais de leur nom de déguisement il n'en étoit pas de même. Un chasse-marée m'a conté hier à Saint-Denis, en buvant à l'Arbalète, que mon cousin et ma cousine se lassant de coucher dans le même lit, où ils se mordoient toujours, sans que cela aboutît à rien qu'au plaisir de se mordre, ils avoient résolu de se sauver en beau

catimini, et d'aller au bal de bois de la place Dauphine, qui étoit le plus beau de tous, comme étant le plus voisin du cheval de bronze. La cousine eut d'abord la première volonté d'emprunter l'habit d'un garçon apothicaire de ses amis, qui avoit fait partie, tout seul, d'y venir pour s'y masquer ; mais elle fit réflexion que des embaucheurs pourroient bien la jeter dans un four, et, comme on dit dans le peuple, l'obliger de s'enrôler, à force de lui ficher le tapin : cela fit qu'elle quitta cette imagination, et qu'elle aima mieux se déguiser en princesse ; elle en trouva les facilités par le moyen de ses amis du quartier, comme la voisine Madame de Lorme (car c'est une madame, puisqu'elle est sage-femme reçue à Saint-Côme), qui lui prêta sa robe de damas, couleur de feuille morte ; la veuve de l'Étoile, qui lui donna, en pleurant, les bas blancs de feu son mari, sergent aux gardes ; et le compère Guillemet, qui lui fit présent, pour une heure, en riant, de la coëffure de sa défunte femme, qui étoit revendeuse à la toilette.

Le cousin Miche-en-bled, de son côté, qui trouvoit ses projets tout d'abord, et qui étoit aussi long à les exécuter que s'il les avoit trouvés bien tard, se détermina à se déguiser en prince ; et, pour y réussir, il trouva le moyen, par ses connoissances, d'emprunter l'habit d'un page.

Les voilà tous deux, sans faire semblant de

rien, tout au beau milieu du bal : nous allons voir ce qui va leur en arriver, et comme quoi ils eurent chacun un pied de nez ; car le cousin Miche-en-bled, qui avoit de la présence d'esprit le lendemain de la veille, et la cousine, qui avoit de la sagesse une heure après qu'un homme l'avoit quittée, se trouvèrent là comme de cire, sans se reconnoître, quoiqu'ils se doutassent bien qu'il y avoit queuque chose là-dessous. Cependant l'anguille se mit sous roche comme d'elle-même ; car M. Miche-en-bled, qui, en voyant Madame Miche-en-bled vêtue à la princesse, soupçonna bien vite que c'étoit une bonne bourgeoise, l'aborda avec honnêteté et civilité, et lui offrit, comme par manière de conversation, une saucisse qu'il portoit toujours ; car il disoit fort joliment que les saucisses sont, comme les olives, bonnes quand elles sont pochetées. Madame Miche-en-bled jugea bien, par ces belles manières-là, que c'étoit queuque gros seigneur, puisqu'il avoit une saucisse pour représenter en public, et répliqua, avec un grand savoir-vivre, que, puisqu'il le vouloit absolument, elle en mangeroit le petit bout ; ce qui fit qu'on la tira. Elle crut devoir demander, comme par manière d'éloge, quel étoit son chaircuitier ; mais il répondit, pour la dépayser, qu'il apportoit la saucisse des pays étrangers, et là-dessus prit occasion de lui apprendre qu'il étoit prince, et de plus gentilhomme, et que son père avoit une charge de secrétaire du Roi. Là-dessus la

cousine Miche-en-bled lui fit bien de petites avances d'amitié, ce qui lui fit d'abord soupçonner que ce pourroit bien être sa femme; car il connoissoit de quel bois elle se chauffoit; et il n'y avoit pas jusqu'à son frère, l'habillé de noir, qui n'en fit des gorges chaudes. De fil en aiguille, elle se mit aussi à deviser sur son état de princesse; la conversation s'échauffa, et Madame Miche-en-bled encore davantage; de façon que, petit à petit, le prince Miche-en-bled en étoit bientôt venu à ses fins, parce qu'il l'avoit tirée à l'écart après avoir bu bouteille; et la princesse lui avoit, à force de se faire prier, déclaré qu'elle en étoit amoureuse, parce qu'il étoit un homme de qualité. Mais il prit un scrupule au cousin; il crut qu'un brave gentilhomme, quand il se faisoit prince, ne devoit pas avoir de familiarité avec une femme sans savoir son nom auparavant; et il lui demanda le sien. Elle dit qu'elle étoit princesse d'un autre pays que la France; mais comme elle n'en étoit jamais sortie que pour aller à Marseille, et qu'elle étoit comme qui diroit un peu prise de vin, elle dit qu'on la nommoit la princesse Très-volontiers. Aussitôt le cousin Miche-en-bled lui arracha poliment son masque de dessus son nez; il ôta aussi le sien; et, après avoir donné deux soufflets à sa femme, il la ramena, et la conduisit deux bouts de chemin, en lui donnant des coups de pied au cul. On ne sera pas étonné qu'il la reconnût au

nom de la princesse Très-volontiers, parce que c'étoit le nom qu'on lui donnoit quand elle étoit fille, et dont la mémoire de son mari eut souvenance mal à propos. C'est pour vous dire que tout le monde ne sait pas se déguiser, et que le pot s'enfuit toujours par quelque endroit.

HUITIÈME AVENTURE

Du Bal de la place Vendôme.

Lettre d'un cousin à son cousin, qui étoit en province.

MONSIEUR et honoré cousin, ces lignes sont pour vous faire part des plaisirs que vous m'avez demandés, passés dans Paris, à l'occasion présente. Figurez-vous, quand je dirois plus de vingt fois, ce qui s'est passé aux noces de notre chère tante Jeanne Touasse, dans la maison de M. le receveur des tailles, qui n'y étoit pas; et si pourtant nous avions enjolivé le grand hangar, que tout le monde en étoit étonné. Malgré cela, cela n'approche pas de cent piques de ceux d'ici. Il y en eut sept, faits avec du bois et de la toile peinte exprès, sous la figure de Bacchus, de l'hiver, de treillages de pierre et autres figures, qui représentoient tout autre chose, dont je ne vous ferai pas un trop grand détail. Il suffit que tout le monde

dansoit dedans, et on y étoit servi de toutes sortes de rafraîchissemens, de dindons, de mouton cuit, avec du vin rouge tant qu'on en vouloit ; ce qui fut si magnifique, qu'on n'entendoit presque pas les violons, tant on y rioit. Tout cela, sans compter un autre grand bal fermé, pour les personnes de la dernière considération, qui avoient le moyen d'être propres ; et où il y avoit beaucoup d'autres choses à manger, soit en pâtés, jambons et friandises, qui a satisfait tous ceux qui en sont sortis.

Mais on voit souvent arriver, dans le public, des choses particulières. Voici ce qui est arrivé dans l'allée d'à côté de chez nous, qui est vrai comme vous êtes mon cousin : c'est un nommé Jacques Beaurein, garçon brasseur, qui dit des drôleries depuis le matin jusqu'au soir, d'où vient que les filles du fauxbourg Saint-Marceau l'ont appelé le garçon embrasseur, étant fort facétieux de sa nature. Il est venu à épouser une apprentisse couturière, qu'il n'y a rien à redire contre elle, qu'une tache de vin sur l'œil gauche, qu'on ne voyoit pas du tout, en la regardant de l'autre côté. Il a voulu faire le mariage le jour des réjouissances, parce qu'il disoit que cela serviroit à ses noces, tout comme si c'étoit lui qui avoit payé ; mais on voyoit bien que c'étoit une plaisanterie à l'ordinaire.

Le mariage s'étant fait, il proposa à la mariée de la mener au bal de l'Estrapade, qui s'en excusa sur je ne sais quoi qui lui faisoit

mal. Quant à lui, il passa la journée à se faire un déguisement en diable, pour faire enrager toutes ses connoissances; car, quoiqu'il y en ait d'aucuns qui l'aient blâmé de ce déguisement, qui peut, par hasard, porter malheur, on peut dire qu'il y a bien de l'esprit à avoir l'idée de cette imagination. Si vous l'aviez vu, mon cher cousin, c'étoit à faire peur; il avoit mis une veste noire, où il avoit attaché je ne sais combien de coquilles d'huîtres; il avoit passé ses jambes dans les manches de sa redingote rouge; il s'étoit fait des moustaches noires comme un suisse; il avoit caché son nez avec une grosse écrevisse cuite; sa perruque étoit de plumes de dindon; il avoit passé à son cou la chaîne d'un tourne-broche, et s'étoit fait une queue avec la crémaillère : enfin, on ne peut pas se mettre mieux, et faut avouer qu'il fait de ses doigts tout ce qu'il veut. Il partit de bonne heure, et laissa la mariée, qui geignoit, comme je vous disois tantôt; pour lui, il alla dans tous les baux, mangeant et buvant comme tous les diables, et faisant *hou, hou* à tout le monde, comme ils font pour l'ordinaire, ce qui divertissoit beaucoup de gens.

A trois heures du matin, il entra à la place de Vendôme, où, après avoir bien réjoui l'assemblée, en dansant en furieux, comme on fait à l'Opéra, il s'alla asseoir contre un homme déguisé en masque de paysan, qui tenoit sur ses genoux un petit masque déguisé en Grand-

Turc ; cela fit qu'il les examinoit, et qu'il devina, au mouvement de leur contenance, qu'ils avoient voulu user de l'occasion d'un bal déguisé pour être tous deux en rendez-vous, d'autant plus qu'il les entendit dire des mots de françois, quoiqu'ils fussent déguisés en étrangers : il prit la balle au bond, et, par rapport à son déguisement, il leur cria avec sa grosse voix : Je m'en vais vous emporter tous les deux. Mais, la barbe du Grand-Turc lui étant restée dans la main, voilà qu'il reconnoît sa femme. Comment diable, dit-il, c'est toi, Marianne? — Voyez, ce dit-elle, sans doute ; y a-t-il quatre heures que je cours les rues, pour chercher ce bon vaurien ; il a tant de hâte, qu'il oublie, à la maison, le plus principal de son déguisement. Tiens, voilà les cornes que je t'apporte. — En disant cela, elle en tira de dessous sa robe une belle paire, de bœuf, qu'il avoit laissées sur son lit, et qu'elle lui attacha elle-même sur la tête. Il ne savoit que dire, parce qu'il voyoit bien qu'il étoit dans son tort ; mais M. La Rose, le sergent de milice qui étoit venu avec sa femme, tira de sa poche une carcasse de dindon et une bouteille de vin, qui fit changer la conversation. Le marié, pour n'être pas en reste, offrit aussi à sa femme un cervelas qu'il avoit attrapé ; mais elle remercia en lui disant qu'elle en avoit mangé tout son saoul.

C'est donc pour vous dire qu'il n'est pas possible qu'il n'arrive toujours quelque chose :

étant avec toute la considération que j'ai, Monsieur mon très-honoré cousin, votre très-humble, etc.

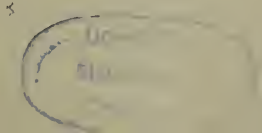
NEUVIEME AVENTURE

De la place Vendôme.

LES FILLES POURVUES.

QUAND on peut établir ses trois filles, faudroit qu'un père fût pis qu'un Jocrisse pour ne pas prendre l'occasion au gobet, surtout quand les filles trouvent agréablement le moyen de faire une semblable fin, sans que le père lui-même n'en sache ni quoi ni qu'est-ce, comme ce qui m'est arrivé par la gratification des *Bals de plain-pied à la rue,* aux divertissements des réjouissances des fêtes.

Le soir, quand j'étois à rosser ma femme, pour l'empêcher de se mettre en colère, dont c'est son habitude quand je ne veux pas me coucher, Jojotte, notre fille aînée, que je n'avois pas vue de toute la journée, non plus que ses deux sœurs cadettes, entrent toutes trois, battant, comme on dit, la muraille de leurs corps, tout de même que de vraies ivrognesses. Je crus d'abord qu'elles contrefaisoient d'être saoules, ce qui me parut d'un mauvais caractère ; car



je n'aime pas qu'on m'affronte ; et j'allois jouer du gourdin (que nous appelons) sur leur échine, quand je m'aperçus qu'elles étoient naturellement de la manière ; ce qui ne m'étonna pas, rapport qu'elles avoient badiné avec une chopine d'eau-de-vie par tête, ce qui peut surprendre une fille qui ne s'y attend pas. Je vis bien alors qu'il falloit leur parler raison ; elles me demandèrent la permission d'y aller (je veux dire au bal des rues). Je les envoyai au diable, dont apparemment elles prirent ça pour ma permission, et les voilà à détaler chacune de son côté.

Jojotte arriva à la place de Vendôme ; et dès qu'elle est entrée, comme elle tenoit d'une main un cervelas qu'elle avoit attrapé en l'air, un masque habillé en moustache, avec un baudrier, — je pense que c'étoit un suisse du quartier, car il avoit un plumet, — lui prend l'autre main et l'emmène, lui disant : Eh ! je crois que vous êtes ma femme ; ou, du moins, c'est comme tout de même, rapport que vous ressemblez à la défunte. Et là-dessus Jojotte vient à se souvenir qu'une bohémienne lui a prédit qu'elle n'épouseroit jamais qu'un carême-prenant, dont elle ne fit aucune difficulté de s'en aller avec la moustache en question ; et le lendemain elle me fit savoir qu'elle m'avertiroit dans l'année, pour être le parrain de son premier enfant, attendu qu'elle demeuroit avec son époux au Pont-au-Biche, près du Temple,

où qu'ils font commerce de chiffons, peaux de chiens et autres marchandises qu'ont rouve naturellement dans la rue, pour peu qu'on y fasse attention. Et d'une.

Je fus trois jours sans avoir vent ni voix de Bastienne, ma seconde fille ; je commençois à me méfier de sa conduite pour la manière de se comporter, lorsque j'en reçus c'te lettre, qui me fit connoître toute la gentillesse de son esprit :

« Mon cher père, vous m'avez toujours chiffonné malheur sur le mariage, en me disant qu'à cause que je suis volontaire pour faire mes fantaisies, et j'aime assez à ne rien faire, je ne trouverois pas tant seulement un mari. Je vous avertis, mon cher père, que j'en ai deux, ou à peu près ; je suis fâchée de vous faire voir en ça votre bec-jaune, rapport qu'il n'est pas gracieux pour un père de famille de n'être qu'une bête ; mais il y alloit de mon honneur.

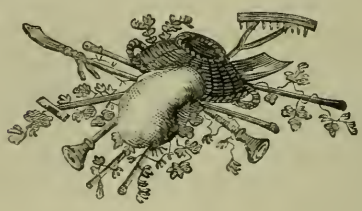
« Je suis avec soumission, Bastienne. »

La troisième, c'est-à-dire ma fille Georgette, ne me laissa pas dans l'inquiétude de l'embarras, comme sa sœur, dont elle est puînée ; dès le lendemain matin, elle me fit dire par un garçon marchand de vin, qu'elle s'étoit fait dragon dans le régiment de Graffin, et que, la première fois qu'elle auroit brûlé deux ou trois

maisons à l'endroit de l'ennemi, elle ne manqueroit pas de m'envoyer de bonnes brides.

On voit bien à c'te fortune de ces pauvres chers enfants le contentement d'un père ; mais ma femme surtout alla le conter par tout le quartier, pour se faire honneur, dont véritablement tout le monde rit et la complimenta, ce qui fait toujours plaisir à une famille.

Ah ça, compère, à l'honneur que d'étouffer pinte avec vous.



LES

FÊTES ROULANTES

ET

LES REGRETS DES PETITES RUES

LES

FÊTES ROULANTES

ET

LES REGRETS DES PETITES RUES

Les Romains ont eu leurs édiles; les Empereurs eux-mêmes ont cherché à amuser ce peuple indomptable, par des spectacles d'une magnificence égale à la puissance et à l'étendue de ce grand Empire. Cependant chaque objet de ces magnificences étoit fixe. Le théâtre

fameux de Scaurus, qui fit tourner le peuple romain sur un pivot, étoit assurément une chose admirable ; mais c'étoit une chose fixe et arrêtée, que l'on ne pouvoit en quelque façon voir que d'un seul point de vue, et qui n'eut au plus que deux mouvemens. Aujourd'hui la ville de Paris donne une fête avec laquelle on se promène : elle-même court les rues, on les court avec elle ; on la rencontre, on l'évite, on la gagne de vitesse. Les chars des jeux olympiques n'avoient tout au plus que quatre chevaux ; qui peut compter ceux dont il s'agit aujourd'hui ? Les premiers n'avoient jamais de relais, ceux-ci en auront plusieurs ; ils auront vingt-cinq pieds de long, tandis que cette Grèce si fameuse ne leur en donnoit au plus que trois : ces chars de triomphe, qui ont satisfait la vanité des Consuls et des Empereurs de la superbe Rome, seroient traînés, eux et les chevaux, quatre à quatre dans les chars de Lutèce, qui doivent être à jamais célébrés.

Que Rome et la Grèce cèdent donc à Paris sur la grandeur et l'étendue du volume, et qu'elles lui cèdent encore plus sur le poids que leurs chars avoient à porter. En effet, des vainqueurs célèbres par leur adresse ou par des victoires, que d'autres leur avoient souvent procurées, étoient d'une légèreté qui n'est point à comparer à la pesanteur immense des vivres qui sont nécessaires pour rendre tous les citoyens partisans d'une joie si générale. Cette abondance

roulante n'a jamais eu d'exemple dans aucune histoire ; je doute même qu'elle puisse jamais être imitée : car, enfin, que de combinaisons heureuses n'a-t-il pas fallu pour les rassembler ! quelle imagination pour donner des livrées à la Gloire, à l'Hymen, etc. ! Je m'arrête, l'admiration me conduiroit trop loin. Mais je ne puis finir sans dire que la véritable magnificence est de dépenser beaucoup sans qu'on puisse s'en apercevoir.

Après avoir, en bon citoyen, rendu à une si belle fête la justice qu'elle mérite, je vais joindre à ce court éloge des éloges plus étendus ou, ce qui est la même chose, des relations et des descriptions de ces beaux chars, et rapporter quelques histoires arrivées à l'occasion de l'ordre et de la marche.

LE CHAR DE LA GLOIRE.

On disoit d'un grand seigneur fastueux, et par conséquent avare, qu'il n'avoit jamais donné une fête de cent mille livres, qu'elle ne fût manquée pour avoir voulu épargner cinq sols. On pourroit encore dire la même chose des fêtes superbes qui furent données à l'occasion du premier mariage de M. le Dauphin. Ce n'est pas qu'on puisse reprocher aucune épargne

à ceux qui en prirent soin, on ne peut que louer leur magnificence ; mais on doit les taxer d'un petit défaut d'attention : comment n'ont-ils pas pensé à charger quelque auteur célèbre de la description des fêtes, et du soin d'orner ce récit du détail des aventures qui se passèrent alors ? Si l'on avoit pris cette précaution, on n'auroit pas vu de misérables auteurs donner à ce sujet des ouvrages tels que *les Bals de bois.* Ne voilà-t-il pas un beau titre ? Et sans parler du plan, qui est manqué, on peut dire que le style n'en est pas pur, et qu'on y trouve plusieurs fautes de françois. C'est pour prévenir de pareilles sottises qu'aussitôt que j'appris, par les gazettes étrangères, les fêtes qu'on préparoit à Paris en secret, pour ménager la surprise, je me préparai, sans même en avoir été chargé, à donner, non pas une histoire exacte, mais des mémoires fidèles et désintéressés, qui pourront servir, un jour, à quelque historien distingué. Il trouvera la matière riche et intéressante.

Quel avantage d'avoir à peindre l'abondance qui a régné dans Paris ! N'avez-vous pas entendu parler cent fois d'un pays de fées, que les alouettes y tomboient toutes rôties ? C'étoit bien autre chose ici : les dindons y pleuvoient de tous côtés ; sans parler des cervelas, des andouilles des carmes et autres galanteries, les saucisses étoient comptées pour rien. Comme on avoit été obligé de barrer les rues pour la

commodité du public, les plaisirs n'en étoient que plus variés. On buvoit, on mangeoit et l'on dansoit dans les grandes salles ; on rioit, ou l'on faisoit autre chose, dans les petites : c'étoit partout noces et festins.

Quelle intelligence dans la construction des chariots ! c'étoient autant d'arches de Noé, non-seulement parce qu'on y avoit fait entrer toutes sortes d'animaux, mais encore par les commodités qu'on y avoit ménagées. On feroit bien voir aux Troyens que leur cheval n'étoit qu'un âne !

Rien n'approche de l'ordre qui a été observé : par exemple, le Char de la Gloire passoit assez bien partout, parce qu'il étoit conduit par des gens du premier au quatrième degré de mérite ; mais le char de Bacchus, qui étoit ivre, ayant pris le cul-de-sac de l'Opéra pour une rue, alloit enfiler tout droit et écraser une de ces demoiselles, lorsqu'un homme galant se mit au-devant, tira la barrière et sauva la demoiselle ; de sorte qu'il n'entra que le timon, qui ne fit point de mal.

Voilà sur quel canevas on doit décrire la fête de la Ville ; et, pour les épisodes, on donnera le récit de quelques aventures dont elle a été l'occasion.

LE CHAR DE L'HYMEN.

Le Char de l'Hymen est sans contredit celui que je respecte le plus, parce que c'est le Char du Dieu qui fait aujourd'hui notre bonheur; mais j'aurois désiré que son équipage contînt moins de personnes. Je l'aurois volontiers représenté sous la forme d'un vis-à-vis ou d'une diligence : on auroit toujours pu y employer, avec un succès égal, le céleste et argent dont on lui a donné les livrées ; on auroit pu l'animer, le colorier, le rendre plus agréable, et peut-être même y ajouter quelques impressions de jaspes, pour y donner un sous-entendu aussi fin qu'agréable ; mais les grands hommes ont toujours de grandes et justes idées : et pourquoi le Char de l'Hymen est-il en général si grand à Paris ? C'est parce que c'est une voiture dans laquelle on a coutume de mener souvent bien du monde.

Il y avoit dans ce char des instruments de toute espèce, ce qui faisoit bien bonne compagnie, d'autant que presque tous ces gens-là jouoient aigre et parloient faux, ce qui étoit d'une grande ressource pour ceux qui aimoient mieux faire la conversation que d'entendre jouer du violon ; et l'avantage étoit égal pour ceux qui aimoient mieux entendre jouer du violon que de faire la conversation. On ne pouvoit pas comparer ce beau Char à un apothicaire sans

sucre, car toute la rue des Lombards y étoit; aussi la jeunesse de l'équipage s'amusoit-elle à manger des cerises confites; et comme il étoit ordonné de présenter quelque friandise au peuple, on avoit l'attention de lui jeter les noyaux au nez, et même dans les yeux, si cela lui faisoit plus de plaisir. C'est ce qui arriva à un borgne, qui d'un coup de noyau perdit son bon œil, et qui eut la présence d'esprit de dire aussitôt : Bonsoir, la compagnie. Il y avoit à côté de lui un clerc de procureur, bel esprit, qui s'écria : Je voudrois qu'il m'en eût coûté les deux yeux et en avoir dit autant. Ce ne fut cependant pas là l'aventure la plus tragique. On conçoit qu'on ne faisoit pas tourner, comme un sabot, un char de cette taille; aussi il n'y avoit point de tournant qui ne fît des reproches aux chars, parce qu'il n'y a point de char qui ne cherchât querelle aux tournans. A l'égard des lanternes, il n'y en avoit pas plus que dans l'œil du borgne qui venoit d'être aveuglé; cependant la difficulté des tournans a donné lieu au projet de faire une ville sans tournans. On doit l'exécuter la première fois qu'on rebâtira Paris tout à neuf; à moins qu'on n'exécute un autre projet plus simple, qui sera de faire, dans la suite, des fêtes sans chars.

L'aventure dont je parlois, quand je me suis interrompu, fut donc causée par un tournant. Le cocher de l'Hymen tourna trop court, et la voiture accrocha brusquement un auvent et le

fit tomber dans le Char avec la compagnie qui étoit dessus. Il s'y trouva, entre autres badauds, deux garçons perruquiers, une marchande de charbon, un capucin et une hirondelle de carême. On se représente aisément que tous ces différens états culbutèrent les uns sur les autres, sans garder de préséance à qui passeroit le premier. Le hasard fit qu'un des deux perruquiers tomba sur la charbonnière, l'autre sur l'hirondelle, et le capucin sur le perruquier. Le premier perruquier blanchit entièrement la charbonnière, et la charbonnière noircit le perruquier.— Fi ! l'impoli, s'écria-t-elle, qui me couvre de blanc ! — Ah ! la vilaine, répliqua le perruquier, qui me tache de noir ! — Les paroles s'aigrirent, la dispute s'échauffa ; ils en vinrent aux mains ; de façon qu'en un moment la vendeuse de charbon parut être une perruquière, et le perruquier un vendeur de charbon. Il y eut moins de débat entre l'autre perruquier et l'hirondelle de carême ; aussi leur affaire finit-elle par des éclats de rire ; le capucin se releva aussi blanc que la charbonnière, avec un peigne qui étoit tombé de la tête du perruquier, et qui s'étoit accroché à la barbe du révérend père ; le garçon le reprit, et le secoua longtemps comme une étrille.

Voilà ce qui prouve qu'il s'introduit toujours quelque chose d'étranger dans le Char de l'Hymen, lorsqu'on veut le faire promener dans les grandes rues, et surtout un jeudi gras.

LE VAISSEAU DE LA VILLE

Quelques Lecteurs mal intentionnés demanderont certainement qui je suis, pour oser entreprendre la description d'un Vaisseau. Je n'ai autre chose à leur répliquer, si ce n'est que j'ai passé une partie de ma jeunesse dans les coches d'Auxerre, de Nogent, de Montargis et de Melun; je prends toutes les semaines le villeneuviers. Pendant le voyage de Fontainebleau, on ne voit que moi dans le Valvin, et j'étois encore jeudi dernier dans le Drécol : je loge plus souvent dans la galiote que dans ma chambre. J'ai été à Rouen par les batelets : je suis né au Gros-Caillou ; car feu mon père pêchoit des écrevisses avec des grenouilles, et mon frère prend encore des anguilles. Il me semble que voilà assez de titres pour faire la description d'un Vaisseau; je n'aurois pas eu la vanité d'en faire étalage, mais j'ai craint les mauvais propos; et quoiqu'il ne faille pas être haut, il faut sentir ce que l'on est. Cela posé, j'entre en matière.

Il faut convenir, pour la gloire de M. le Prévôt des Marchands, que le Vaisseau de la Ville est le plus beau qui ait jamais paru sur le pavé de Paris; cela doit mettre les choses extraordinaires si fort à la mode, que je ne doute pas

qu'à Venise on ne se serve incessamment de carrosses, au lieu de gondoles ; les équipages seroient bien plus doux, en allant sur l'eau ; mais aussi les vaisseaux seroient bien plus rudes, en allant sur le pavé.

Je suis persuadé que l'on seroit très-capable de donner à la Ville un bal paré en bottes fortes et une cavalcade en bas de soie. Revenons au Vaisseau. Comme il n'étoit point de ces ouvrages qui n'ont ni tête ni queue, il avoit pour pilotes un cocher et un postillon, aussi galans que leurs chevaux, qui citoient à tous momens ces deux beaux vers de l'opéra d'Alceste :

Voyez sur mon Vaisseau
Le divertissement nouveau.

Il faut avouer, à notre honte, que MM. des mers ont bien plus de sel, dans l'esprit, que nous. C'est ce qui me fait croire que l'auteur du Grenier à sel de l'Esprit se mêloit de marine, lorsqu'il composa cet Ouvrage, qui fut cause que plusieurs lecteurs l'envoyèrent par delà les monts.

On peut juger, par la citation du cocher et du postillon, de la science qui étoit dans notre Vaisseau. On y savoit tous les cahin-caha qui étoient le refrain de la fête ; on y dansoit beaucoup, et l'on ne faisoit que des balancés, à cause du roulis du Vaisseau. Mais n'importe, quoique ces Messieurs aient les pieds en dedans,

cela n'empêche pas l'esprit d'y être. D'ailleurs, ils ont encore un avantage : c'est de se noyer beaucoup moins que nous, quoiqu'ils soient plus à portée que d'autres de cette commodité.

Mais je ne sais par quel hasard il arrive que beaucoup plus de gens se noyent sur le pavé de Paris que sur la mer ; c'est même ce que j'ai craint pour le Vaisseau de la Ville, lorsque j'ai vu un officier tirer l'épée contre un des chevaux qui ne vouloit pas avancer ; je suis bien sûr que ce cheval-là étoit un mauvais citoyen, de ne pas vouloir marcher en pareille occasion ; car pour quel jour réserveroit-on ses jambes ? Peut-être aussi ne vouloit-il pas s'en servir, parce que le cocher et le postillon n'étoient point habillés en uniforme de mer ; car naturellement ils devoient être en homard et en crabe ; et lorsque les chevaux virent que leurs guides n'avoient pas l'habit de leur élément, ils en prirent la marche, en allant comme des écrevisses ; c'est ainsi qu'il faut mettre les remerciements en action.

Tous les matelots étoient des chaircuitiers, des boulangers, des rôtisseurs, des pâtissiers, tous mieux vêtus que les seigneurs auxquels ils présentoient à manger. On remarquoit, parmi eux, plusieurs beaux esprits (car il y en a partout), qui avoient l'attention de juger sur les physionomies de ce qu'il falloit à ceux qui les portoient ; ils jetoient des pains de Gonesse, des aloyaux, des gigots, des brioches à ceux

qui avoient l'air hâve et décharné, comme qui diroit des Auteurs. Mais en même temps ils avoient la galanterie de faire tomber les saucisses, les andouilles et les cervelas du côté du beau sexe. Cela s'appelle, à ce que je crois, savoir faire les honneurs du Vaisseau.

L'esprit étoit donc commun dans cette voiture ; mais ce qu'il y avoit de plus rare, c'étoit un père qui avoit plus d'esprit que son fils : on va le voir par l'histoire suivante.

Le père s'appeloit Marche-à-terre, il étoit facteur de lettres ; son fils se nommoit Noyau, et étoit garçon limonadier de la Comédie-Italienne (ce qui fait voir que les enfans n'ont pas toujours le même nom et la même profession que leur père : c'est une petite morale qu'il est bon de faire en passant). Le père avoit plus d'esprit que le fils ; mais le fils passoit pour en avoir plus que le père, parce qu'il vouloit en faire paroître davantage. Tout le monde a le choix de sa réputation ; lorsqu'on a l'adresse de la faire pallier, on n'en exige pas les preuves.

Quoique Marche-à-terre fût père, cela ne l'empêchoit pas d'avoir une maîtresse ; ce qui est beaucoup plus agréable que d'avoir un enfant. A l'égard de Noyau, il plaisait d'abord, mais il ennuyoit ensuite ; il changeoit souvent de maîtresse, non pas par mérite, mais par nécessité ; il étoit plus souvent renvoyé qu'infidèle : *on ne déplaît sans sujet que lorsqu'on a*

plu sans motif. Il avoit deux grands défauts pour la société : c'étoit d'être intéressé et caustique.

Un jour il se fit tirer l'oreille pour payer de la bière à une personne du monde, que son rival lui enleva avec des échaudés. Voilà ce qui lui revint d'être intéressé, et ce qui lui démontra la vérité de cette maxime : *Ce n'est qu'à ses dépens qu'on séduit ce qu'on aime.* Enfin il fut chassé de la dernière maison, parce que, le jour de l'an, il avoit donné des étrennes mignonnes à la fille, qui étoit fort petite, et à la mère, qui étoit fort grosse, un livre intitulé : *Réflexions sur la maladie du gros bétail ;* ce qui choqua également l'une et l'autre, attendu que de pareilles étrennes de sont pas à la portée de tout le monde. Il fit tant de conditions, qu'à la fin il s'avisa d'être amoureux de Mademoiselle Coquelet, que son père aimoit autant que lui, et c'est là ce qui fit bien voir la différence des génies.

Noyau, à force d'écrire des lettres, s'étoit gâté l'esprit, et Marche-à-terre avoit formé le sien à force d'en porter ; ce qui prouve que les dessus de lettres sont bien souvent ce qui en vaut le mieux.

Mademoiselle Coquelet, pressée séparément par le père et par le fils, dit qu'elle donneroit la préférence à celui des deux qui la feroit promener sur un des Chars de la Ville. Marche-à-terre, qui étoit facteur des prémontrés, et qui

avoit emprunté un de leurs habits pour se déguiser en boulanger, proposa à Mademoiselle Coquelet de se déguiser en mitron. Cet expédient lui plut beaucoup, d'autant plus que les femmes sont toujours fort bien en habit de cheval. Elle jugea par là que Marche-à-terre avoit de la tête, et gouverneroit un Royaume aussi bien que M. Guillaume.

Noyau, qui avoit le démon de l'écriture, voulut proposer un expédient dans une lettre, et la mit, selon sa coutume, dans une lanterne qui étoit vis-à-vis la fenêtre de Mademoiselle Coquelet, dans laquelle elle reportoit ses réponses. Mais par malheur toutes les lanternes furent ôtées, parce que les Chars les auroient cassées, et la boîte à lettres de Noyau fut portée chez le commissaire Regnard, qui sans doute ne la rendra pas si publique que les *Lettres d'un François*[1].

Mademoiselle Coquelet, pour n'être pas reconnue, quoique déguisée, s'étoit mise dans le fond de cale, où elle buvoit comme un chaircuitier, dans l'intention de mieux cacher son sexe.

Noyau, ne voyant pas de lanternes, se douta bien que son billet n'avoit pas été rendu. Il témoigna à son père qu'il étoit étonné qu'on eût ôté à la ville un si grand ornement. Vous avez raison, mon fils, répondit Marche-à-terre ;

1. Petite brochure qui paroissoit alors.

mais pourquoi des rues ne seroient-elles pas sans lanternes ? il y a tant d'esprits qui s'en passent. Ce n'est pas, ajouta-t-il, que M. le Lieutenant de Police n'ait voulu faire mettre des vessies, que MM. de la Ville auroient prises pour des lanternes ; mais un marchand de chandelles est venu leur dire que ces lanternes n'étoient que des vessies.

Dans ce moment, on entendit plusieurs voix effrayées qui crioient que le Vaisseau prenoit eau. On descendit, et l'on trouva que c'étoit Mademoiselle Coquelet, qui, à force d'avoir bu, n'avoit pas pu s'empêcher de rendre.

Ah ! c'est Mademoiselle Coquelet qui est ivre, s'écria galamment Noyau. — Non, mon fils, répliqua bravement Marche-à-terre, Mademoiselle Coquelet est une demoiselle incapable d'être prise de vin : elle est seulement étourdie du bateau. C'est par mon moyen qu'elle a pris ce petit divertissement avec tant de distinction ; ainsi elle est à moi par préférence : cela doit vous faire voir, mon fils Noyau, que d'agir vaut mieux que d'écrire, et que votre père a plus d'esprit que vous.

LE CHAR DE CÉRÈS

Voici, Monsieur, la description du quatrième Char, et il me semble déjà vous entendre dire, comme on disoit dans les rues, que cela ne finit point, et qu'on pourra, dans la suite, appeler Paris la ville des Chars, comme vous savez, et comme MM. de la ville l'ignorent peut-être, qu'on nommoit par excellence celles de la Palestine et de la Judée où Salomon faisoit hiverner les siens. Quoi qu'il en soit, celui dont j'ai à vous entretenir encore, et qui n'est pas le dernier, étoit le char de Cérès. Nos badauds le trouvèrent mal placé à la suite de celui de Bacchus, et prétendirent qu'il auroit dû le précéder, parce qu'on ne s'avise guère de boire sans avoir mangé ; mais l'envie de critiquer fait dire souvent bien des choses peu exactes. On leur répondit avec raison que, quand il arrivoit quelque courrier porteur de bonnes nouvelles, on lui donnoit d'abord pour boire, sans jamais lui dire : Mon ami, vous me faites grand plaisir, voilà pour manger.

Le Char de Cérès suivoit donc celui de Bacchus, et Cérès n'étoit point une de ces figures chargées de l'embonpoint convenable à la mère nourrice du genre humain, ni accompagnée du cortège brillant que lui donnent

nos Poëtes. C'étoit une petite et maigre figure de carton gris sale dont le visage de papier mâché faisoit soupçonner la santé, et qu'un polisson dit qu'il ressembloit à du pain moisi.

Placé à une fenêtre assez basse pour entendre une partie de ce qui se disoit dans la rue, je veux vous rapporter les raisonnements les plus communs et les plus sensés que j'entendis faire sur tous ces personnages inanimés, introduits dans cette illustre fête.

Pourquoi, disoit-on, au lieu de toutes ces figures maussades et délabrées, qui ne font aucun plaisir, et qui ont coûté dix fois plus qu'elles ne valent, n'a-t-on pas, comme à l'Opéra, rempli les Chars de personnages naturels bien habillés, et qui auroient rendu le spectacle plus vif? car ils ont beau dire, il n'y a rien d'amusant comme ce qui remue.

Par exemple, Sans-Quartier, grenadier du régiment des Gardes Françoises, avec son fusil et un bel habit de l'Opéra tout neuf, un beau chapeau bordé, sa cocarde et le plumet de son capitaine, n'auroit-il pas mieux représenté le Dieu Mars, que ce vieillard de cuir bouilli, dont la tête a brandillé, dès le premier pas de la marche, et qui s'en vint tomber sur son nez au milieu de la Place-Royale et en plusieurs autres endroits?

Un jeune homme beau et bien fait, comme M. Bacheau, ajusté comme pour la noce, qui en fait tous les mots et les facéties, c'eût été là

un Dieu de l'Hyménée; il falloit lui donner ce personnage, toutes les filles du quartier vous l'auroient suivi d'importance : car c'est un maître coq que ce M. Bacheau. Sa charrette ne se seroit pas embourbée à celui-là, elles vous l'auroient poussée tant qu'à des noces ; et un officier de la Ville n'auroit pas été obligé de tirer l'épée contre les chevaux, pour leur faire monter le Pont-Royal; ce qui leur causa moins de peur qu'à lui-même, puisqu'il en mourut dès le soir.

Et, pour vous faire un Bacchus, disoit un autre, c'étoit, ma foi, bien de la paperasse qu'il falloit; nous aurions fort bien prêté, pour rien, tous les maris de notre montée ; dame ! il y auroit eu à choisir pour trouver un bon ivrogne, on ne pouvoit s'y tromper ; du moins c'en auroit été un qui se seroit enivré *gratis,* aux dépens de notre bonne Ville.

Combien connoissons-nous de bonnes grosses mamans, qui auroient fait à miracle la représentation de Cérès, accompagnée de tous les mitrons de notre connoissance, et de nos petits enfants, qui auroient fait les moissonneurs avec un bon quignon de pain blanc dans la main !

Une femme de trente à trente-cinq ans, qui étoit assez bien vêtue d'une belle robe de satin sur fil, étoit précisément sous ma fenêtre, et cria tout haut à un de ses amis : Te souviens-tu de la grosse marchande mercière qui demeu-

roit presque vis-à-vis de chez nous, et qu'on appeloit, dans le quartier, la boulangère de pâte ferme ? — Vraiment oui, lui répondit l'autre, et de son grand garçon de boutique, que je nommois, moi, l'Enfourneux d'Avignon, parce qu'il étoit de ce pays-là ; de ses trois petits bâtards d'enfans, dont les deux aînés étoient jumeaux, et dont nous appelions le dernier Cadet. Ah ! qu'ils auroient bien mieux rempli ce Char de Cérès ! et que je donnerois bien de bon cœur une belle pièce de six sols pour voir une charretée pleine de cette garniture de connoissance !

Mes babillardes, échauffées par le souvenir de ce qui les avoit le plus touchées dans leur jeunesse, s'arrêtèrent encore long-temps au même endroit, et, continuant leur conversation, elles se disoient : Effectivement, ces figures, pleines de vie, ne se seroient pas cassées comme ça ; elles auroient fait honneur à MM. de la Ville, en buvant et en mangeant tout le long du chemin ; elles vous auroient fait aller ces musiciens, qui ne vont que d'une fesse : entends-tu comme ils ne savent ce qu'ils font ? vois-tu le fifre qui ne peut trouver son trou, qui court comme un diable après ? Ah ! ah ! ah ! il falloit faire entonner à ces belles Divinités des chansons sur le mariage de notre bon Dauphin, nous aurions fait chorus tout le long du chemin ; elles auroient mieux valu que tout leur sucre, leurs dragées et leurs compotes.

J'y aurois gagné moi-même, Monsieur ; je vous aurois envoyé ces chansons. Au reste, on m'a dit que ce genre de détail pouvoit amuser en province. J'avoue que j'ai peine à le croire ; car ces pauvretés ne font rire ni le cœur ni l'esprit. Que voulez-vous ? je me soumets à la mode, c'est un tyran, et je finis par cette réflexion : Il est bien triste d'être obligé de donner des fêtes publiques au Public ; si l'on avoit donné celle-ci anonyme, à qui auroit-on pu s'en prendre ?

LE CHAR DE BACCHUS

. . . . ? . . . (. . . ! . .
. . , . . . ; . . . : . . . :
. .) . . . ; . . . : . . ? .
. . . . « . . , . . . ; . . .
. , . . : . . . » . , . . . ,
. ? . . , . . ; . . . (. . .
. . . , . .) . . , . . . : .
. . , . . . ; . . . « . . ? .
. . , . : : . . . ! . . ; . .
. ; . . , . . . » . . , . . .
. : . . (. . . , . . . , . .
. . ; . . . : . . .) . . ! . .
. . . , . . . : . . . ? . . .
. . , . . . : . . . « . , . .

. . ! . . . . : . . . . ? . , .
. . . ; . . . . : . . . » . . . .

Il y a ici une lacune; c'est une mauvaise plaisanterie d'un de nos Auteurs, chargé du Char de Bacchus, qui a cru s'en débarrasser en nous envoyant une lacune.

Nous sommes fâchés de voir que nous avions pris pour associé un homme qui est dans l'erreur publique, et qui croit qu'une lacune n'est rien. Nous allons prouver quel abus on en a fait, quelle en est l'origine, et quel rôle elle a joué. Une lacune est aussi énergique pour celui qui l'entend, qu'une lanterne sourde est claire pour celui qui la porte. Retournons la face de la lanterne, et présentons la lumière aux yeux des Nations.

HISTOIRE DE LA PRINCESSE LACUNE

Avant qu'on eût inventé l'écriture, par conséquent avant l'établissement de la grande Poste, il existoit une princesse qu'on nommoit la Princesse Lacune; elle ne savoit pas écrire, parce qu'on n'écrivoit pas alors, comme je l'ai déjà dit, et de là on peut conclure qu'elle ne savoit pas lire.

Elle avoit une mère et tout au moins un

père qui, heureusement pour eux et pour elle, la gênoient beaucoup. Je dis heureusement, parce que la gêne et la contrainte forment le plaisir des mères et le bonheur des filles : le plaisir des mères, parce que c'est un droit d'autorité qui leur rend la sagesse supportable ; le bonheur des filles, parce que cela leur donne une occasion d'exercer leur esprit et d'attraper leurs mères.

Il est louable que les unes reprennent, il est juste que les autres trompent. L'aigreur fait la dignité des vieilles, la supercherie fait l'agrément des jeunes; tout est établi dans le monde pour le bien de l'ordre.

Voilà donc le lecteur instruit que le Roi et la Reine rendoient malheureuse la Princesse Lacune. Elle étoit fort amoureuse d'un joli Prince, qui étoit le pot-pourri de la Cour; on l'appeloit le Prince Sous-entendu : la Reine ne vouloit pas qu'il rendît visite à la Princesse, de peur qu'il ne lui portât à la tête, ce qui peut tirer à conséquence. Mais les ordres de l'amour sont mieux exécutés que les défenses des mères.

Le Prince étoit triste, quoiqu'il eût grande attention de sourire toujours. Toute la Cour le croyoit amusant, mais son sourire n'étoit qu'un ennui sous-entendu. Il mettoit de la finesse à tout : rencontroit-il une femme, il lui disoit : En vérité vous êtes adorable, et je n'en veux pas dire davantage. Trouvoit-il un fat, il l'em-

brassoit en lui criant : Mais rends-moi donc raison de cela ; tu as les yeux bien battus ; et je parie que.....

Il n'est pas étonnant qu'avec autant d'esprit il eût tourné la tête de Lacune : lorsque par hasard ils se rencontroient, ils se trouvoient beaucoup d'esprit ; comment auroit-elle pu ne pas être persuadée par quelqu'un qu'elle ne comprenoit jamais?

Princesse, lui dit-il un jour, vos yeux sont bien vifs, je ne puis y fixer les miens que..... Vous devinez le reste. — Prince, lui répliqua-t-elle, vous pensez toujours avec délicatesse ; aussi je vous vois avec un plaisir véritable, car..... — Ah! quel bonheur pour moi! reprit le Prince, transporté. Permettez que je vous prenne la main, et..... — Ah! finissez, Seigneur, poursuivit la Princesse avec une voix émue ; parce que je vous ai donné mon cœur, faut-il.....?

Le Prince continua, la Princesse répliqua ; il pressa, elle s'attendrit ; il cessa de parler, elle se tut : tout le reste est sous-entendu.

Quelques heures après, ne sachant plus que faire, la Princesse prit un petit morceau de crayon, et fit sans distraction plusieurs points différens. Que faites-vous, Princesse? lui dit Sous-entendu. — Je m'occupe toujours de notre amour, répondit-elle, je fais des sous-entendus. Voyez ce point-là ; je veux qu'il signifie : Mon cher Prince, m'aimez-vous? —Aussitôt le Prince

s'écria : Si je vous aime, ô Dieu! — Cette réponse, dit la Princesse, doit avoir pour marques deux points différens. Le premier point marquera la première partie : Si je vous aime; la dernière partie, qui est : ô Dieu! sera marquée par ce point-ci. ! — Ah ! que d'esprit! dit le Prince; nous pourrons par ce moyen nous entendre sans nous parler. — Oui, dit la Princesse, beaucoup mieux que lorsque nous nous parlons ; il ne s'agit que de convenir de nos faits. Voici une petite marque que nous appellerons une virgule, ; cela voudra dire une proposition ; la réponse, qui, tant que vous m'aimerez, sera oui, aura pour marque un point sur la virgule ; s'il arrive que nous nous fassions des reproches, car l'amour délicat en a toujours à faire, ils seront notés par ce point-ci, que nous nommerons le point aigu. On fera éclater sa sensibilité par un autre point, qu'on peut appeler le point de douleur. Lorsque nous voudrons dire du mal de nos parens, nous nous servirons de cédilles pour faire des allusions. Ces deux marques ( ), ainsi placées, indiqueront un tête-à-tête en dénotant qu'on est séparé des autres ; ce sera une parenthèse. Le point admiratif en sera une suite nécessaire ; et ce moment, dit-elle en rougissant, que malgré moi vous avez su amener, sera dépeint par le point circonflexe.

A l'égard des mots qui ne signifient rien, convenons qu'ils seront rendus par ces marques « »,

auxquelles nous donnerons le nom de guillemets.

Voilà pourquoi on s'en sert pour marquer les harangues. Ah ! qu'il y a d'Ambassadeurs dans le monde, à commencer par MM. les Échevins. qui sont de vrais guillemets !

C'est ainsi que le Prince et la Princesse parvinrent à se voir et à tromper le Roi et la Reine. Ce fut là ce qui donna la première idée de l'écriture ; on la doit à l'Amour. La plume dont on s'est servi fut tirée de ses ailes. Toutes ces lignes, en points différens, furent appelées lacunes, du nom de la Princesse ; et voilà le contresens dans lequel les Auteurs tombent indignement. Ils mettent leurs lacunes en poins fixes ; ils croient que cela ne veut rien dire, et cela dit trop. Ils sont souvent bien plus énergiques en ne faisant que des lacunes. Je ne veux, pour preuve infaillible des choses fortes que renferme la lacune, que tous ces petits points dont les poëtes séparent les mots d'un vers qui exprime l'incertitude, le trouble, la tendresse et la terreur ; Corneille en a plusieurs ; l'Auteur de *Radamisthe* en est plein ; on en trouve beaucoup dans *Mérope ;* tout le cinquième acte d'*Armide* en est semé ; on en voit les plus heureuses dans *le Comte* d'*Essex,* et celle-ci surtout, lorsque Salisbury veut dire à Élisabeth :

Vous perdez dans le comte
Le plus grand.....

Élisabeth répond :

Je le sais, et le sais à ma honte.

Preuve que les lacunes disent beaucoup, puisqu'il n'y a que « le plus grand » qui s'y trouve.

Ah ! si je fais jamais un ouvrage pour le Public, je veux qu'il soit en lacunes ; et les chars de la ville auroient été bien moins critiqués, s'ils y avoient été aussi.

SIXIÈME CHAR

QUI N'A PAS PARU

Par un Auteur qui ne paroîtra jamais.

On croit pouvoir dire, sans flatter le Public, qu'aucun des autres n'approchoit de la magnificence superbe de celui-ci. C'étoit le Char des Mariages. La Ville, toujours occupée de se peupler, avoit jugé digne de sa prudence de faire faire des sujets pour les maîtres qu'on nous prépare. Cent demoiselles, presque toutes filles des quatre principaux quartiers de Paris, avoient été mariées des libéralités de la ville : ces heureux couples, unis sous de si favorables auspices, ne pouvoient manquer de faire des fortunes proportionnées. La satisfaction peinte sur leur physionomie se communiquoit plus

aisément, qu'il y avoit une multitude de concours attiré par la curiosité d'une fête si intéressante; c'est ce qui les avoit fait placer sur les deux côtés du Char, à cause de la vue. Mille chaînes de fleurs, galamment entrelacées en guirlandes, sembloient les attacher les uns aux autres, à peu près comme l'on unit les particuliers qui se destinent au service de mer[1].

Une table magnifiquement servie tenoit le milieu du Char, et sembloit n'être que le repas de la noce, quoiqu'elle fût destinée à l'événement le plus éclatant de la journée.

Tout le monde sait que la poudre, bien maniée, peut diriger à point nommé les effets du mouvement qu'elle imprime aux corps, qui, en la comprimant, sont devenus susceptibles de toute la force de son élasticité : ainsi je juge, sans vous flatter, ami Lecteur, que vous devinez que le double fond du Char étoit rempli de poudre, disposée avec tant d'art par une personne consommée dans l'artillerie dès la dernière guerre, qu'en y mettant le feu, elle devoit enlever, à hauteur des toits ordinaires des maisons, toutes les viandes contenues dans le Char, qui, décrivant chacune leurs paraboles particulières, en raison de leur gravitation différente, seroient tombées à différentes distances dans toute la superficie des places publiques,

1. On a usé de cette périphrase pour éviter le mot de galérien, qui auroit pu rappeler au Lecteur des idées peu gracieuses pour une réjouissance.

pour y présenter des rafraîchissements aux Spectateurs.

Les peintures du Char étoient dignes de ses autres ornements. Sur un fond gros bleu, négligemment glacé de couleur de rose, on avoit peint, en argent ou en or, les différents attributs des mariages ; mais comme ils n'étoient qu'en détrempe, une pluie qui tomba toute la nuit au travers des remises du rempart les fit couler presque tous [1].

Pour qu'un Char destiné à conduire les heureux époux fût assorti, de pied en cap, à leur allégresse, on avoit eu soin de prendre des chevaux de quinze à dix-huit mois, dont la gaieté devoit répondre à celle de leurs maîtres: mais on a bien éprouvé ici combien il est dangereux de confier le timon des affaires à une jeunesse. A peine le cortège étoit-il en marche, que les jeunes animaux, animés par le bruit des chars précédents et de MM. les officiers à cheval, dont ils étoient entrelacés, se livrent à toute la pétulance de leur imagination. En vain les cochers prudents usent de toutes les voies de douceur pour ramener les esprits ; la correction les irrite, leur vivacité se tourne en fureur ; ils entraînent avec eux les palefreniers pendus aux longes de soie bleu et argent destinées à les retenir. Les fiancées tremblent pour leur fruit,

1. On avoit, par précaution, élevé des remises en forme de hangars, pour y mettre les Chars, afin d'être tout portés pour partir.

les époux crient, les cochers jurent, les enfants pleurent, les chiens aboient, le peuple fuit en désordre le long du rempart; plusieurs demoiselles, voulant passer les fossés des contre-allées, y tombent la tête la première : quelques-unes y gagnent, d'autres s'en désolent. La fermentation redouble; les traits cassent enfin; tout s'arrête, le calme revient peu à peu; la compagnie d'ouvriers, établie avec prévoyance à la suite de chaque char, s'avance diligemment; leurs habits bleus, d'un bordé d'argent que l'on avoit mis double sur la manche pour marquer leur utilité, semblent redoubler leur zèle; et le désordre ne dure qu'autant de temps qu'il en falloit pour le réparer. Ce temps, si court, fut néanmoins assez long pour donner quelque inquiétude à la pauvre Mademoiselle Mouguif. M. Quijain se trouva là pour son malheur: l'ayant vue d'abord par derrière, voilà, dit-il, un dos de ma connoissance; il fait le tour, et à ses traits charmants il reconnoît sans peine son visage: c'est alors qu'elle auroit bien voulu troquer ses jolis yeux rouges contre des yeux noirs, son nez camus contre un autre. Ah! ah! lui dit-il, Mademoiselle, vous êtes donc une faiseuse de fortune; vous avez fait la mienne, j'en conviens; vous m'apportâtes en mariage les trois cents livres de MM. les Fermiers Généraux, sans lesquels je ne serois pas actuellement garçon tailleur; mais je croyois que vous ne faisiez cela que pour moi; et pendant que

vous me dites que vous allez chercher des nourrissons en campagne, vous allez en prendre de tout élevés au magasin de la Ville ; car vous n'êtes là, sans doute, que pour épouser ces messieurs ? — Monsieur, reprit Mademoiselle Mouguif, ce que vous me dites est une preuve que je ne suis pas votre femme : une personne comme vous ne voudroit pas faire éclater en public des tracasseries de ménage avec son épouse ; mais, quand cela seroit, en devrois-je moins faire la fortune de Monsieur ? Trop heureuse, hélas ! si, comme le monsieur qui étoit Empereur et comptoit ses jours par ses bienfaits, je pouvois compter les miens par de pareilles fortunes ! — M. Quijain vouloit répondre ; mais M. Bouchivet, qui étoit le fiancé du jour, prenant la parole : Monsieur, lui dit-il, point tant de bruit ; Mademoiselle me fait honneur, et je vous prie d'être persuadé que je défendrois le sien. Je m'appelle Bouchivet; je ne vous en dirai pas davantage, mais.....

Vous sentez, cher Lecteur, qu'il n'en falloit pas beaucoup pour exciter une discussion entre ces deux messieurs, qui ne se connoissoient pas ; mais, comme on alloit s'échauffer, le Char raccommodé reprit sa marche, qui ne fut pas même interrompue par l'impertinence d'un mauvais plaisant, comme il y en a toujours parmi la canaille, qui se mit, comme on passoit par-devant les Enfants trouvés, à insulter Mademoiselle Triport, en lui disant : Arrêtez

donc, Mademoiselle, pour voir MM. vos enfants ; il est bien singulier qu'ils ne soient pas de votre noce : tenez, les voilà tous trois qui viennent au-devant de vous ; au moins donnez-leur un cornet de dragées.

Mademoiselle Triport fut assez interdite, comme une personne qui ne s'attend pas à quelque chose ; mais une dame qui étoit là, de sa connoissance, prit son parti : Allez, Monsieur, dit-elle, on sait ce que c'est que la médisance du public ; mais Mademoiselle est connue : ce n'est pas la fille d'un bedeau qui porte la verge depuis vingt ans avec assez de considération pour avoir obtenu une place dans les mariées, qui est capable de pareille chose ; une fille élevée comme elle pourroit bien être attrapée une fois par une foiblesse ; mais, avec l'éducation qu'elle a eue, on apprend, de ses premiers malheurs, à éviter la récidive.

Cette conversation dureroit peut-être encore, si l'on ne fût arrivé à l'esplanade de la porte Saint-Antoine, lieu de la première distribution. Le char étant arrêté, on mit le feu à la première mine ; mais comme, dans les affaires d'un grand détail, on ne peut pas tout prévoir, on n'avoit pas songé qu'en faisant sauter les viandes, on donneroit une fameuse commotion aux mariés. En effet, à la première secousse, voilà tous les mariés en mouvement ; vous croyez bien qu'ils ne perdirent pas de temps à descendre ; ils descendirent cependant encore plus vite qu'ils

ne vouloient; jamais union ne fut de moins longue durée; et, en effet, ils n'ont point eu tort. Quand on a agi de bonne foi dans un mariage, on est bien disposé à le rompre, quand on se voit en but à l'artifice : chacun, en effet, s'en alla de son côté[1]. Mais c'est à quoi le public a fait peu d'attention; il devoit, en effet, la sienne au spectacle d'un ambigu magnifique, servi dans la moyenne région de l'air. L'effet de la mine fut parfait : mille gigots en l'air faisoient un coup d'œil que l'on ne peut bien se figurer sans l'avoir vu ; les cornets de sucre, se délivrant par leur propre vibration, faisoient pleuvoir une grêle de dragées; des compagnies de perdreaux pleuvoient toutes rôties par-dessus les fossés de la Bastille ; les poulets, comme par instinct, tomboient en foule chez les plus jolies femmes du Marais; un troupeau de dindons vint tomber dans les cours du palais, et l'on a vu des bandes d'oies jusque dans le quartier du fauxbourg le plus reculé.

L'absence des mariés rendit inutile une plus longue marche de ce Char : c'est ce qui fait qu'il n'a pas eu la réussite des autres; mais on a cru devoir rendre compte au public de l'invention peut-être la plus judicieuse de toute la fête, et qui méritoit le mieux de réussir.

1. On espère que ceci ne dégoûtera pas le public de se marier; on ose lui assurer que la règle n'est pas sans exception, et qu'il pourra encore se contracter des mariages de bonne foi.

LES REGRETS DES PETITES RUES

Sur l'Air : Jean, faut-il tout vous dire?

Nous entendions dire partout:
Monsieur de Bernage, à ce coup,
S'est surpassé lui-même.
C'est bien pis encore cette fois
Que ce ne fut aux Bals de Bois:
Ah ! mardié, que je l'aime!

Ce Magistrat judicieux
Ordonne les Fêtes au mieux,
Au parfait, au suprême:
Les beaux Chars! les jolis chevaux!
Le bon vin qui sort des tonneaux!
Ah! mardié que je l'aime!

Tous ont crié, grands et petits,
Du bourgeois jusqu'au noble fils
De Monseigneur de Tresme:
Vive, vive mille et mille ans
Monsieur le Prévôt des Marchands!
Ah! mardié que je l'aime!

Cependant il nous fit, hélas!
Pour nous seules, du jeudi gras
Un jeudi de carême.
Au diable aussi qui chantera,
Et celle de nous qui dira:
Ah ! mardié que je l'aime!

Qu'à nos fenêtres, quelque jour,
De son brelingot, à son tour,
  Aux balcons d'un troisième,
Il voye un objet plein d'appas,
Qui lui fasse dire tout bas :
  Ah! mardié, que je l'aime!

La nuit, quand, pour la cajoler,
Il pensera nous enfiler,
  D'une vitesse extrême
Nous barricadant avec soin,
Nous l'enverrons dire plus loin :
  Ah! mardié que je l'aime!

CHANSON NOUVELLE

Sur l'Air : Y avance, y avance, y avance, etc.

MONSIEUR le Prévôt des Marchands, } *bis.*
Homme d'un grand entendement,
Pour célébrer le mariage
De notre Dauphin, a fait rage.

Il a rassemblé, tout d'abord,
Les Magistrats de Ville en corps,
Leur a dit : Que nous faut-il faire,
Si au public nous voulons plaire?

Ne donnons plus de Bals de Bois,
On les critiqueroit, je crois;

Car on en a dit du mal, parce
Qu'ils sentoient un peu trop la farce.

Sur quoi Messieurs les Échevins
Ont dit : Faudra donner du vin,
Des cervelas en abondance,
Et des violons pour la danse.

Le Prévôt des Marchands a dit :
Vous avez tous beaucoup d'esprit ;
Mais c'que vous proposez de faire
Me paroît un peu trop vulgaire.

Faisons promener des chariots
Dorés du bas jusques en haut.
On approuva l'idée, à cause
Que c'étoit une belle chose.

Ainsi, le jeudi au matin,
Ces beaux Chars, au nombre de cinq,
Furent en marche, bien en file,
Par toutes les rues de la Ville.

Dans le premier est le Dieu Mars,
Qui se tient droit comme un César,
Traîné par des chevaux d'Espagne,
Car on n'alloit pas à l'épargne.

Il étoit fait d'un beau carton,
Sur un dessin de Bouchardon,
Et remuoit tant soit peu la tête,
Comme pour approuver la fête.

Les cochers et les postillons
Étoient tout couverts de galons
Rouges comme des écrevisses,
Et dorés comme des calices.

Ensuite l'Hymen et l'Amour
Sur le second vient à son tour,
Avec un orchestre qui touche
Tous les airs de Monsieur des Touches.

Le troisième est un Vaisseau
Bleu et argent, quoique fort beau,
Où il y avoit de la mangeaille
Et de quoi bien faire ripaille.

Ceux qui suivent sont merveilleux,
Bien plus plaisans et plus joyeux ;
Bacchus est dans le quatrième,
Et Cérès est dans le cinquième.

Après s'être bien promenés,
J'ignore où on les a menés ;
Mais au peuple on entendoit dire :
Ça nous a dû faire bien rire.

CHANSON NOUVELLE

Sur l'Air : Monsieur le Prévôt des Marchands.

Le jour venu, dès le matin,
Près de la Porte Saint-Martin,
Il sortit, c'est vérité pure,
Des tonneaux, des dieux, des cochers,
Du pain, des chars, de la dorure,
Des cervelas et des archers.

Au premier de ces chariots,
Que de tras, tras! que de tros, tros!
C'étoit le Dieu Mars de la Thrace,
Triomphant de je ne sais quoi:
On l'auroit su, si dans sa place
On nous eût montré notre Roi.

LES ÉTRENNES

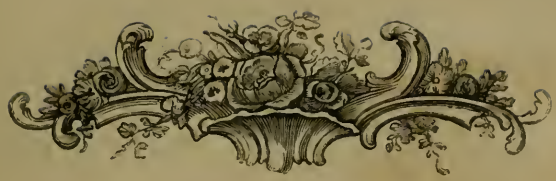
DE

LA SAINT-JEAN

L'ÉDITEUR AU PUBLIC

Quand l'on examine la vie du monde, l'on trouve toujours que le sage a eu grande raison de dire qu'il falloit travailler : en effet, qu'est-ce qu'un homme qui ne fait œuvre de ses dix doigts ? C'est un fainéant que personne ne regarde, à moins que ce ne soit pour en battre la moutarde et se moquer de lui, ou plutôt pour le regarder avec mépris. Nul, que je sache, ou du moins fort peu de gens n'aiment à être regardés de cette manière, et ne soutiennent point la fainéantise, quand bien même ils auroient de quoi mettre sous la dent. Je sais très-bien que notre bonne mère la Nature est marâtre pour d'aucuns, et que tous ses enfans ne peuvent pas avoir le même talent ; mais comme dans une famille qui seroit de douze enfans grouillans il n'y en a point qui meure de faim, et qui pour sa réfection n'ait au moins du pain et de l'eau, il en est assurément de même dans la vie de ce monde : comme, par exemple, il arrive en ce présent petit recueil que je vous présente, ami lecteur ; car, n'étant pas assez fort pour imaginer ni vous donner des cho-

ses de mon crû (ce qui, Dieu aidant, ne manquera pas de me succéder avec la peine et la fatigue que je me donne), en attendant, je rassemble avec soin des morceaux qui seroient perdus sans les soins que je me donne ; et lorsque j'en ai une quantité suffisante, je m'en accommode avec un honnête libraire. Ainsi, vivant avec loyauté, quoique petitement, je conserve à la postérité des choses qui, sans moi, ne seroient jamais plus rencontrées, et qui méritent cependant quelque considération ; car, si l'on a rassemblé ce qui regarde la politesse, ce qui concerne l'écriture des lettres, la façon de faire des compliments et mille autres choses fort utiles pour se bien gouverner, l'on doit aussi conserver ce qui a servi pour des bouquets et pour des plaisirs innocens et gracieux, qui se trouvent mêlés dans les devoirs de la vie du monde ; on en a besoin très-souvent jusqu'à la plus grande vieillesse, car c'est fort bien fait d'être toujours galant. Voici donc tout le fruit de mes dernières recherches, composé de choses qui n'ont point encore paru sous la presse ; et je vous en fais présent, Ami Lecteur, pour en tirer votre profit en temps et lieu, et suivant l'occasion. Adieu.



LES ÉTRENNES

DE

LA SAINT-JEAN

ONSIEUR P..., toujours magnifique, et sachant profiter de toutes les occasions qui se présentent pour régaler ses amis, en rassembla chez lui un grand nombre le jour de la Saint-Martin. La compagnie se rendit de bonne heure au rendez-vous ; et M. P..., qui sait parfaitement bien son monde, avoit rassemblé beaucoup de tables pour les faire quadriller. Il fit ensuite servir un repas dont le détail

pourra servir d'instruction à ceux qui se trouveront avoir la même générosité. Il donna d'abord une grande fricassée de poulets avec une belle tourte de pigeonnaux, un cochon de lait, et le dindon consacré à ce jour étoit accompagné d'une grande salade. Pour entremets (car M. P... n'oublia rien) on servit chacun sa moitié de pied à la Sainte-Menehould, avec des œufs dans le jus du gigot. Le tout fut remplacé par des fruits d'hiver de son beau jardin de la Courtille, et du fromage. Le vin à quinze y fut abondamment servi ; et tout le monde, après avoir été traité à bouche que veux-tu, s'en alla pénétré des manières honnêtes de M. P... C'est ainsi qu'il faut toujours régaler ses amis et ses connoissances.

Pour entretenir les bons usages établis dans le beau monde, pour se récréer, plusieurs demoiselles qui logeoient autour de la Grève, et dont la promenade étoit sur le Port-au-Bled, ayant trouvé que le jeune F... s'en faisoit trop accroire pour un clerc, en un mot, qu'il faisoit le fendant, résolurent, pour le punir, de lui faire tenir ce billet par un laquais du public, ordinairement dit un Savoyard :

« Le quartier est trop médisant pour que je puisse vous y parler ; trouvez-vous, beau F...,

demain à dix heures du matin dans un fiacre, auprès du cerceau d'or, dans la rue de Vaugirard ; je m'y rendrai, et j'ai lieu de croire que vous ne serez pas fâché de m'y rencontrer. »

F... ne manqua pas de se trouver au rendez-vous une heure plus tôt qu'on ne lui avoit mandé ; et sur les deux heures après midi, n'ayant encore vu personne, il se ressouvint que c'étoit le premier jour d'avril. Il en fut pour son fiacre, et revint tout honteux chez lui, sans oser convenir qu'il n'avoit pas dîné, de peur d'attirer la risée ; mais les plaisanteries du quartier furent si fortes, que, ne les pouvant soutenir, il prit parti avec un capitaine. Cet exemple nous apprend qu'il ne faut jamais avoir de la fierté mal placée.

Un jeune praticien sentoit depuis longtemps l'aiguillon de l'Amour pour Mademoiselle Rosette, fille d'un procureur, chez qui il alloit apprendre l'art lucratif de la chicane ; il soupiroit par respect, sans oser lui avouer son amour. Il avoit souvent jeté des œillades, serré le bout des doigts, marché sur le pied, mais inutilement ; la merveilleuse Rosette tournoit la tête, retiroit ses doigts brusquement, répon-

doit par un coup de pied, et ne vouloit rien entendre. Enfin notre amoureux, n'y pouvant plus tenir, résolut de se déclarer, et imagina, pour cet effet, le tour que vous allez voir. Il prend un papier de la forme du papier timbré, y trace au haut un cartouche semblable au vrai timbre, et y dessine dans le milieu trois roses, avec ces mots alentour : *petit papier, deux baisers la feuille;* puis imitant l'écriture de sergent, il écrivit au-dessous ce qui s'ensuit :

« L'an de fidélité mil sept cent trente-sept, le septième du mois des amours, à la requête de Jérémie Tircis, tendre et respectueux amant, lequel a élu son domicile rue de la Fidélité, à l'hôtel de l'Espérance ; j'ai, Eustache Clitandre, huissier à verge, immatriculé en la cour souveraine de Cupidon, demeurant rue des Bonnes-Nouvelles, près la Grande-Pinte, soussigné, donné assignation à Damoiselle Agnès-Rosette, fille mineure, demeurant chez Me Boniface Clopin, son père, procureur, rue des Mauvaises-Paroles, en parlant à son petit frère, qui n'a voulu dire son nom, de ce interpellé, suivant l'ordonnance ; à comparoir d'hui à huitaine par-devant le susdit Monseigneur Cupidon, pour voir déclarer bonne et valable la passion dudit Jérémie Tircis pour ladite charmante Rosette, et se voir condamner à l'écouter favorablement ; et, en cas de refus, à y être contrainte par toutes voies dues et raisonnables,

même par corps; lui déclarant qu'en cas de procédure, Me le Lièvre occupera pour ledit Tircis, et lui ai laissé copie des présentes, à ce qu'elle n'en ignore.

« CLITANDRE. »

Contrôlé à Cythère l'an et jour que dessus.

BONTEMPS.

On prétend que ce petit ouvrage réussit pleinement; car Rosette, qui visoit à l'esprit, porta cette pièce à sa mère, qui en fut charmée, ainsi que toutes ses voisines. Tircis fut bien reçu, on lui fit fête; tout le monde le voulut voir, lui et son assignation; et on l'a regardée longtemps, dans le Marais, comme un chef-d'œuvre digne de la carte du Tendre. C'est sur une de ces copies fidèles que l'on a tiré celle-ci, pour vous en faire part, ami lecteur, espérant que vous en ferez le cas qu'elle mérite, et que vous lui rendrez justice.

LETTRE PERSANE D'UN MONSIEUR DE PARIS

à un gentilhomme turc de ses amis.

MONSIEUR et très-cher, par l'honneur de la vôtre, j'ai appris ce que vous me faites la civilité de me mander, dont j'ai l'honneur de

vous remercier ; car il est toujours gracieux d'être instruit de nouvelles pour un quelqu'un qui va souvent en compagnie. Votre nouveau vizir me paroît un fort joli homme, et il ne l'entend pas trop mal : je m'étois bien douté (car je sais un peu l'allure) que les femmes l'avoient porté, car c'est tout de même chez nous; elles poussent leurs amis tant qu'elles peuvent, et finalement il n'y a rien de meilleur que d'être favorisé du beau sexe. Je prends la liberté de dire cela, en passant, à vous qui êtes un seigneur des plus accomplis, et qui ne tombez pas dans beaucoup d'inconvéniens fort communs chez vous comme ailleurs et partout. Par exemple, nous sommes ici en carême, c'est comme qui diroit parmasan chez vous; cela a fait un cas dont voici l'occasion :

Une jeune personne de bonne maison, dont le mari étoit maître d'hôtel chez un sous-fermier, avoit, depuis quelque temps, conçu la plus violente passion pour le fils d'un chaircuitier, c'est à peu près comme qui diroit chez vous un marchand de cochons ; le jeune homme avoit accoutumé quelquefois souvent de porter, en allant donner son mémoire pour compte, un cervelas par-dessus le marché, qu'il portoit sous son tablier, et qu'il donnoit en cachette à la femme, qui étoit fort sensible à ces petites attentions. Il y a huit jours que le mari, rentrant chez lui plus matin qu'à l'ordinaire, monte à sa chambre ; ce qu'ayant entendu le

chaircuitier ensemble et l'épouse furent fort consternés, dont le mari, augurant quelque chose, demanda sur quoi c'étoit que le monsieur étoit là-haut ; lequel, sans se déférer du tout, repartit : Monsieur, j'avois pris la liberté d'apporter à Mademoiselle une petite douceur pour son déjeuner, et tout de suite descendit l'escalier quatre à quatre. Mais, la jeune personne étant hors d'elle-même par son émotion secrète : Qu'est-ce que cette petite douceur? dit-il. — Hélas ! dit-elle, c'est un cervelas. — Un cervelas ! où est-il ? — Il l'a remporté, ce dit-elle, car je n'en ai fait que tâter. — Un cervelas, répondit-il, quand on n'est pas en charnage ? on m'en repousse. — Vous me pardonnerez, mon fils, répondit-elle alors gracieusement ; on en fait pour les personnes dégoûtées. — Cette fausse monnoie fut prise par le mari pour de l'argent comptant. Il faut conclure de là que l'habileté des femmes est partout d'une grande adresse.

L'autre fois que je me donnerai l'honneur de vous écrire en premier, j'aurai celui de vous faire réponse. Je vous envoie des écrits nouveaux, fort curieux et intéressans pour une personne de votre mérite, dont j'ai l'honneur de me dire, en baisant la main, le.....

RÉPONSE POUR LE GENTILHOHME TURC

à la lettre persane de Paris.

MONSIEUR et cher ami, quoique je ne sois pas connu de vous, n'étant point le gentilhomme turc à qui s'adresse l'honneur de la vôtre, je ne laisserai pas que de vous tirer de l'embarras où vous auroit mis de n'avoir aucune réponse, parce qu'en Turquie les gentilshommes turcs ignorent souvent d'avoir appris à lire; ce qui fait qu'avec votre permission, je vous participerai quelques pensées que j'ai faites, en manière de remarques, sur l'ignorance indécrottable de votre lettre.

Vous avez pris la bonté de me dire (car posez le cas que je suis le gentilhomme turc qui parle), vous nous glissez donc, sans faire semblant de rien, qu'il y a des marchands de cochons chez nous, dont il y a à cela beaucoup de malice; car nous voyons bien que vous êtes un critique qui déchire la réputation du beau sexe par un cervelas : vous m'entendez du reste. Or, sachez donc que ce n'est pas ici comme qui diroit à Londres; car, puisque vous êtes Persan et mauvaise langue à l'endroit du prochain, que ne dites-vous plutôt la vérité du fait? C'est à savoir que dans aucune ville qu'il y a, il y a si peu de police, qu'on voit les jeunes demoiselles dans les rues qui s'amusent à jouer à la fossette avec

de petits libertins, malgré père et mère, comme des orphelins abandonnés, et qui, à faute de ce qui en peut arriver de là, ne trouvent plus la façon de s'établir ; car, pour nous affrioler, il faut faire les saintes nitouches ; et, tout au rebours, elles vous ont l'air d'avaleuses de pois gris : d'où qu'on a bien raison de dire que les parens sont de vrais Judas, quand ils ne mettent pas la paille et le bled pour donner une belle éducation à leurs enfans ; car il n'y a que cela qui tourne les filles et qui pousse les garçons.

Un des doulouroux de la belle Marie lui écrivit un jour de vierge : « Si je pouvois vous être les quatre premières lettres de votre nom, vous ne seriez jamais les cinq. »

Ce billet accompagnoit un bouquet de soucis et de pensées, et sa constance fut récompensée.

LE BOUQUET DE ROSES

Certaine Agnès, qui s'appeloit de même, belle, charmante et jeune, comme on doit l'être à cet âge[1], aimoit, sans le savoir, le fils d'un bourgeois de son voisinage. A la fin, il

1. Elle devoit avoir près de quinze ans à la Saint-Jean prochaine.

arriva que le jour de la fête chacun lui apporta des bouquets. Le gentil voisin y vint aussi lui souhaiter une bonne fête ; mais il y vint les mains vides, dont on lui fit la guerre agréablement ; et Agnès même, sans qu'il y parût, car elle étoit bien née, ne put s'empêcher dans l'âme de lui en savoir mauvais gré : c'étoit moins un présent qu'une marque d'estime qu'elle auroit voulu recevoir du voisin. Lui, sans se déconcerter, leur dit : Vous n'y connoissez rien, tous tant que vous êtes, car j'apporte à Mademoiselle..... En même temps, par surprise et sans dire gare, il fournit à Agnès deux baisers des mieux appliqués qu'il en fut jamais ; si bien qu'il colora tous les attraits de la belle, qui s'écria au fort de l'émotion : Eh bien ! que faites-vous donc ? Il lui répondit : J'embellis ce que j'aime. Agnès continua de s'animer et de rougir : si sa rougeur vint de pudeur, il n'importe ; il suffit que le voisin, content de son exploit, leur dit à tous : Voyez si je ne lui ai pas donné un bouquet de roses !

DIALOGUE EN FORME DE QUESTIONS

sur le mariage.

DEMANDE. Quelle est la première chose qu'il faut faire avant de se marier, quand on a le dessein de faire un établissement?

Réponse. Il faut trouver une épouse qui ait tout ce que votre cœur peut souhaiter pour son contentement.

D. Quelle est la partie la plus essentielle qui rend le mari content ?

R. La tête de la femme.

D. Si vous trouvez fille qui vous convienne, qu'y a-t-il à faire avant de l'épouser ?

R. Savoir premier si elle n'est pas la femme d'autrui.

D. Si vous avez volonté d'épouser quelqu'une, que faut-il faire de plus ?

R. Qu'elle le veuille bien aussi.

D. Comment saurez-vous si elle est pucelle?

R. En vous en informant, sans faire semblant de rien, dans le quartier, à des personnes qui le sachent bien.

D. Comment faut-il faire pour se rendre agréable aux parens de la future.

R. Etre poli, honnête et généreux.

D. Qu'entendez-vous par être poli et honnête ?

R. D'avoir toujours de belles paroles en bouche, offrir souvent du tabac à la compagnie, si vous avez une tabatière d'écaille, d'argent, de corne ou autre métal ; et, si la demoiselle en use, tirez votre râpe, et lui en râpez du frais sur-le-champ ; elle sera sensible à cette attention de votre part.

D. Que faut-il faire pour être généreux ?

R. Ne pas trop regarder à l'argent, mais y avoir l'œil, et, allant à la promenade, payer quelquefois à la compagnie du croquet, de petits gâteaux, des pains de mouton et d'autres friandises, sans oublier les rafraîchissemens.

D. Quand vous aurez fait tout ce qu'il faudra à l'endroit des père et mère, qu'y aura-t-il à faire encore ?

R. Leur demander, bien poliment, s'ils veulent vous bailler la fille.

D. S'ils disent que non ?

R. Ce sera peut-être pour vous en donner plus d'envie.

D. S'ils disent que oui ?

R. C'est peut-être que personne n'en veut.

D. Comment savoir tout cela ?

R. On n'en peut être bien éclairci qu'après le lendemain de la noce.

D. Pourquoi pas auparavant ?

R. Parce qu'on se donne bien garde de vous dire de quoi est la triomphe.

D. Il faut donc bien prendre garde à ce qu'on fait ?

R. Sans doute, et l'on est souvent attrapé.
D. Si l'on a été attrapé, que faut-il faire ?
R. N'en rien dire et se taire.
D. Si l'épouse a l'humeur acariâtre ?
R. Battez-la comme plâtre.
D. Si elle est plus forte que vous ?
R. Elle ne portera pas les coups.

Monsieur C..., si connu par les galanteries qu'il a pour toute sa rue, voyant arriver la Sainte-Marguerite, et voulant témoigner à la belle Gogo, sa voisine, pour laquelle il avoit le cœur égratigné, l'extrême considération de ses sentimens, fit venir la veille au soir sous ses fenêtres un orgue de Barbarie. Les plaisans du voisinage commencèrent par faire des gorges chaudes d'une musique aussi commune, puisqu'on peut s'en régaler tous les soirs à bon compte ; mais quel fut leur étonnement quand trois violons et une basse, en un mot, une des meilleures bandes du Pont-aux-Choux, fit entendre la descente de Mars et plusieurs beaux airs qui durèrent pendant plus de deux heures !

On a bien raison de dire qu'il faut attendre jusqu'à *amen,* surtout pour se moquer.

LES MÉMOIRES DU PRÉSIDENT GUILLERIN.

Ce n'est pas parce que feue Mademoiselle Chaudron étoit mon épouse ; mais je puis dire, sans me vanter, que, depuis qu'on a un quelqu'un pour compagne de couche, on ne s'est jamais marié à une personne plus accomplie. Elle m'a donné bien du chagrin, il est vrai; mais je lui ai pardonné, parce que c'est qu'elle étoit comme cela, et que, de même que les mariages sont écrits dans le ciel, il y a aussi, faut croire, des bisbilles qui sont d'autant plus ordinaires dans les ménages, qu'elles arrivent tous les jours ; c'est ce qui a fait dire à un auteur qu'on ne doit point mettre le doigt entre le marteau et l'enclume, pour insinuer qu'il ne faut pas se marier. La pauvre femme, sans cela, m'auroit aimé comme ses yeux ;.et je puis dire à sa louange que, sans les poires d'angoisse qu'elle m'a fait avaler, je ne serois pas si heureux que je le suis.

J'étois fort du monde lorsque j'en fis la connoissance. Mon défunt père me dit un jour : Mon fils, vous serez président de ce grenier à sel ; car on ne sait qui vit ni qui meurt. Ditesmoi : vous hantez le maison de Madame Chaudron ; c'est une brave femme, je n'en disconviens pas ; il n'est pas certain qu'elle ait jeté son

défunt mari dans le puits, comme on l'a voulu dire. Conclusion : quoiqu'il aille bien du monde chez elle, elle n'a pas le moyen. Vous rôdez alentour de ses filles, et à votre âge je me plaisois en la compagnie du beau sexe, d'autant plus que Mesdemoiselles Chaudron sont jolies comme un charme, et qu'elles se comportent de la manière qui convient à d'honnêtes filles qui ont de la vertu ; mais ce n'est pas là de quoi est la triomphe. — Mon père, je vous entends bien, lui répondis-je ; et là-dessus je me retirai dans mon cabinet pour réfléchir en moi-même, pensant à ce que j'avois à faire dans la circonstance de l'occasion ; et, voyant qu'il falloit prendre un parti, je mis ma perruque, et je sortis.

J'arrive chez Madame Chaudron. Dès que je fus assis, comme je faisois des compliments : Sur quel pied fréquentez-vous céans depuis trois mois ? me dit Madame Chaudron en me montrant Mesdemoiselles ses trois filles. — J'y viens pour un bon sujet, répondis-je, un peu étonné de la surprise que me fit cette demande, d'autant que je ne m'y attendois pas autrement. — Eh bien, continua-t-elle, il faut donc que vous fianciez aujourd'hui celle qui vous agréera pour épouse, d'autant que je ne suis point une mère (car mettez-vous à ma place) à laisser courir de faux bruits à l'endroit de mes filles, et je ne vous dis cela qu'autant que vous êtes honnête homme, ou que vous ne l'êtes pas. — Moi, je

sentis bien cet affront, et, sans balancer un moment : Oui, madame, lui dis-je, je suis honnête homme, et je n'en aurais jamais d'autre ; c'est Mademoiselle Chaudron la puînée que je vous demande : je lui ai déclaré, il est vrai, mon affection, que je lui ai fait connoître ; je vais en faire de même à mon père.

Je ne fus ni fou ni étourdi ; j'allais toujours courant le trouver ; et, avec toute l'obéissance que le respect d'un fils a pour son père, je lui dis net que je venois de demander pour légitime épouse Mademoiselle Babiche Chaudron. Il me regarda quelque temps entre deux yeux. Vous l'épousez, mon fils, me dit-il ; ne vous l'avois-je pas défendu ? et je crois même qu'il n'y a qu'un quart d'heure. Elle n'a pas de quoi, et vous savez de quoi est capable le qu'en dira-t-on, par les mauvais discours tenus au sujet de cette demoiselle, en parlant d'elle ; mais enfin je suis votre père ; c'est à moi de me montrer le plus raisonnable ; j'approuve ce mariage, allons ensemble chez la mère. Nous y allons. Ma commère, dit-il à madame Chaudron (car je me suis toujours souvenu de ses propres paroles), mon fils n'est qu'une bête, et c'est à moi de lui marquer des entrailles de père ; puisqu'il veut en faire la sottise, je ne vous en dédirai pas ; dressons les articles. Cela fut bientôt fait ; et nous allâmes souper à notre jardin, où ce qui arriva à table fait bien voir ce que c'est que la prédestination, quand l'étoile s'en mêle. J'étois

entre Mademoiselle Babiche et Mademoiselle Chaudron l'aînée ; et comme on parloit de fiançailles : Je ne dis pas ce que je pense, continua l'aînée, qui prit la parole ; mais si vous épousez ma sœur Babiche, je veux que ceci soit de la poison pour moi (dit-elle agréablement en sablant une rasade de vin-rosai) si je ne signe le contrat pour elle. Et là-dessus : Mon gendre, me dit madame Chaudron, l'entendez-vous bien ? elle est l'aînée de la famille, elle en épouseroit plutôt dix autres que de laisser passer en cas de cela sa sœur devant elle. Qu'est-ce qui vous fait préférer Babiche ? est-ce parce que vous l'aimez ? cela n'y fait pas d'un coup à sifflet ; vous n'aurez pas été un an l'époux de celle-ci, que vous m'en direz des nouvelles.

Comme elle proféroit la parole, arrive, comme par exprès, quoique ce fût fortuitement par hasard, M. Gandion le notaire. Votre serviteur, dit-il, car c'étoit un croustilleux corps : voilà des articles tout dressés ; mais, comme dit cet autre, qui est-ce qui tiendra la queue de la poële ? Çà, laquelle est-ce qui se marie ?

Mon père, qui pendant tout ce temps-là ne faisoit semblant de rien, s'entretenant avec Mademoiselle Chaudron la cadette, laquelle il écoutoit sans rien dire, parce qu'elle avoit de l'esprit comme un charme ; mon père, veux-je dire, s'écria tout d'un coup : Elle sera ma bru, ou je mourrai à la peine d'être son beau-père. Voilà, continua-t-il, Mademoiselle votre cadette

qui vient de me dire comme cela que, si elle avoit un mari, il ne mourroit jamais que de sa main. Oh! cette gentillesse-là ne peut venir que d'un bon esprit, et je la demande pour mon fils. Oh çà, me dit-il, remerciez courtoisement Mademoiselle Babiche. Ce que je fis en lui disant : Mademoiselle, je vous demande pardon et excuse; c'est que je n'y avois pas réfléchi; mais, ne vous épousant point, puisque je prends Mademoiselle votre sœur, je me fais véritablement un plaisir d'être votre beau-frère. —Monsieur, je ne sais point faire la pie-grièche, me répondit-elle; et, puisque vous en usez de cette manière, je ne dis mot. — Sur ces entrefaites elle me donna un soufflet d'une main, elle cassa une pile d'assiettes de fayence de l'autre, et elle s'en alla. — Tout ça est signe de joie, dit Madame Chaudron; n'en rions pas moins pour cela. Compère Gandion, faites le contrat, nous le signerons demain, et ils tâcheront d'épouser dimanche.

Comme nous nous en retournions pour aller faire la veillée chez mon père, nous trouvâmes, chemin cheminant, les marionnettes du sieur Alexandre Bertrand, qui défaisoient leur théâtre, parce qu'ils s'en alloient. Son fils aîné, qui étoit déguisé en fille, prit son violon et nous reconduisit à la maison; et, avant de nous quitter : L'usage, dit-il, d'une occasion comme la voilà, c'est d'embrasser Mademoiselle l'accordée. Là-dessus, il saute au col de ma future, et cela

nous mit tous de bonne humeur, d'autant que nous en étions déjà. Nous le conviâmes de rester avec sa troupe pour nous faire danser en bal, ce qui fut fait ; et cela faisoit plaisir à voir. A minuit environ, comme je dansois la forlande avec mon accordée : Il faut, n'est-ce pas, que je me déguise? me dit-elle ; et elle prit sous le bras le jeune Bertrand, et s'en alla à catimini. Une heure après, je demande : Où est donc la future ? On la cherche. Où est-ce donc qu'elle est ? Faut la trouver, ce dit-on. Fort peu de ça. On rôde par toute la maison, on ne trouve non plus d'accordée que dans mon œil. C'est quelque drôle de tour, dit Madame Chaudron, qui nous apprêtera bien à rire. A cette parole, elle appelle ses deux filles, et s'en retourne chez elle. Je la ramène en la reconduisant; sa fille cadette n'y est point. Je vais me coucher.

Le lendemain, m'étant éveillé dès le potron-jaquet, comme mon père ronfloit encore, parce que le vin l'avoit surpris au bal, je vais à l'écurie ; je prends sa jument et le chemin de Niort. On y sait des nouvelles, ce dis-je en moi-même, puisqu'on y vend la gazette. J'arrive le troisième jour ; je vois dans la place le théâtre du sieur Bertrand ; et sur lui je reconnois ma future, qui, je pense, jouoit le rôle de Chimène ; car elle étoit habillée en amazone. Quand le jeu fut fini, voyant Mademoiselle Chaudron qui s'en alloit, tenant sous le bras le jeune Bertrand

déguisé en Arlequin : Eh ! je crois que vous voilà, lui dis-je ? — Qui est cet insolent ? Je ne vous connois pas, mon ami, me dit-elle, en faisant une grande révérence. — Elle ne me reconnoît pas, dis-je en moi-même, parce qu'elle est déguisée ; mais du moins elle est civile, il ne faut pas la rebuter ; elle croiroit peut-être que je viens ici pour avoir une explication sur le malentendu de son départ ; il faut de la prudence. Voyons demain de quel côté le vent viendra, et surtout bouche cousue ; on ne se repent jamais de n'avoir point parlé, d'autant plus que trop gratter cuit. Nous verrons ça dans la seconde partie.

POUR SAINT PIERRE ET SAINT PAUL.

NICOLAS et Damon, enfans de la contrée,
Étoient tous deux soupirans de Philis ;
Des mêmes feux également épris,
Ils ignoroient encor leur douce destinée.
L'un, pour témoigner son ardeur,
Étoit toujours paré d'une couronne ;
L'autre, sans ornemens, veut plaire à son vainqueur,
Avec le seul tourment que son amour lui donne.
A l'ombre de jeunes ormeaux,
Tous deux trouvent Philis, et profèrent ces mots :
C'est aujourd'hui, ma belle, notre fête ;

Vous connoissez, n'est-ce pas, notre amour?
Trop charmante Philis, décidez en ce jour,
De qui, d'entre nous deux, vous êtes la conquête?
C'est trop barguigner en effet,
Dit Philis, dans mes vœux je veux vous faire lire;
De votre sort je m'en vais vous instruire,
En vous donnant un différent bouquet.
Puis, de sa droite, elle offre sa couronne
A Damon, qui n'en avoit pas;
De sa gauche, elle prend celle de Nicolas,
Au lieu de celle qu'elle donne.
Par cette diverse faveur,
Alors d'un air gausseur demande la friponne,
Qui des deux se croit mon vainqueur?

LA RUPTURE INGÉNIEUSE.

En amour, un des plus grands embarras est d'abord de dire que l'on aime; mais la difficulté n'est pas moindre de dire un jour que l'on n'aime plus : comme enfin tôt ou tard il en faut venir au dénoûment, il s'agit de s'en tirer galamment. Voyez la façon dont se servit un cavalier des plus accomplis de la ville de X... Il étoit attaché depuis trois mois à Madame de C..., mais on ne peut pas aimer toujours au même endroit. Les allées et les venues sont ce qui rend l'empire d'Amour plus florissant. La constance du cavalier étant donc sur ses fins,

un beau jour de Sainte-Élisabeth, qui étoit la fête de la dame, il lui envoya, pour présent, une petite figure en forme d'oublieux, avec sa lanterne garnie d'un bout de bougie fort courte, éteinte et renversée ; il avoit sur le dos un joli petit corbillon, où toutes les lettres, poulets, billets, portraits et autres de Madame de C... étoient roulés en façon d'oublies. La dame, qui sentit la finesse de cet emblème, lui pardonna son inconstance en faveur de l'invention.

L'ABBÉ Z..., qui étoit ce qu'on appelle un drôle de corps, se trouva chez madame B..., qui pour les étrennes de sa nièce avoit promis de donner un violon et des beignets. Les filles et les garçons du voisinage se rassemblèrent le soir chez elle, pour se délasser de toutes les courses qu'ils avoient faites, et de tous les baisers qu'ils avoient donnés, comme on en donne ce jour-là ; ils faisoient de grands récits sur leur nombre et sur leur qualité, quand l'abbé Z... parut dans la salle. Toutes les demoiselles convinrent, pour lui faire pièce, de ne lui donner que leurs oreilles à baiser. Il s'aperçut aisément du jeu joué, et ne dit mot ; mais comme, suivant l'usage, on donne aussi des dragées ce jour-là, il leur en fit une abondante largesse ; il est vrai que c'étoit du chico-

tin en dragée, et de la suie en guise de diablotins; quelques-uns même ont prétendu que c'étoit de la plus fine ou de la boue de bled; mais je ne le puis croire. Quoi qu'il en soit, toutes les demoiselles se jetèrent sur lui, et le firent sortir de la chambre, sans vouloir qu'il approchât de la collation. Il eut beau leur dire que, comme elles l'avoient mal baisé, de même il leur avoit donné ses plus mauvaises dragées; ce fut toujours bien fait que de le punir, quoique, à dire le vrai, tout soit permis dans ces jours de réjouissance et de gaudriole.

PENSÉES DIFFÉRENTES SUR DIVERS SUJETS.

Tout a été dit, et il n'y a rien de nouveau sous le soleil, disent MM. de Théophraste et de La Bruyère dans ses *Caractères;* mais ce grand homme a oublié de dire et de pratiquer une chose, à savoir qu'il faut tourner sa plume sept fois en la main avant que d'écrire, comme on a dit la langue dans la bouche.

Je dis donc que tous les jours on voit et on dit des choses nouvelles, n'y eût-il à moucher que les vices du genre humain, qui augmentent chaque jour; nous n'en voyons que trop d'exemples.

Par exemple, en fait d'ingratitude, un jeune homme de famille, adonné au jeu, et à qui son père ne refusoit pas ce qu'il lui demandoit, n'a-t-il pas trouvé moyen de le voler d'une manière basse et indigne? Pendant qu'il dormoit, il prit un drap mouillé qu'il lui a jeté sur le corps, dont s'étant éveillé, il s'est débattu, et s'est tellement embarrassé en se débattant qu'il s'est trouvé pris; et puis il l'a entortillé de manière qu'il ne pouvoit voir, parler ni entendre. Alors, étant à son bel aise, il a pris tout ce qu'il y avoit dans l'armoire, l'a emporté et a fermé la porte, d'où on ne s'est aperçu que le lendemain qu'on a trouvé le bonhomme prêt à rendre l'ame, et qui a réchappé à grand'peine. Cela ne fait-il pas horreur aux gens? et ne doit-on pas montrer des caractères comme celui-là pour en faire passer le goût?

La vanité nous fournira bien des sujets. Croirez-vous qu'on m'a assuré qu'un homme qui, pour avoir de père en fils une grande réputation de savoir et d'érudition, paye un quelqu'un qui travaille pour lui, et qui, faute de moyen, vend comme cela son propre mérite? Il faut le nommer, c'est M. Matthieu Laensberg, dont il n'y a plus de nom; cependant on abuse le public, et on lui donne toujours ce qu'ils ne font plus, puisque la famille est éteinte. Ces almanachs, où l'on dit le temps qu'il fera, font que bien souvent on compte là-dessus, à faute de ce que l'astrologie n'est pas encore à

la portée de tout le monde, quoi qu'en dise un auteur célèbre. Mais enfin, n'en retirât-on que l'avantage de détruire les almanachs fallacieux, ce seroit encore un grand bien pour l'avancement des sciences. De là naît la jalousie dans tous les arts : le poëte cherche à détruire le poëte ; le géomètre, le géomètre ; l'écrivain, l'écrivain. Dans les métiers, dans le peuple, on voit également régner la zizanie ; et cela depuis que les cordonniers veulent faire des chapeaux, et que l'on voit, comme dans notre quartier, M. Boudinet, le perruquier, qui s'est fait maître à danser ; Chicotin l'épicier, qui veut faire des airs à boire; et le laquais du premier clerc de M. Grapignan, procureur, qui fait des pièces satiriques sous des noms supposés. Voilà comme on trouve le pour et le contre de chaque chose ; car il est bien certain que l'ignorance et la science ont leurs inconvéniens réciproques.

LE BALLET DES DINDONS.

La Saint-Martin, dans tous les temps, fut un jour bien funeste aux poulets d'Inde. Il n'est fils et fille de bon lieu qui alors n'en mange sa part. On croit que c'est là tout l'usage qu'on en peut faire, point du tout; l'Amour tire parti de tout.

Un jeune amoureux folâtre, et plein de gentillesse envers une jeune demoiselle qu'il recherchoit à bonne fin, s'imagina de lui donner un divertissement des plus agréables pour la saison, qui est celle où l'on danse. Ils étoient donc tous en famille rassemblés dans une métairie ; ce fut là que notre galant, à l'insu de tout le reste du monde, fit faire *incognito* un petit théâtre dans une grange, comme pour y représenter les marionnettes, excepté que le rez-de-chaussée du théâtre étoit de fer-blanc, ou, si l'on veut, de tôle ; sous lequel, en temps et lieu, il fit mettre de place en place des brasiers ardens. A l'heure de la comédie, il fit tant qu'il y fit venir la demoiselle et toute la compagnie, qui, ne sachant rien, s'assit. Alors on siffle, la toile se lève, et les violons jouent à l'ordinaire, hors que c'étoit une sarabande bien grave ; on ne s'attendoit pas à ce que vous allez voir ; c'étoit une bande de poulets d'Inde qui marchoient à pas comptés, ramassant çà et là des grains pour se nourrir. A mesure que le plancher du théâtre s'échauffoit, les susdits danseurs sembloient s'animer, et les violons de jouer des airs à l'avenant, comme gavottes, passe-pieds, menuets, rigaudons, tambourins et cotillons fort en vogue à l'Opéra, avec les gigues et les bourrées du temps, dont lesdits poulets d'Inde étoient forcés de suivre la mesure, à fur et à mesure de la chaleur du dessous du théâtre, qui devenait insensiblement tout rouge. C'est

alors qu'au son des violons, qui jouoient des tempêtes, des vents et des furies, on vit tous les dindons s'élever, sauter, s'élancer, bondir à toute outrance, imitant les entrechats, jetés, pirouettes et gargouillades de nos plus célèbres maîtres : dont l'assemblée s'en retourna toute avec l'ame réjouie, et les dindons chacun avec les pieds à la Sainte-Menehould.

L'EMBLÈME ALLÉGORIQUE.

CEDANT *arma togæ,* c'est comme qui diroit en latin que l'épée mette pavillon bas devant l'écritoire. Un jeune conseiller au bailliage de*** vouloit faire un emblème de l'amour qu'il portoit, dans la même ville, à une jeune demoiselle de sa jurisdiction, et lui apprendre en même temps quelle étoit sa rigueur envers lui. A cet effet, il fit faire un petit instrument, comme qui diroit de gagne-petit, avec lequel on aiguise les couteaux ; mais toutes les pièces de son instrument étoient allégoriques, c'est en quoi gît la gentillesse. La meule étoit en forme de cœur arrondi, ce qui désignoit la dureté de celui de la belle ; au lieu de réservoir, qui est ordinairement un sabot, c'étoit une pantoufle, faite sur le modèle de sa maîtresse ; et, au lieu d'eau commune et ordinaire, il l'avoit remplie

de ses larmes, qu'il avoit amassées exprès pour cela ; et, par-dessus tout, notre amoureux lui-même fabriqué au naturel, c'est-à-dire en robe et en rabat, faisoit l'office de rémouleur ou de gagne-petit, avec cette devise : *Voilà ce qu'on gagne avec vous.* La belle fut si charmée de l'invention du conseiller, qu'elle lui fit entendre qu'il ne falloit plus qu'un tour de roue pour que son cœur fût à lui.

L'AGRÉABLE D... courtisoit de son mieux l'incomparable Javotte, qui se piquoit d'avoir de l'esprit, et qui ne pouvoit en refuser à D..., puisqu'il parloit latin (car il avoit très-bien fait ses études). Il est vrai qu'elle ne l'entendoit pas ; mais Javotte n'est pas la seule dont l'ignorance produise l'admiration. D... avoit beaucoup de raisons pour désirer de plaire à Javotte ; car elle étoit fort riche, et son père possédoit beaucoup de bon bien au soleil, sans celui qu'il ne montroit pas. Indépendamment du latin que D... crachoit sans cesse, comme l'on dit, il faisoit continuellement des vers et des élégies pour son adorable, ou, pour mieux dire, il en copioit dans tous les livres, sans compter les belles lettres qu'il écrivoit, et dont il faisoit valoir la longueur. Malgré tant de

mérite, il ne faisoit que de l'eau toute claire; et Javotte, qui n'en avoit guère, ne lui trouvoit pas encore assez d'esprit pour elle. Un jour elle entendit parler des fées et de leurs contes, chez une dame du fauxbourg Saint-Germain, qu'elle étoit allée voir en visite. Elle revint chez elle, croyant qu'il étoit du bon air de parler des mêmes choses dont on s'entretenoit dans cet illustre fauxbourg; cependant elle n'avoit été que dans la rue Dauphine. Elle dit donc qu'elle aimoit outrageusement les contes de fées, terme qu'elle avoit parfaitement retenu, et qu'elle plaça plus de vingt fois ce jour-là même. D... étoit trop galant pour ne pas lui offrir d'en imaginer un tout au plus tôt: son offre fut acceptée, mais à condition qu'il ne seroit point en latin. Il marchanda longtemps sur le jour qu'il le livreroit; on lui donna huit jours, au bout desquels, avec un air composé et très-content de lui-même, il lut devant la bonne compagnie du quartier, et dans la présence de Mademoiselle Javotte, le conte qui suit.

LE PRINCE BEL-ESPRIT ET LA REINE TOUTE-BELLE

CONTE

Il étoit une fois une Reine qui se nommoit Toute-Belle. Elle avoit le nez un peu retroussé, mais plein de charmes; les yeux petits, mais tournés à la friandise; la taille petite, mais d'une Reine qu'elle étoit; la bouche un peu plate, mais remplie de toutes les perles de l'Orient: on n'en sera pas étonné, puisqu'elle ressembloit comme deux gouttes d'eau à Mademoiselle Javotte. La Reine Toute-Belle étoit fort occupée de son Empire, mais elle l'étoit aussi de sa beauté; et les dimanches et les fêtes on admiroit sa parure : une palatine, un petit ruban embellissoient sa grisette à ne la pas reconnoître, de façon que tout le monde étoit amoureux d'elle. Parmi ses soupirans, le Prince Bel-Esprit soupiroit et témoignoit son amour par de beaux vers et par des déclarations continuelles. Le bonheur lui en voulut assez pour que, la Reine Toute-Belle ayant été priée de quêter le jour du patron de la paroisse, le Prince Bel-Esprit l'emportât sur ses rivaux, et fût choisi pour lui donner la main. Ce bonheur le mit au comble de la joie; il envoya un bouquet à la Reine, comme il se pratique, avec

ces mots écrits sur un papier : *C'est un rendu;* pour faire entendre la façon dont elle le menoit tous les jours, et celle dont il la mèneroit cet heureux jour. L'espérance de devenir son compère, pour être dans la suite quelque chose de mieux, se joignoit au plaisir de paroître devant tout le monde en donnant la main à la Reine. Toutes ces idées lui donnoient une joie qui le faisoient rire, comme l'on dit, aux anges ; mais cette heureuse situation (car les bonheurs ne peuvent pas toujours durer) fut interrompue par plus de trente-six sols en liards qu'une main barbare jeta dans la bourse de la plus belle des quêteuses. La Reine Toute-Belle rougit et versa même quelques larmes de l'affront que lui faisoit la fée Toinon, qui toute bancroche qu'elle étoit, n'en étoit cependant pas moins jalouse de la préférence que l'on avoit donnée à la Reine pour ce grand jour ; car l'on sait assez combien ces occasions sont agréables et souhaitées dans le monde. Le Prince Bel-Esprit rassuroit cependant la Reine par un clin d'œil et lui disoit, toujours en souriant : Ce ne sera rien, Mademoiselle, croyez-moi, elle en aura le démenti ; rira bien qui rira le dernier ; elle s'est trop pressée. En effet, Bel-Esprit avoit non-seulement prié tous ses amis de donner à la quêteuse, à charge de revanche ; mais il avoit aposté plusieurs personnes, qui donnèrent plus de dix-huit francs en pièces de douze et de vingt-quatre sols, de façon que la mitraille se

trouva couverte, et que la grosseur de la bourse, qui faisoit paroître la quête admirable, fit endêver la fée Toinon. C'est à vous, belle Javotte, de permettre à l'enchanteur Amour de couronner une si belle union.

Javotte, piquée de ce que son aventure devenoit publique par cette indiscrétion (car la chose lui étoit en effet arrivée depuis peu) et désespérée surtout d'apprendre que les dix-huit francs venoient de la générosité de son amant, et non pas de son mérite, dit tout haut que le prince Bel-Esprit étoit un sot, et qu'elle le chassoit de sa cour. Elle a tenu parole, et D... a perdu une belle fille et une grosse dot pour n'avoir pu se taire encore quelque temps sur les dix-huit francs. Les femmes n'aiment point qu'on leur reproche les dépenses.

POUR SAINTE-ÉLISABETH.

Monsieur l'abbé ***, bel esprit de la ville du Mans, étoit lié de la plus étroite amitié avec Madame de ***; elle s'appeloit Élisabeth. Le jour de sa fête il entre dans son appartement au moment qu'on l'éveilloit, tenant dans sa main une corbeille couleur de rose; il l'aborde en disant ces mots :

Pour vous composer un bouquet,
Des plus brillantes fleurs j'ai choisi l'assemblage.

Du beau sexe qui nous engage
Vous êtes le plus bel objet;
Sur les fleurs de notre bosquet
Elles ont le même avantage.

Alors il lève le dessus de la corbeille, il en tire le bouquet; mais, surpris, il dit:

Mais hélas! ces fleurs sont passées,
Votre réveil a changé leur état;
Par les vôtres je vois qu'elles sont effacées;
Près de vous tout se fane et tout perd son éclat.

LES ÉPREUVES D'AMOUR
dans les quatre éléments.

HISTOIRE NOUVELLE.

Une dame, dont je tairai le nom, appelée Cécile, fort adonnée aux amusements de l'esprit, avoit exigé d'un cavalier, qui la considéroit beaucoup, une histoire de sa façon pour bouquet, en guise de discrétion qu'il avoit perdue avec elle à certain jeu; dont voici comme il s'acquitta.

Eulalie étoit née pour éprouver les caprices les plus singuliers de la fortune et de l'amour; sa beauté étoit conforme à sa naissance, et c'est tout dire. Sa vie commença d'abord au bal de l'Opéra de Paris, où Madame sa mère se trouva

dans la nécessité de la mettre au monde. Elle y fut reçue par une troupe de masques, parmi lesquels il s'en trouva une en sage-femme, et l'autre en nourrice, qui facilitèrent beaucoup la naissance de la jeune Eulalie. D'un autre côté, le jeune Alexis naissoit. C'étoit un cavalier qui devoit être accompli, comme il le fit voir dans peu. C'étoit lui-même que le Ciel destinoit pour causer et partager les aventures d'Eulalie; car nous naissons toujours assortis à quelque autre ; la question est de nous rencontrer.

Cependant la belle Eulalie entra en nourrice comme Alexis en sortoit : leur étoile commença par les faire venir frère et sœur de lait ; jugez de la sympathie que cela leur donna l'un pour l'autre. Aussi peut-on avancer que ce commencement leur procura, par la suite, l'occasion de se connoître, de s'attacher encore plus étroitement l'un à l'autre, et de remplir leur vocation. Je passerai, s'il vous plaît, en silence toutes les gentillesses d'une enfance si charmante, qui rempliroient un volume, afin d'aller en avant dans une histoire si intéressante. Passons donc tout d'un coup à l'adolescence de ces pauvres enfants; ce que j'en dis de pauvres enfants n'est pas qu'ils ne fussent assez accommodés des biens de la fortune pour avoir de quoi, mais c'est par rapport aux révolutions de leurs cœurs. La fortune, qui sembloit conduire leur roman par la main, fit encore plus pour eux, et les rendit voisins de quartier, en sorte qu'il n'y

avoit que la rue entre deux. Bientôt leurs parens, qui s'étoient plu à voir l'attachement réciproque de ces deux enfans, et qui s'en faisoient un jeu, en craignirent les suites. Une brouillerie survenue à propos entre eux fut le commencement des infortunes qui tourmentèrent la vie de nos amans. Les voilà donc séparés et réduits à ne plus se voir qu'à la dérobée à la messe et partout où ils se rencontroient, c'est-à-dire rarement aux promenades et jamais aux spectacles. Heureusement ils demeuroient vis-à-vis l'un de l'autre, et ils passoient une bonne moitié de la journée à leurs fenêtres, à s'envoyer mille regards et mille soupirs que les zéphyrs leur portoient et rapportoient sans cesse très-fidèlement. Ce soulagement leur suffisoit; l'Amour se passe à peu quand il est jeune : mais leurs parens s'en aperçurent; on changea Eulalie d'appartement. Cette dernière séparation leur parut bien plus insupportable que la première. Ils auroient passé leur vie à se regarder à travers la rue, du moins ils le croyoient. A cet âge, on ne croit rien d'impossible. Il fallut s'aider et chercher des expédiens pour éluder la rigueur de leurs tyrans. La fortune, qui ne faisoit que semblant de les abandonner, les tira d'embarras.

Heureusement le feu prit chez Eulalie, mais avec tant de violence, que c'étoit un charme de voir comme en un instant la maison parut tout enflammée. L'occasion étoit trop belle pour

qu'Alexis n'en profitât pas. Il ne perdit point de temps, et, sans craindre ni feu ni flamme, il se jeta tout au travers de l'incendie, et fit si bien qu'il pénétra jusqu'à la couchette d'Eulalie, l'en tira le plus modestement qu'il put, la prit entre ses bras, et l'emporta si à propos chez lui, que le plancher d'Eulalie s'effondra le moment d'après, et la maison presque consumée tomba en ruine et s'écroula sur elle-même si parfaitement, que ce n'étoit plus qu'un monceau de décombremens, qui n'avoit plus ni forme ni figure de maison. La confusion fut aussi grande que le désordre ; en sorte que les parens, ne sachant à qui entendre, ne s'aperçurent pas de l'heureux enlèvement de leur chère fille, et même ils firent mieux, car ils crurent qu'elle avoit été brûlée et écrasée avec les meubles et le reste de la maison. Tandis qu'ils la pleuroient, nos heureux amans étoient réunis en secret par le plus grand bonheur du monde : jugez de leur amour. C'est là que l'histoire reste tout court : on ne peut décrire ce qu'on ne peut définir. Mais cependant remarquons la délicatesse d'Eulalie, qui, entre les bras de son amant, devoit naturellement n'avoir rien à désirer, et qui pourtant regretta de n'avoir pas sauvé de l'incendie quelques petits billets doux qu'elle avoit reçus de son cher Alexis. Cependant il la tenoit avec bien du secret, dans sa chambre au troisième, la nourrissant de tout ce qu'il pouvoit attraper à la cuisine, et y met-

tant jusqu'au dernier sou de l'argent qu'on lui donnait pour ses menus plaisirs; mais l'amour suppléoit au reste : si la chère étoit courte, les contentemens étoient grands. Leur félicité paroîtra incroyable aux insensibles; mais laissons-les là, ils ne sont bons à rien.

Ces deux amans passoient les jours entiers à s'aimer et à en être charmés; ils n'avoient pas le temps de songer à l'avenir; ils n'envisageoient que le présent et en profitoient : qu'auroient pu faire de mieux des gens plus raisonnables et plus expérimentés? Le bonheur de leur roman fut troublé par cette fatalité qui ne permet jamais à la félicité d'être durable. Un fripon de valet s'aperçut de quelque chose; il en jasa, tout fut découvert, et l'on vint arracher, un beau matin, Eulalie d'entre les bras de l'Amour même. Quel réveil! car enfin elle dormoit alors; il falloit bien dormir quelquefois. Une mère fâcheuse, comme c'est l'ordinaire, l'enleva d'autorité; ce qui fut accompagné de quelques petites influences sur les joues de roses d'Eulalie. Qu'avoit fait la pauvre enfant que toute autre n'eût fait à sa place? Les voilà donc séparés comme si de rien n'étoit, sans savoir ce qu'ils alloient devenir; et il n'en resta à Alexis, sans compter le reste, que le plaisir d'avoir sauvé Eulalie du feu, et le chagrin de la perdre peut-être pour jamais. Mais il y a, comme on dit, un Dieu pour les enfans, pour les amans, car c'est tout un.

Alexis, à force de remuer, apprit enfin qu'on alloit mener Eulalie au couvent dans une province des environs de Paris, et qu'apparemment elle étoit perdue pour lui sans retour. Effectivement sa mère prétendoit en faire, bon gré mal gré, une religieuse pour toute sa vie; et, pour mieux y déterminer sa fille, elle lui avoit fait accroire l'inconstance de son amant. Filles, ne vous y trompez pas, c'est la rubrique ordinaire dont les parens se servent en pareil cas. Eulalie, qui ne le croyoit pas plus que de raison, laissoit faire sa mère et prenoit par force le parti d'obéir. Le jour du départ fatal arriva. Il fallut se lever pour la dernière fois; on la mit en carrosse, et l'on partit sans lui permettre d'aller faire ses adieux dans le quartier. C'est alors que l'infortunée Eulalie sentit plus que jamais toute la force de son malheur: un foible rayon d'espérance l'avoit toujours soutenue; mais, voyant que chaque pas qu'elle faisoit l'éloignoit de son cher Alexis et l'approchoit de son exil éternel, elle perdit la tramontane. Le désespoir s'empara de son triste cœur; elle prit une résolution bien terrible, et n'attendit qu'une occasion favorable pour l'exécuter. Mais, me dira-t-on, on n'a point de nouvelles d'Alexis? Patience, lecteur, chacun aura son tour; nous l'avons laissé rongeant son frein; il ne tardera pas à reparoître sur la scène.

Eulalie rouloit, lorsque, à une certaine distance, il survint une rivière qu'il falloit passer

dans un bac ; à cet aspect, Eulalie feignit d'avoir peur, et demanda à descendre : comme on cherchoit à l'amadouer, on n'eut garde de lui refuser sa demande. Étant donc descendue à pied dans le bac, elle s'approcha d'un des bords, et, dans l'endroit où l'eau étoit la plus forte, elle se précipita à corps perdu : aussitôt on entendit derrière un grand cri, et un des gens de livrée ne fut ni fou ni étourdi ; mais, sans perdre de temps, il se jeta après elle, dans le dessein de la sauver ou de périr avec. Aussi étoit-ce le désespéré Alexis, qui s'étoit ainsi travesti pour suivre sa maîtresse de l'œil ; comme il s'étoit déjà jeté une fois dans le feu pour elle, il n'est pas étonnant qu'il se jetât à l'eau pour la sauver encore une fois.

Cependant le courant, qui étoit extrêmement rapide, avoit déjà entraîné bien loin Eulalie et son amant ; il faisoit des efforts surnaturels pour la joindre.....

Ici l'histoire s'est trouvée par malheur interrompue ; mais on fera son possible pour engager l'auteur à nous en donner promptement la seconde partie, qui ne sera peut-être pas la dernière.

SUITE DES ÉPREUVES D'AMOUR

dans les quatre éléments.

POUR peu qu'on s'en souvienne, on peut se rappeler aisément que nous avons laissé nos deux amans à vau-l'eau. Les spectateurs les avoient perdus de vue, et se contentoient, ne pouvant faire mieux, de les recommander à saint Nicolas. Cependant Alexis ne s'endormoit pas, de son côté; au contraire, il fit tant, qu'il joignit enfin sa chère Eulalie, que ses hardes et quelques mouvemens involontaires qu'elle faisoit de temps en temps faisoient revenir sur l'eau ; mais, au moment où son amant alloit mettre la main dessus, il la voyoit faire le plongeon, et lui-même alloit à la dérive. Ce petit manège dura quelque temps : Alexis essuyoit toutes ces contrariétés ; il retournoit sans cesse avec une patience admirable à la charge ; et, sans attendre que sa proie reparût, il alloit, même en plongeant, la chercher jusques au fond des ondes, tel qu'un barbet courageux qui poursuit un canard. Il étoit temps que leur naufrage finît : Alexis, épuisé, rassembla toute son industrie ; et, à force de ruses, il saisit Eulalie par ses beaux cheveux, qui flottoient au gré des eaux. Alors, ranimé par cet heureux avantage, il la remorqua jusque sur la rive, et la fit échouer sur un gazon, qui sembla se trou-

ver là exprès pour recevoir une si belle charge ; il ne l'eut pas plus tôt mise à sec, que, se mettant à la considérer, il crut s'apercevoir que la vie lui manquoit, et qu'elle l'avoit laissée au fond de la rivière. Alors il fut sur le point d'aller s'y jeter lui-même, désespéré d'en avoir fait à deux fois : il prenoit congé de sa pauvre défunte par mille baisers qu'il prodiguoit sur ce visage où il n'y avoit plus que des lis, lorsque, ayant par hasard rencontré sa chère bouche, il sentit quelque reste de respiration : il auroit non-seulement partagé son âme avec elle, mais il la lui auroit volontiers transmise tout entière. Il continua donc : c'étoit de quoi ramener un mort ; aussi le fit-il. Eulalie, reprenant haleine, soupira, ouvrit un de ses beaux yeux mourans, et un de ses regards fut adressé à son libérateur, qui jouit de sa résurrection avec des transports trop grands pour être sensibles : trop heureux de pouvoir éprouver alternativement qu'on peut mourir de plaisir ainsi que de désespoir. Tandis qu'ils étoient tous deux dans cet heureux passage de la mort à la vie, les parens, les amis et tous les passagers arrivèrent à la file ; et nos amans, sans s'en apercevoir, s'en trouvèrent environnés. Chacun félicita Alexis, excepté la mère, qui l'en remercia froidement, et qui fit transporter sa fille autre part, sans vouloir permettre à Alexis de venir prendre un air de feu avec elle ; il fut, comme on dit, obligé de se sécher où il s'étoit mouillé. Ce dernier trait

de dureté l'affligea plus que tout le reste ; mais il s'en consola par le plaisir d'avoir sauvé ce qu'il aimoit. Il prit donc son parti, et devint ce qu'il plut à la fortune.

Cependant, après qu'on eut fait à Eulalie tout ce qu'on put lui faire humainement, il fallut remonter en carrosse et continuer la route. On arriva, trop tôt pour elle, dans le triste séjour où elle devoit être confinée bientôt après. Elle reçut les adieux de toute la carrossée ; on la laissa aussi mouillée de ses pleurs que si elle sortoit encore de la rivière : mais sa mère n'en répandit point, et partit après avoir recommandé aux mères discrètes de lui donner le plus de vocation qu'il seroit possible pour la vie religieuse.

Voilà donc Eulalie claquemurée. Sa clôture lui parut un enfer anticipé ; elle fut parmi ces vestales quelque temps comme au milieu des sauvages dans une île inhabitée ; elle ne voyoit et n'entendoit rien, lorsque, à la longue, parmi les jeunes professes qui s'empressoient autour d'elle, elle en aperçut une qui avoit un faux air tout à fait ressemblant à Alexis. Elle se mit à l'envisager plusieurs jours de suite ; sa prestance, sa corpulence, son maintien, son ton de voix, sa voix même, ses discours équivoques, tout enfin lui gagna insensiblement le cœur ; elle sentit que c'étoit ou que ce devoit être Alexis en personne ; rarement le pressentiment nous trompe, surtout quand il est fondé sur la

vraisemblance et appuyé par l'amour. En effet, c'étoit Alexis, qui, à l'aide de sa physionomie modeste et de sa jeunesse, avoit trouvé le secret d'entrer parmi les novices de ce couvent. Il ne tarda pas à ne laisser aucun doute à Eulalie du recouvrement de son amant ; ce fut alors qu'elle pardonna tout à la fortune. Quel plaisir pour deux amans de porter le même habit, d'avoir la même demeure, les mêmes fonctions, les mêmes devoirs, et de ne voir entre eux d'autre différence que celle qui servoit encore plus à les réunir ! Ils comptoient faire ensemble profession ; ils avoient toujours fait les mêmes vœux : ainsi ceux qu'il leur restoit à faire leur paroissoient la consommation du reste. Le temps de la profession approchoit ; ils soupiroient après ce moment, qui devoit les unir pour jamais. Ils auroient voulu en être au lendemain ; mais le démon de la jalousie se fourra entre eux deux ; leur grande liaison ou plutôt l'instinct de quelques nonnes fit qu'elles examinèrent le plus qu'elles purent la fausse novice. L'amour heureux est aveugle ; la félicité porte avec elle une espèce de sécurité qui devient souvent très-dangereuse : quoi qu'il en puisse être, Alexis fut trahi par son sexe, qui transperçoit à travers sa guimpe. La nonne qui s'étoit furtivement assurée du fait n'en douta plus ; et, soit par désespoir ou par l'amour de sa règle, elle fut dénoncer ce qu'elle avoit vu, en faire la description authentique aux mères discrètes, qui

eurent peine à croire ce rapport. L'affaire fut mise en délibération ; celle qui nioit le fait n'étoit pas fâchée en secret de s'en convaincre par ses propres yeux : c'est ce qui fut exécuté fort heureusement pour elle. Un beau matin, Alexis fut pris au saut du lit ; il n'y eut pas moyen d'éluder ; la conviction fut telle, qu'il fut dès lors traité comme un loup qui se seroit sauvé dans la bergerie : cependant l'on en revint, après bien des débats, à un parti plus raisonnable, qui étoit de ne rien laisser ébruiter. Après avoir pris d'Alexis un serment qui rassura toute la communauté, et qui maintint chaque religieuse dans son innocence, on lui fit déposer les dépouilles monastiques, que l'on rebénit après, et on lui fournit les vieux habits d'un sacristain mort depuis peu à la fleur de son âge au service du couvent. Ainsi Alexis fut renvoyé, avec défense de rôder autour du couvent, et d'en approcher plus près qu'à la portée du pistolet. On dit qu'Eulalie ne fut pas la seule qui le regretta : toutefois, pour ne rien avancer qui ne soit vraisemblable, son désespoir fut égale à sa perte ; mais il fut presque secret. Heureusement pour elle, on convint, pour plus de sûreté, de lui faire recommencer son noviciat. Je dis heureusement, parce que cela lui mettoit encore une année devant elle : comme on dit, qui a terme ne doit rien ; et le temps amène bien des événemens qui n'arriveroient pas sans lui.

De quoi l'amour féminin n'est-il pas capable, quand il est contrecarré si constamment ! Eulalie passoit le temps à imaginer inutilement, lorsqu'enfin, n'ayant plus d'autre ressource, elle s'en tint à un expédient bien imprévu, qui fut de faire semblant d'être enceinte. On lui apprit à en feindre tous les symptômes les plus significatifs ; on lui fournit à mesure de quoi s'arrondir la taille. Comme elle s'étoit fait aimer dans le couvent, elle y trouva secrètement tous les secours nécessaires. Les choses étant en cet état, un bruit sourd en circula par toute la communauté ; l'habitation qu'Alexis avoit faite dans le couvent ne nuisit pas à la confirmation de cette rumeur. Autre conseil fut tenu dans le chapitre secret, et l'on résolut d'en écrire à la mère, qui, aussitôt la lettre reçue, devint comme une furie, déclara qu'elle renonçoit sa fille pour jamais ; qu'elle l'abandonnoit à son mauvais destin, la privoit de sa succession, et que de plus, par la présente, elle lui envoyoit sa malédiction. Que faire à tout cela ? La grossesse prétendue alloit toujours son chemin et augmentoit à vue d'œil ; la terreur augmenta aussi dans le couvent ; peut-être que, si l'on eût pu espérer qu'Eulalie n'accouchât que d'une fille, on auroit pu la garder ; mais on craignit qu'elle ne mît au monde un garçon, et même deux : quel scandale auroit-ce été ! Dans cette incertitude, on signifia à Eulalie qu'elle eût à prendre son parti le plus promptement qu'elle pourroit,

d'autant plus que le terme approchoit, et que le bruit qui transpiroit déjà au dehors se répandroit bientôt dans les environs.

Eulalie accepta son congé à belles baisemains; elle sortit sans savoir ce qu'elle deviendroit: il ne faut qu'aimer; avec l'amour on croit que la terre ne peut jamais manquer.

Notre nouvelle défroquée se réfugia donc dans l'endroit le plus prochain, et là elle voulut reprendre son honneur, qu'elle avoit laissé dormir quelque temps ; c'est-à-dire qu'elle abjura sa prétendue grossesse, et rentra dans le rang des vierges, pour passer bientôt dans celui des martyres, comme nous l'allons voir. Le juge des lieux, informé de sa sortie du couvent et du motif qui en avoit été cause, ne lui voyant plus cette rotondité qu'elle avoit rapportée dans le siècle, crut qu'elle étoit accouchée en secret; c'est pourquoi il se transporta sur le lieu, pour la féliciter sur son heureuse délivrance, et en même temps pour lui signifier qu'elle eût à lui représenter son fruit; ce que n'ayant pu obtenir d'elle à cause de l'impossibilité, il la fit appréhender au corps et conduire en prison, ne doutant pas un moment qu'elle ne se fût défait du nouveau-né. On juge aisément de l'embarras où elle fut pour faire voir qu'elle n'avoit jamais été grosse ; et en effet, malheureusement pour elle, rien n'est plus difficile à prouver: elle eut beau nier, ses protestations et une chanson furent la même

chose. M. le bailli entendit en déposition toute la communauté, l'une après l'autre, qui soutint unanimement son dire, ajoutant qu'elle s'y connoissoit très-bien, et qu'elle n'étoit point si facile à être affrontée. Enfin, il résulta d'un témoignage si authentique qu'Eulalie auroit été grosse ; et le bailli suppléa d'office qu'elle étoit accouchée clandestinement sans avoir accelarné, c'est le terme, et qu'elle s'étoit défait de son fruit ; pour réparation de quoi, il la condamna à être suspendue et à mourir au bout d'une corde. On sera sans doute étonné de la brièveté avec laquelle on rendoit la justice en ce pays-là ; le fait n'en est pas moins constant, et il y a souvent bien des réalités auxquelles il ne manque que la vraisemblance : peut-être que, pour connoître l'innocence d'Eulalie, on eût pu procéder aux vérifications et rapports des personnes expertes en ce cas ; mais, soit à cause de leur incertitude, ou par autres raisons que ce soit, on n'en vint pas là, et, dès le lendemain, l'innocence même fut conduite au lieu de l'exécution avec un grand concours. Alexis y fut comme les autres. Quel coup de foudre pour lui, quand il aperçut la patiente Eulalie à la potence, et, qui plus est, Eulalie perfide, infidèle, condamnée pour un crime auquel il n'avoit point donné lieu ; car il l'avoit toujours respectée si parfaitement, qu'il étoit sûr de n'avoir aucune part à cette maternité, et qu'il ne lui en avoit fourni aucun titre. Désespéré

d'une infidélité si publique, bien plus que de sa mort, qui sembloit le venger, il fut tenté de la laisser subir son supplice. Mais quoi! voir pendre ce qu'on a tant aimé, et ce qu'on aime encore; car la tendresse d'un amant n'expire pas toujours avec la fidélité d'une maîtresse, et l'amour meurt rarement de mort subite. Cependant il étoit temps de résoudre; Eulalie n'avoit plus qu'un instant à vivre: le lien malheureux qui devoit lui ôter la vie entouroit déjà ce col d'ivoire et d'albâtre: quels nœuds, grand Dieu! au lieu de celui qu'elle devoit former, et qui devoit l'attacher pour jamais à son amant! Alexis ne put souffrir ce spectacle plus longtemps; à tout hasard il se mit avec cinq ou six étourdis, aussi touchés de compassion que lui; ils s'unirent, et faisant, une escarre dans la presse, Alexis, d'un coup de sabre, coupa la corde fatale et reçut Eulalie dans ses bras, tandis que ses camarades, à l'aide de quelques coups de plat d'épée, écartèrent le reste et lui donnèrent le moyen de se sauver avec elle, dont le bailli fit un beau procès-verbal. Ainsi Eulalie, qui avoit pensé périr dans le feu, dans l'eau, et tout à l'heure en l'air, fut pour la troisième fois sauvée par son amant. Cependant nos oiseaux s'envoloient à tire-d'aile. Comme tout se trouve à point dans les histoires extraordinaires, Alexis rencontra un cheval qui passoit non loin de là, qui lui vint fort à propos; au hasard de le crever, il lui fit faire une traite

qui paraîtroit sans doute incroyable, si tout n'étoit pas possible dans de certaines circonstances.

La fortune, qui sembloit vouloir se réconcilier avec eux, après leur avoir fourni les moyens de se mettre en sûreté, n'en demeura pas là. Alexis reçut des nouvelles du pays, qui lui mandoient que son père étoit à l'extrémité, et qu'il n'avoit point de temps à perdre, s'il vouloit venir recueillir ses derniers soupirs et sa succession. Dans cette extrémité, combattu par l'amour, par la piété envers son père et par le besoin futur où il alloit tomber, il crut qu'il ne devoit pas laisser mourir son père sans lui; il fallut encore se séparer de sa chère Eulalie; mais il espéra que cette séparation seroit la dernière, et qu'ils se réuniroient enfin une bonne fois pour toutes. Cependant certains pronostics opiniâtres, qui reviennent toujours quand on les chasse, sembloient lui présager quelque chose de sinistre; il avoit beau les secouer; il buvoit, mangeoit, alloit, venoit, demeuroit et dormoit malgré lui avec eux; il ne pouvoit deviner à qui ils en vouloient, et ne prévoyoit pas qu'il pût lui arriver rien au delà du trépas de son père. Il part donc, et les adieux furent entremêlés de soupirs plus accablants que jamais. A peine Eulalie, qui l'avait suivi des yeux, autant qu'ils pouvoient s'étendre, eut perdu de vue cet objet que l'amour sembloit ne lui faire que prêter, qu'elle tomba dans un abattement affreux; elle eut tous les avant-coureurs

de la maladie la plus en forme et la plus considérable qu'on puisse avoir ; le courage, qui l'avoit soutenue jusqu'ici, lui fit faux bond tout à coup ; elle s'en trouva moins qu'une femmelette accablée de la perte d'une guenuche ou d'un perroquet. La maladie ne manqua pas de se déclarer au plus tôt ; il fallut se mettre au lit pour n'en plus relever ; malgré la disette de médecins, le mal empira de lui-même, sans aucun secours, et vint à tel point, qu'elle cessa de donner aucun signe de vie. Ce moment fatal arriva jour pour jour le quinzième du départ d'Alexis, qui, sans savoir rien de rien, arrivoit à toutes jambes, et se trouva justement à temps pour assister aux convoi et enterrement d'Eulalie. Ce fut alors que le désespoir eut son cours ; peu s'en fallut qu'il ne se fît enterrer avec elle ; mais on ne voulut pas lui accorder cette faible consolation. On le ramena malgré lui au logis de la défunte, où ce fut encore pis quand il ne l'y trouva plus ; il ne laissoit pas de la chercher partout.

Les grandes douleurs sont folles ; celles d'Alexis furent des plus extravagantes, mais elles lui étoient pardonnables : quand on perd tout, on peut bien perdre l'esprit ; il lui en resta cependant assez pour lui faire prendre une résolution qui marquoit bien la grandeur de son amour, et qui prouva que le temps ne pouvoit jamais le diminuer. Pour exécuter ce grand dessein, il attendit la nuit, qui heureusement ne

tarda pas : aussitôt il fut trouver le corps d'Eulalie, qui gisoit dans sa dernière demeure. Là, malgré la peur des revenans, il fit si bien qu'il se coucha avec elle, dans le dessein d'y mourir tout enterré : il se mit donc lui-même tout au fond, charmé de se trouver enfin réuni pour jamais avec sa maîtresse : il se recouvrit de terre le mieux qu'il put ; et, se rangeant côte à côte du corps d'Eulalie, il se mit à lui tenir les discours les plus tendres, qui auroient été capables de réchauffer sa cendre, s'il n'eût répandu en même temps un torrent de larmes : ce fut alors qu'un doux sommeil venant fermer ses yeux, il se crut mort. On se tromperoit à moins, puisque le sommeil est le frère de la mort, et ressemble à sa sœur comme deux gouttes d'eau. Dans cet état, son esprit ne s'endormit pas, et continua par un songe agréable à s'entretenir avec la défunte, qui, de son côté, sembloit lui répondre sur le même ton. Qui auroit pu les ouïr auroit sans doute été très-étonné d'entendre dire à des morts des choses si belles, que les vivans auroient eu de la peine à en dire autant. Ainsi se passa la nuit entière, lorsqu'Alexis, qui ne croyoit plus être en vie, eut quelque soupçon du contraire. A force d'y prêter attention, il crut entendre sa voisine soupirer et gémir à son tour : il se rappela certains discours, des réponses, des plaintes et des tendresses qu'il croyoit venir de l'autre monde, ou plutôt il s'y crut avec Eulalie. Cependant,

à travers quelques vides qu'il n'avoit pas rebouchés exactement, le soleil pénétra ce mystère, et, par des détours obliques, porta ses rayons naissans jusques au fond de leur sépulture.

Est-ce vous, cher amant? lui dit Eulalie. Quoi! vous n'avez donc pu me survivre? Quelle marque d'amour viens-je de recevoir de votre part! Ah! je m'en ressouviendrai éternellement! — Vous le voyez, répondit Alexis, le trépas nous a réunis. Que faire où vous n'êtes pas? La vie est où vous êtes; ce n'est plus être mort que de l'être avec vous[1]. — Mais, dit Eulalie, en bonne foi, sommes-nous morts? Je ne sais; mais je vous avouerai que j'ai de la peine à le croire. — Ah! n'en doutez pas, répondit Alexis, puisque nous sommes enterrés; ce sont nos ombres et nos ames qui s'entretiennent. Tâtez comme nos corps sont froids; mais vraiment ils ne le sont pas, s'écrièrent-ils tous deux, s'étant tâtés en même temps. Ah! dit Alexis, c'est une chaleur d'amour; c'est le feu dont nous avons brûlé qui couve sous sa cendre, et qui s'entretient par le voisinage de nos corps. — Je ne sais, dit Eulalie; mais il me semble que je me sens comme si j'étois pleine de vie. Après tout, comme je n'avois jamais été morte auparavant, j'ignore comme on est quand on n'est plus, et je m'en rapporte à vous. — Je

1. C'est un vers; on ne sait d'où il vient, ni ce qu'il deviendra.

croirai tout ce qu'il vous plaira, reprit Alexis, et je ne serai mort qu'autant que vous le serez; mais éclaircissons-nous, la vie en vaut bien la peine.

Tout en disant cela, ils se démenèrent et se débarrassèrent un peu de leur funeste attirail. O Ciel ! s'écrie Alexis, ressuscitons-nous ? Est-ce aujourd'hui le grand jour ? Je ne sais où j'en suis, ni ce que nous sommes. A tout hasard, voyons, levons-nous, et sachons un peu ce qui se passe. Oui, je reconnois tous ces lieux; ils sont comme je les ai laissés. Voyez cette colline à gauche et ce vallon au bas, ce ruisseau qui serpente, ces gazons qu'il fit naître, ces campagnes émaillées et ces fleurs odorantes; je vois, j'entends les heureux habitans de ces cantons fortunés chanter et danser au son de la musette ; voilà des troupeaux paissans, des agneaux bondissans, des chiens et des bergers, des cabanes rustiques, des toits couverts de chaume.

Tandis qu'Alexis, chemin faisant, faisoit l'inventaire de ce qu'il voyoit, Eulalie lui dit : On nous prendra pour une mascarade, si l'on nous voit; réfugions-nous promptement à la maison, et là nous nous instruirons du reste. Ils arrivèrent à la porte du logis, où ils ne furent pas plus tôt entrés, que chacun disparut. La frayeur s'empara de toute cette maisonnée ; ils ne purent trouver à qui parler qu'à eux, mais cela leur suffit ; peu à peu ils s'assurèrent réciproque-

ment qu'ils étoient en pleine santé. Petit à petit, ceux qu'ils avoient si fort effarouchés revinrent et s'apprivoisèrent avec nos revenans. Enfin, Eulalie et son amant apprirent qu'on l'avoit crue assez morte pour l'enterrer ; qu'apparemment il lui avoit pris une foiblesse, qui étoit dégénérée en léthargie ; et, comme il est arrivé de nos jours à plusieurs morts que l'on connoît, on l'avoit enterrée vivante : il fallut bien en passer par là, et recevoir les excuses qu'on leur fit à ce sujet. Ainsi Alexis remplit la quatrième épreuve d'amour dans le quatrième élément, et se trouva dans le sien, qui étoit les bras d'Eulalie ; il l'épousa enfin, au grand contentement de tous ceux qui surent cette histoire, qui n'aura peut-être jamais sa semblable, quoique pourtant il n'y ait rien que de très-faisable. Ceux qui voudront en retirer quelque belle moralité en amour y trouveront celle-ci : *Tiens bon, et je t'aurai.*

D'UNE PIERRE DEUX COUPS.

Certaine dame, à dessein ou autrement, tourmentoit jour et nuit M. Tirsis, pour savoir s'il n'avoit point quelque anguille sous roche, c'est-à-dire une maîtresse. Comme la discrétion est une des premières obligations de

la galanterie, le chevalier ne répondoit point *ad rem;* mais peut-on toujours résister à de beaux yeux et à une belle bouche réunis ensemble ? La dame étoit aussi aimable qu'on doit l'être quand on a ces sortes de curiosités ; et il étoit peu de choses dans le monde qu'elle ne fût en droit d'obtenir. Ses appas mettoient dans ses prières une autorité absolue. Un jour donc de Sainte-Catherine, qui étoit sa fête, elle reçut dès le matin, de la part du sieur Tirsis, un petit paquet cacheté d'un chiffre inconnu ; elle l'ouvre aussitôt, et trouve, quoi ? me direz-vous. Ce n'étoit qu'un petit miroir de poche avec ces mots écrits au-dessous : *N'osant vous nommer mon vainqueur, vous y verrez son portrait.* Ce que voyant, la dame passa dans son cabinet, refit un paquet du miroir, et le renvoya par le même porteur au galant, qui fut désespéré en recevant son paquet ; il crut que la dame le méprisoit ; cependant il l'ouvrit en tremblant : quel fut son ravissement quand il vit qu'elle y avoit ajouté au bas ces mots consolans : *Je vous en livre autant.*

QUI PERD GAGNE, HISTOIRE.

FRAGMENT.

L'INFORTUNÉ M. Usquebak, toujours conduit par son malheureux sort, après avoir erré longtemps par la ville de..., se trouva enfin rendu sur le Pont-Royal vers minuit ou une heure. Là, excédé de fatigue et d'ennuis, le cœur gonflé de soupirs et les yeux noyés de larmes, il leur donnoit un libre cours, assis nonchalamment sur l'une ou l'autre banquette, lorsqu'un événement imprévu et invisible lui fit, malgré lui, interrompre ses tristes rêveries, et le tira d'un sommeil qui commençoit à l'affoiblir. D'abord, il lui sembla ouïr quelque mouvement et quelques sons mal articulés qui venoient de loin. La curiosité calma pour un moment son désespoir, et lui fit tourner l'oreille de ce côté-là; soit que le vent, favorable alors, lui portât la parole ou autrement, il distingua, sans rien voir, des gémissemens qui partoient d'une femme envers qui on vouloit apparemment user de violence. Il fut bientôt plus instruit; car, quoique la nuit semblât ce jour-là avoir employé exprès les voiles les plus opaques, il discerna ce dont il s'agissoit, par ces mots que la fureur dictoit : Non, cruelle, disoit l'autre, il n'est plus temps de vivre ! il faut enfin

expier à la fois vos refus, vos rigueurs et toutes vos cruautés, barbare que vous êtes! et mille autres invectives semblables qu'il vomissoit à grands flots. Il n'y a que la mort qui puisse m'ôter un amour si mal récompensé, et vous jugez bien qui de nous deux l'a le mieux méritée. En disant cela, il assit la pauvre dame sur le bord du parapet, les jambes passées du côté de la rivière, et étoit prêt de la précipiter. Dans cette situation affreuse, la malheureuse infortunée, qui ne tenoit presque plus à rien, joignoit les mains; et, par les accens les plus pitoyables, conjuroit inutilement l'inhumanité de son bourreau, qui devenoit toujours plus dur qu'un Pharaon. Quoi! disoit-elle, en se raccrochant du mieux qu'elle pouvoit, dans un moment qui est le dernier de ma vie, refuserez-vous de m'entendre ? — C'est pour vous avoir trop entendue que je ne vous entends plus. — Mais que vous ai-je donc fait ? disoit-elle. — Vous vous êtes trop fait aimer, disoit-il. — Mais, disoit-elle, a-t-on jamais noyé une femme comme moi ? Encore si je vous avois aimé, si, après l'avoir fait, je vous avois fait des infidélités, des perfidies, à la bonne heure, vous pourriez vous fâcher ; mais je vous ai toujours haï. De bonne foi, c'est peut-être un grand malheur pour moi que d'être insensible, j'y perds pour le moins autant que vous ; mais qu'y faire ? il ne m'est pas plus aisé d'avoir pour vous de l'amour, qu'à vous-même de vous

défaire de celui que vous avez pris : d'ici à demain je ne vous dirois pas autre chose ; ce seroit vous trahir que de vous rendre heureux ; car votre bonheur ne seroit pas véritable. — Et que m'importe ? reprit brusquement notre désespéré. Attrapez-moi toujours de même, une erreur véritable est un bonheur réel[1]. Mais c'est perdre un moment trop précieux en discours inutiles ; vous savez que jusqu'ici j'ai mieux aimé mourir que de vous violenter en la moindre chose, et que, si j'avois voulu user de la loi du plus fort, mon amour à présent en auroit le cœur net. Ingrate ! je voulois ne vous devoir qu'à votre goût, et que votre cœur devînt un présent de votre main ; mais va-t'en voir s'ils viennent : enfin, je suis trop désespéré pour n'en pas finir. Encore un coup, et pour la dernière fois, il faut opter ; çà, cruelle, le cœur ou la vie. — Ni l'un ni l'autre, répondit l'inhumaine assez sèchement. — Ah ! c'en est trop, tigresse. Ce fut le propre terme dont il se servit. A ces mots, s'abandonnant à sa rage, qui croissoit d'autant plus, il prend l'objet de sa fureur à travers le corps, et, après l'avoir quelque temps balancée en l'air comme pour la lancer à l'eau, il la jeta tout au beau milieu du pavé du pont ; et, détournant tout à coup contre lui-même son désespoir, il se précipita

1. Il faisoit des vers par mégarde ; l'indignation fait le vers.

à corps perdu dans les flots, en s'écriant : Mourons comme j'ai vécu [1].

A ce changement de scène, et au bruit de sa chute, la pauvre délaissée fit un grand cri, auquel le sieur Usquebak accourut aussitôt. Dieu ! quel fut son étonnement suprême, quand il reconnut que la dame en question étoit sa femme, qui lui avoit été enlevée la surveille de ses noces, et dont il pleuroit depuis six semaines le ravissement et l'infidélité ; car il ne doutoit pas qu'elle n'eût prêté la main à son enlèvement. Elle se justifia aisément de ce reproche, ainsi que du reste. Sa résistance et le désespoir du ravisseur, joints au petit colloque qu'ils avoient eu ensemble, cadroient parfaitement avec son innocence ; l'amour croit volontiers une maîtresse innocente. Ainsi nos deux époux se trouvèrent réunis par une des plus singulières aventures dont il ait jamais été fait mention sur le Pont-Royal. Cette intacte Lucrèce rentra dans les bras de M. son époux comme elle en étoit sortie, et retrouva dans lui-même un amant aussi tendre, mais moins furieux que le défunt. C'est ce qui a fait intituler cette histoire véritable de *Qui perd gagne,* par laquelle les dames voient que la fidélité est toujours bonne à avoir, et qu'un amour qui n'est pas en règle tourne mal à son auteur. On ne doute pas cependant qu'après les expli-

1. C'étoit un marin.

cations indispensables entre eux, leurs premiers soins n'aient été de faire secourir le malheureux qui s'étoit noyé à leur sujet.

GALANTERIE NOUVELLE D'UN MARCHAND BOUCHER *à sa maîtresse.*

Il y avoit une fois un honnête boucher, qui avoit bien plus d'argent que d'esprit, duquel il fit l'usage qui s'ensuit. On l'avoit invité à faire une galanterie à sa maîtresse ; il rêva donc si longtemps, que le mardi gras arriva : comme il n'y avoit plus de temps à perdre, il imagina de lui envoyer un bœuf, dans lequel il y avoit un cochon, qui renfermoit un veau, où étoit contenu un mouton, où l'on avoit mis un poulet d'Inde, lequel contenoit un chapon du Mans, garni en dedans d'une bartavelle, où se trouvoit un ortolan ; et ainsi toujours en diminuant, l'un dans l'autre, jusqu'à une petite mauviette, dans laquelle, pour finir, il avoit écrit un billet de déclaration, en ces termes :

« Si le contenu du présent billet est agréable à Mademoiselle, je préférerois la mauviette à ortolan, perdrix, chapon, dindon, mouton, veau et cochon, et je m'estimerois plus heureux que ce bœuf gras. »

LE POISSON D'AVRIL.

Un amant, qui par hasard n'avoit pu plaire à celle qu'il aimoit, ne laissa pas de gager contre elle qu'il lui donneroit le meilleur poisson d'avril du monde; elle, de son côté, ne voulant pas demeurer en arrière, gagea aussi contre lui qu'elle lui en fourniroit un bien plus beau. Ledit sieur fit donc faire une caisse en forme de poisson d'avril, mais assez grande pour qu'il pût se fourrer dedans. Effectivement, il s'en fit un étui, et on le transporta ainsi chez sa demoiselle, laquelle en conçut à l'instant de si grands soupçons, qu'elle se douta du contenu. Elle trouva justement sous sa main un autre de ses amans, qui lui plaisoit infiniment, et avec qui elle étoit en pourparler de noces; c'est pourquoi elle s'assit avec lui sur la caisse énigmatique, et là, sans autre façon, elle reçut et accepta de lui toutes les promesses imaginables d'amour et de fidélité, à charge d'autant; le tout accompagné de railleries et plaisanteries à l'encontre de celui qui faisoit l'âme du prétendu poisson d'avril. On demande lequel des deux valoit le mieux.

On propose par imitation, à l'émulation des amateurs de vers, une nouvelle fabrique de sonnets qui n'ont point encore eu leurs semblables à la cour d'Apollon. Ami poëte ou versificateur, qui que vous soyez, si ce nouveau genre vous duit, vous pouvez, chemin faisant, perfectionner cette nouveauté.

Sonnet en rimes rentrantes.

Oublions un objet dont les charmes
puissans
Eurent trop de pouvoir sur mon ame
asservie,
Que la table, la chasse et les jeux
innocens
Remplissent tour à tour mes désirs
et ma vie.
Que je suis foible encore! et quels transports
je sens!
Je reprends à regret ma liberté
ravie.
Venez à mon secours, Dieu du vin,
j'y consens;
Je ne puis boire, hélas! qu'à l'ingrate
Sylvie.
Son image s'obstine à me suivre
en tous lieux,
Même au fond de mon verre elle s'offre
à mes yeux,
Et je sens à la fois deux ivresses
pour une.

Ne forçons point l'amour, et laissons
dans un cœur
S'éteindre d'elle-même une flamme
importune.
Qui cherche à se guérir, irrite son mal-
heur.

COMME LES CHOSES ARRIVENT.

HISTOIRE.

MADEMOISELLE Brechet contoit l'autre jour à un monsieur de qualité, de ses amis, qu'elle avoit trouvé chez une de ses parentes, là où elle dînoit, M. Daviliers, qui, l'ayant entendue chanter de petits airs à boire, et qu'elle rendoit à manger, lui avoit dit : En vérité, Mademoiselle, vous devriez bien entrer à l'Opéra. — Pour qui me prenez-vous, Monsieur ? lui avoit-elle dit ; je ne suis point fille à ça, je veux retourner à mon couvent (dont elle étoit en effet pensionnaire).

A quelques jours de là, elle revint encore dîner dans le même endroit ; et M. Daviliers, qui s'y trouva pareillement, lui dit, quand elle eut chanté ou plutôt enchanté toute la compagnie : En vérité, Mademoiselle, vous devriez bien entrer à l'Opéra. Je l'envoyai paître fort poliment, mais de façon que je crus qu'il ne m'en parleroit jamais plus. Cependant, le même

dîner s'étant encore refait de la même façon, M. Daviliers ne me dit-il pas encore la même chose ! Oh ! dame ! je me fâchai tout de bon, je vous le rembarrai qu'il n'y manqua rien ; je pleurai, je voulus à toute force retourner à mon couvent... et j'entrai le lendemain à l'Opéra.

HISTOIRE VÉRITABLE D'UN GENTILHOMME

qui donna à souper à deux dames qu'il vouloit épouser.

Jamais on ne se ruine que quand on fait des dépenses extraordinaires ; c'est ce qui fait qu'on ne doit pas s'abandonner à la dissipation des richesses, quand la fortune nous fait le plaisir de nous donner du bien, comme on le va voir.

Un gentilhomme, amoureux de deux dames, nommé Guillaume, les couchoit toutes deux en joue, en tout bien et en tout honneur. Enfin finale, il parvint à leur donner à souper à toutes deux, et lui sont trois. Rien ne faisoit mieux voir sa magnificence que sa bombance ; car sans doute le festin n'a pas eu son égal, tant pour les petits pieds que pour les autres viandes et la bonne chère qui y étoient répandue partout, sans compter le vin et les autres boissons ; les bouteilles voloient à la ronde,

pendant quoi ils faisoient la conversation, où Cupidon et Bacchus n'étoient point épargnés ; il en contoit à la brune et à la blonde, pour parvenir tour à tour à en épouser une des deux, car il s'étoit fait informer dans le quartier qu'elles étoient fort riches et fort belles. Mais les mauvaises intentions sont toujours mal récompensées ; car une des demoiselles, ayant beaucoup mangé de plusieurs ragoûts, fit semblant de sortir en s'en allant de la chambre pour les écouter ; ce qui fit qu'il conta des fleurettes à la blonde, dont elle se trouvoit fort prête à l'épouser en l'absence de l'autre. Elle rentra, après les avoir entendus entre la poire et le fromage, en fureur où elle prit un couteau, et voulant le poignarder dans sa colère. Mais l'autre demoiselle brune, voyant qu'il y avoit eu aussi des promesses avec sa cousine, prenant de son côté une fourchette qu'il y avoit sur la table par hasard, elles sortirent toutes deux en renversant tout ce qui étoit dessus, soit plats, soit chandeliers, et jusqu'au vin, avec des paroles injurieuses, pour ne le plus voir jamais. C'est pourquoi Damon, qui entra sans trouver seulement un verre où l'on pût boire tout entier, entra déplorant le sort de son infortuné ami, lui représenta qu'il ne faut pas dépenser notre argent sans prendre garde à ce que nous faisons, entraînés par la volupté des passions, surtout quand on court deux lièvres à la fois.

CHANSON

Sur l'air du prologue des Indes galantes :

Point de bruit, etc.

QUAND on est gentilhomme.
On sait comme
L'amour se gouverne
Quand on est gentilhomme,
On sait comme
Faut s'en agir.
Quand on tient sa brunette,
On va z'à la guinguette,
On fait venir d'un air aisé
Un ragoût, du vin rosé.
Quand on est gentilhomme,

Second couplet.

En trinquant avec elle,
On lui regarde dans la prunelle;
En trinquant avec elle,
On la prend par le chignon,
En disant : C'est que je t'aime.
Elle répond : Moi de même.
Et puis, pour la divertir,
On l'embrasse, ça fait plaisir !
En trinquant avec elle, etc.

BATAILLE DE CHIENS

dont un mariage est devenu rompu.

Je ne sais pas d'où vient qu'on considère tant les chiens, après ce qui en vient d'arriver de nos jours à un repas sur la paroisse de Bonnes-Nouvelles, le propre jour de la noce, ainsi qu'il s'ensuit. Comme on y mangeoit beaucoup, et qu'un chacun, par mégarde, jetoit les os sous la table, deux chiens les rongeoient, comme on voit souvent que c'est d'ordinaire la coutume dans les festins, si bien que la chienne, se disputant avec Médor, faisoit un diable à quatre, qu'on avoit bien de la peine à s'entendre, et qu'on donnoit différens coups de pieds pour les faire taire; ce qui fit que Sultane marcha imprudemment sur le pied du marié, qui, prenant ça pour un autre, sentit d'affreuses jalousies qui lui entrèrent dans le cœur. La mariée innocente, qui n'avoit marché sur personne, et qui n'en savoit pas les conséquences, faisoit comme si de rien n'étoit. Pendant tout ce temps-là, les yeux du fiancé tomboient avec fureur sur son cousin du côté de la mariée, qui, sur ces entrefaites, but par malheur à sa santé, qui le lui rendit, ainsi que la civilité le permet, sans qu'il y eût rien là-dessous. A cet outrage, le sieur Dorimène, je

veux dire le marié, que nous nommerons dorénavant de la manière, se jeta sur sa prétendue, lui arrachant sa belle garniture. Sur cette vivacité, voilà tous les garçons de la noce et Madame la belle-mère qui retira sa parole, dont le mariage ne se fit plus. Voyez, après cela, si vous devez mener vos chiens en compagnie.

LA QUEUE DE MOUTON,

CHANSON.

Avec la manière qui convient.

Il faut d'abord que la personne, soit homme ou demoiselle, qui veut divertir honnêtement la compagnie en chantant cette chanson, se retire pour un moment du repas sous quelque prétexte honnête, comme d'*aller parler à son procureur* ou telle autre civilité.

Étant seule, il faut qu'elle roule sa serviette de telle sorte que cela ressemble à une queue de mouton ; et la meilleure manière est que l'un des deux bouts soit propre à faire beaucoup de bruit en y enfermant, par exemple, un mouchoir tortillé, ou même une fourchette, ce qui seroit d'un grand agrément.

Quand la queue est faite, il faut s'en attacher un bout par derrière, comme qui diroit à la

grimace de la culotte, et faire passer ensuite la queue à côté de votre hanche droite ou de la gauche, selon votre goût, la tenant à deux mains, et toujours en mouvement, comme la propre queue d'un mouton, pendant que vous chantez, et surtout quand la compagnie répète le refrain ; ce qu'on fait ainsi.

Nous dirons pourtant auparavant que, quand on a un ami dans la compagnie, et qu'il vous voit revenir avec la queue de mouton, comme nous avons dit, il doit avertir, sans faire semblant de rien, un quelqu'un de l'assemblée, soit en poussant du coude, ou par quelques joyeusetés en paroles, afin d'attirer les yeux des personnes dessus ; car cela annonce agréablement la chanson comme la voilà :

CHANSON.

Sur l'air: *Eh ! haut le pied, gué, ma diguedondaine,* etc.

Je suis un marchand de mouton,
La bonne emplette, achetez donc :
J'ai tous les plus beaux du canton.
Voyez la queue, la belle queue.
Ah ! quel bon mets que la queue, que la queue !
Ah ! quel bon mets que la queue de mouton !

J'ai tous les plus beaux du canton,
La bonne emplette, etc.

C'est moi qui fournis Maubuisson,
Voyez la queue, etc.

C'est moi qui fournis Maubuisson,
La bonne emplette, etc.
Et les dames de Miramion.
Voyez la queue, etc.

Et les dames de Miramion,
La bonne emplette, etc.
Les malades quand elles en ont.
Voyez la queue, etc.

Les malades quand elles en ont,
La bonne emplette, etc.
En prennent pour leur guérison.
Voyez la queue, la belle queue.
Ah! quel bon mets que la queue, que la queue!
Ah! quel bon mets que la queue de mouton!

La personne est encore avertie qu'il ne faut pas manquer, en finissant la chanson, de frapper un grand coup sur la table, en disant : C'est pour la demoiselle la plus friande de la compagnie.

Si c'est une dame qui veut chanter la chanson, elle peut faire revenir la queue par la poche de son tablier. Il y en a qui la font passer pardessus leur épaule, et j'ai remarqué que cela faisoit encore plus de plaisir à la compagnie.

CRUAUTÉ INOUIE

exercée par M. Chambéry envers Javotte de Pantin.

Il est bien dur de voir s'abandonner par les personnes qu'on aime, quand on n'a pas sujet de se plaindre d'eux ; car encore si on leur avoit fait quelque chose : mais, au contraire, Javotte de Pantin avoit toujours eu tant d'égards pour cet ingrat, qu'elle ne devoit pas s'y attendre. Qui a menti mentira ; car, si Chambéry avoit dit tout naturellement qu'il étoit décrotteur à la royale, et qu'il ne se seroit pas fait passer pour être le fils du dégraisseur qui fait le coin de la rue par où elle venoit à Paris pour vendre ses herbes et autres choses, auroit-elle pensé à ce garçon-là pour faire une fin ? car on sait bien qu'un décrotteur n'a pas de quoi. Voilà donc qu'un samedi, comme son terme approchoit, car elle avoit eu de la complaisance pour lui, elle lui dit tout franc qu'il falloit prendre ses mesures et s'épouser comme on s'étoit promis, dont le traître lui dit de le venir trouver le lendemain à sa boutique, là où elle fut toute courante avec sa sœur Gogo, qui cherchoit aussi bien à s'établir, et demanda l'adresse du dégraisseur, qu'on leur montra, et demandèrent après M. Chambéry le fils, dont on se prit à rire, disant que n'y avoit pas de ce

nom au logis. Quel coup fatal ce lui fut ! elle cria au meurtre, dont les voisins s'assemblent, et, ne sachant rien de rien, trouvèrent l'action si noire, qu'ils auroient mis en pièces le malheureux décrotteur, qui décrotte, comme si de rien n'étoit, au coin du Pont-au-Change. Ne faut-il pas convenir, après cela, que la mauvaise foi des messieurs est presque toujours ce qui périt les demoiselles ?

ODE AMOUREUSE ET LYRIQUE

d'un gentilhomme à sa maîtresse.

TRADUITE DU GREC

Sur l'air: C'est mademoiselle Manon qui a bien su me plaire, etc.

Il faut observer que, pour aller sur l'air, on ne prononce quelquefois plusieurs syllabes que comme une, et ces syllabes sont en lettres d'Italie.

C'EST dans *une rue de Paris* que j'ai fait *une* maîtresse,
Mais malheureusement c'est *que je n'y* suis pas heureux.
Je lui *parle* quand *je veux,*
Je l'entretiens de tous mes feux :
Elle ne me répond pas avec délicatesse.
Je la vois tous les soirs,
Et si *cepen*dant *je n'ai* point d'espoirs
Qu'elle soit, qué*ques-uns* de ces jours,
Sensible à mon amour.

Est-ce que *je serois* destiné à aimer *une* cruelle,
Qui me dit pour jamais *qu'elle* veut *me faire* enrager?
J'ai beau m'en fâcher,
Elle ne fait rien pour me soulager;
Et *cepen*dant *je lui* promets une flamme éternelle,
Parce qu'elle *a de* beaux yeux,
Qui sont fous, brillants et joyeux,
Et d'ailleurs aussi bleus
Que l'on peut voir les cieux.

Un beau jour de juillet que *je la* trouvai toute seule,
Est-ce que *je n'o*sai pas lui déclarer mon tourment?
Je lui dis tout nettement
Que *je vou*lois *bien être* son amant.
Elle ne me répondit rien, ni ne fit la bégueule.
Je crus pour certain,
Qu'elle me répondroit dès le lendemain:
Ce fut en vain, puis*que son* cœur
Me tient encor rigueur.

Enfin, *elle me ré*pondit, avec un air modeste,
*Que j'a*vois un fort grand tort de vouloir tant l'aimer;
Qu'elle se connoît bien, *qu'elle* n'est pas *faite* pour charmer.
Avec ces beaux propos, *elle crut me* donner mon reste.
Qu'elle a des mépris,
Par*ce que*, si son cœur étoit épris,
Elle voudroit m'aimer tant,
Que *cela feroit* son tourment.

Voyez la *belle* raison qu'à ma flamme elle oppose!
Elle me laisse quelquefois pourtant baiser ses mains.
Ne vous étonnez pas si *cela* me fait du chagrin;
C'est *que je* voudrois bien, moi, *qu'elle* me donnât autre chose;

Mais ; hélas ! *elle me* répond,
Et cela d'un air *qui me* confond,
Que je n'aurai jamais
Aucun de ses attraits.

Elle dit *que ce n'est* qu'à ses yeux qu'elle doit ma tendresse ;
Mais quand bien *même cela* seroit, doit-elle m'en aimer moins ?
Malgré ses rigueurs, tous les jours je lui rends des soins,
Et *je lui* tiens des discours tout *comme* pour *une* Princesse.
C'est que si je ne l'ai pas,
Me *voilà* dans un grand embarras ;
Par*ce que* c'est celle d'Argos [1]
Qui trouble mon repos.

Quoiqu'*elle* ne rende pas justice à ma confiance,
Je ne veux pas la quitter pour m'enflammer ailleurs.
Peut-*être* qu'un jour *je pour*rai bien vaincre sa rigueur.
(Car il est des momens contre l'indifférence.)
Si *je lui* plais jamais,
Je me pay*erai* bien de tous *mes reg*rets,
Etant très-sûr qu'elle a
Tout ce qu'il faut pour *cela*.

D'AUCUNS de nos amis envieux prétendent, en parlant au monde, que nous n'avons jamais connu ce que c'est que les régularités des vers. Pour les convaincre de la preuve du contraire, nous glisserons dans ce corps de

1. Pâris.

pièces furtives une déclaration de poésie en amour, d'un anonyme nommé M. de Genticour, qui écrit avec réflexion tout ce qui lui vient au bas de la plume.

POUR MADEMOISELLE DE ROMERAY,

aimable demoiselle.

D'UN mouvement soudain, comme il fut légitime,
Votre objet, mon vainqueur,
Passa dedans mes yeux, entra dans mon estime,
Et tomba dans mon cœur.

Ce ne sont point vos lis, ce ne sont point vos roses
Qui m'ont le plus tenté;
Je découvre plus loin, et vous avez des choses
Par-delà la beauté.

Votre aimable beauté contribue à ma flamme,
Qui cause mon transport;
Or, c'est plus qu'en partie à cause de votre ame
Que j'aime votre corps.

LA PAROLE FAIT LE JEU.

HISTOIRE.

MONSIEUR Bonnau, dont nous tairons le nom dans ce cas-là, avoit une fille qu'il se plaisoit à élever dans les belles manières. Elle étoit belle comme un charme et civile à faire plaisir à tous ceux qui alloient la voir; mais tout cela, sans la vertu, ne sert pas d'un clou à sifflet. Il arriva donc que, comme il ne vouloit pas qu'on hantât des hommes, d'autant qu'il savoit ce qu'en vaut l'aune, rapport que la plupart du temps les filles ne tombent dans le désordre de leur mauvaise conduite que parce qu'on leur en donne l'instigation; c'est pourquoi il fut obligé de faire un voyage où il ne pouvoit pas la mener; ce qui fit que, parmi la plus grande partie du peu d'honnêtes gens qu'il soupçonnoit d'avoir une bonne éducation, il choisit un jeune seigneur de condition, d'autant qu'il y a bien de la différence entre les gens d'une certaine façon, et il lui laissa Mademoiselle Javotte. Comme ils demeuroient ensemble et même se voyoient tous les jours, ce qui étoit fort aisé et facile, ils devinrent amoureux, dont ils ne se seroient doutés de rien, si Mademoiselle Javotte ne s'en étoit pas aperçue. Elle le dit à son amant, qui en

convint de bonne foi ; mais cela ne les avança de rien, ce qui est toujours bien cruel dans le cas de ces sortes d'occasions. M. Bonnau, en revenant, trouva sa fille comme il l'avoit laissée, ce qui ne lui fit pas de peine ; car il craignoit que l'amant de sa fille auroit voulu devenir son gendre, c'est-à-dire s'amuser à la bagatelle ; mais il ne fut ni fou ni étourdi, et lui déclara, sans en faire à deux fois, qu'il ne vouloit plus garder sa fille, d'autant que cela se garde, pour la plupart, comme le chat fait la souris ; ce qui fit que M. Bonnau le remercia de sa civilité. Mais dès le lendemain, comme le jeune amant n'avoit plus d'honneur à garder dont il fût chargé par la politesse du père, il vint tout doucement en catimini, et se cacha dans la ruelle, de manière que tout le quartier en a tenu hautement de certains discours à l'oreille, sous prétexte que la fille en étoit devenue enceinte ; et voilà ce qui fait la probité.

Cette histoire galante nous a été envoyée pour insérer dans notre livre; mais, quoiqu'on y remarque bien du mérite, nous ne l'avons pas jugée digne de l'impression; c'est pourquoi nous la mettons ici, afin que le public voie que nous ne cherchons qu'à avoir l'honneur de son approbation.

DÉCLARATION MUSULMANE.

L'AMOUR est du pays de tout le monde, jusqu'en Turquie, à la différence de la façon, ce qui, dans le fond, revient au même; témoin le Turc ci-après, que l'on appellera, je crois, musulman. Il étoit tombé furtivement amoureux de trois honnêtes et belles filles de son quartier, qui logeoient ensemble, et à qui cependant il n'avoit pas encore osé le faire savoir. Or, pour y parvenir, il se proposa de leur donner la foire, qui se tenoit pour lors à Constantinople; il y fut, et acheta trois beaux et bons fichus brodés comme des anges en soie, qu'il mit bien proprement dans une jolie boîte, sur laquelle il avoit fait peindre en France trois cœurs au naturel, qu'un amour poursuivoit, avec cette devise ingénieuse autour, en lettres dorées au-dessus : *Autant de fichus*. Le tout fut porté dès le matin par un eunuque au logis de ces belles, qui déjeunoient ensemble, dont les trois demoiselles toutes réjouies, ayant découvert le pot aux roses, se doutèrent bien de l'énigme, et le tinrent dès lors pour leur amant. Vous autres, qui aimez sans oser sonner mot, donnez; c'est la grosse cloche en amour.

ÉLOGE

Par la mort, Messieurs, à laquelle nous sommes tous sujets, sans qu'aucun mortel en soit dispensé, nous perdons le souvenir des pensées dont cette vie est remplie; l'exemple des autres nous l'apprend. L'illustre M. G..., que nous venons de perdre, digne objet de nos regrets, ne les entend pas, et même les ignore; il nous en laisse goûter l'amertume, et n'en recueille que les fruits. L'héritage qu'il nous a laissé de plusieurs beaux ouvrages enrichit la postérité; et un si beau modèle d'émulation, en formant sur lui des sujets qui l'imiteront, fera naître notre consolation de la cause même de notre douleur. Permettez, Messieurs, que je ne m'explique pas, et que, pour me conformer à la modestie du mort et à la volonté des vivans, je ne nomme pas par leur nom les ouvrages de M. G..., répandus dans cette édition nouvelle : chargé seulement du soin de son éloge, j'ai cru devoir en user comme je fais, et me borner à ce qui peut donner aux lecteurs de ce livre une idée juste d'un de ceux qui y ont travaillé.

M. G... étoit un gros homme, et la nature en cela s'étoit joué, comme elle fait souvent; car il n'avoit été que deux mois en nourrice, à cause qu'il avoit apporté toutes ses dents en

naissant : cependant il n'a jamais été sur sa bouche, et ce n'est pas de cela qu'il est mort, mais bien d'avoir passé les nuits à travailler. Il avoit été magister dans sa ville à l'âge de dix-sept ans, ensuite bedeau de la cathédrale, et puis tabellion, et puis beaucoup d'autres emplois, dont il s'est toujours acquitté à la satisfaction d'un chacun. Ses œuvres prouvent combien il étoit agréable en compagnie, faisant toujours rire, sans pincer ; aussi ses meilleurs amis n'étoient jamais fâchés d'être avec lui ; et cependant il leur faisoit, quand il vouloit, accroire que des vessies étoient des lanternes ; mais ça leur faisoit plaisir. Ce n'est pas qu'il n'y eût bien quelque chose à dire sur son compte, à l'occasion d'un événement qui arriva dans une rencontre où il ne se conduisit pas de la belle manière ; mais il ne faut jamais dire de mal des gens dont on veut dire du bien, quoique cela se pratique de la sorte aujourd'hui. Ainsi je n'irai pas plus loin, et je ne dirai rien non plus des livres qu'il a écrits, et qui ne lui ont pas fait honneur. Le silence est l'enfant de la douleur et le père du secret : renfermons-nous dans les bornes qui nous sont prescrites par l'un et par l'autre.

LE MARIAGE EN DÉTREMPE,

Nouvelle véritable et historique.

Un jeune gentilhomme, comme qui diroit M. Éraste, d'honnête famille, quoiqu'il méritât bien qu'on lui en fît la honte, mais on espère que pas moins il s'y reconnoîtra, ne manquoit pas, pour se divertir, dès que les foires de Saint-Germain et de Saint-Laurent étoient arrivées, que d'y aller tous les jours. C'est ce qui faisoit qu'il ne désemparoit pas du Préau ; après quoi il étoit très-assidu d'entrer à la Comédie des personnes naturelles, et toujours aux places à six sols, dont il n'y avoit petit ni grand dans le jeu qui ne remarquât sa magnificence, surtout M. Léandre, le premier acteur, qui avoit beaucoup de manières fort nobles, d'autant que son bon esprit l'avoit fait, par-dessus tous les autres, compère de Polichinelle. M. Éraste, même pendant le jeu, s'ingéroit de la conversation avec Polichinelle, et lui faisoit dire bien des gaudrioles ; c'est pourquoi les spectateurs de bon goût, qui les trouvoient fort récréatives et instructives, et qui s'y divertissoient à bouche que veux-tu, admirant l'esprit de M. Éraste, le préféroient à toutes les autres marionnettes, dont il s'en falloit bien qu'on ne s'y divertît autant ; de quoi M. Léandre

eut la persuasion que c'étoit une personne de qualité; mais il n'en fut bien convaincu que quand, en l'espionnant un jour en catimini le soir, il le vit sortir de la foire, pleuvant à verse, qui prit un fiacre pour se ramener chez lui. Aussi le lendemain, dans un cabaret à bière avec des demoiselles et messieurs de sa troupe, qu'il se rafraîchissoit, le voyant passer, il ne se put tenir qu'il ne courût à lui, pour lui demander, comme son meilleur ami, des nouvelles de sa santé, et qu'il avoit été bien mouillé hier au soir. A quoi M. Éraste, dont on verra peu après les desseins, fit semblant de ne le pas remettre autrement, et lui demanda, comme surpris, ce que c'étoit qu'il lui faisoit une question de d'même, dont il ne lui avoit jamais encore parlé, n'ayant pas, ce lui disoit-il, l'honneur de le connoître. Le sieur Léandre, quoiqu'un peu étonné de ce qu'il ne le remettoit pas, ne se déféra point tellement, qu'il ne lui dît son nom, et la raison pourquoi il lui demandoit des nouvelles de sa santé, dont l'autre admira l'esprit de sa réponse, et lui dit que pour cela il vouloit boire avec lui, et le suivit dans le cabaret à bière, où, entre autres, étoient Mademoiselle Gogo, sœur du sieur Léandre, qui parut étonner M. Éraste, comme s'il ne s'en fût pas aperçu, ce qui n'étoit pourtant qu'une frime. Cette demoiselle, qui d'un côté étoit jolie, de l'autre représentoit à ravir les Isabelles; et, pour sa vertu, on peut bien dire qu'elle étoit

sans reproche, d'autant qu'il y avoit bien quatre ans qu'elle couroit les villes et les provinces; mais, pour le reste, fort peu de ça. On peut juger si M. Éraste fut bien reçu de la compagnie, étant un homme de distinction, qui commença par boire à la santé d'abord de tout le monde, sans rien affecter, de quoi le sieur Léandre en fut fort aise et le remercia. Lui qui étoit en cachette amoureux, à perdre les pieds de Mademoiselle sa sœur, et qui savoit combien l'autre étoit jaloux envers sa réputation, ne la regardoit que du coin de l'œil, de peur de pis; ce qui fit que, quand il alla pour compter, il trouva que c'étoit fait, tant à l'égard de la bière, ratafia, etc., dont il ne lui dit autre chose, sinon qu'il vouloit avoir sa revanche ce soir même aux Porcherons; de sorte qu'après la comédie, ils allèrent tous trois en se promenant du côté de la Barrière-Blanche; et M. Éraste donna le bras à Mademoiselle Gogo, d'autant qu'elle avoit de l'estime pour les gens de mérite, et en étoit bien aise. Le sieur Éraste demanda d'abord une salade, une fricassée de pigeons, avec une bonne tranche de bœuf à la mode, et du vin à douze, sans compter les cerneaux, cervelas et autres desserts, de telle manière qu'il en coûta au sieur Éraste plus de sept ou même huit francs; mais il étoit dans des circonstances et dépendances à ne pas prendre garde à ça. Pendant la collation, il avoit (car l'amour a de l'invention) trouvé moyen de persuader à Made-

moiselle Gogo que ce n'étoit que pour elle tout ce qu'il en faisoit; et, sans qu'il en vît rien, saisi l'occasion de boire dans son verre, de quoi touchée, comme ça se doit, elle lui avoit marché sur les pieds, dont il ne douta pas qu'il lui tenoit au cœur; ce qui lui fut d'une grande satisfaction, par la raison que nous avons dite, et qui lui fit passer gaiement la collation, parce que M. Léandre, qui étoit naturellement jovial et cocasse, n'en avoit rien vu. Quand fallut s'en aller, il pria l'amoureux de ramener mamzelle sa sœur, parce qu'il avoit affaire pour cette nuit sur le rempart; à quoi, faut croire, il ne rechigna pas, dont le voilà seul avec elle, la tenant par-dessous les bras, lui témoignant du reste comme c'étoit pour elle de ce qu'il ne bougeoit de son jeu, et que sans ça il ne s'en soucieroit pas autrement. A quoi sur-le-champ: Eh bien, ce dit-elle, faudra voir. Tant y a qu'ils arrivèrent à sa chambre dans le faux-bourg Saint-Denis, au Plat d'Étain. Mademoiselle Gogo, bien irrésolue de ce qu'elle avoit à faire dans le cas, le laissa monter, parce qu'il étoit de loin, comme on fait aux personnes de connoissance, où incontinent il lui parla de mariage, et qu'il n'en auroit jamais d'autres; ce qu'il écrivit, signé Éraste. Pourquoi elle se crut épousée jusqu'au lendemain matin, qu'elle ne le revit plus, ni à la foire ni ailleurs; ce qui doit bien apprendre aux filles ce que c'est que la perfidie des hommes, en tant que

ces mariages-là, dont est rare qu'il y en ait toujours un de bon.

Nous ne saurions mieux conclure notre recueil qu'en finissant par quelques mots de préface sur les critiques. Il y a des gens qui nous méprisent, parce qu'ils ont le bonheur de parler tout de suite comme nous écrivons avec bien de la peine; mais il y en a d'aucuns qui cherchent des défauts dans nos pensées de discours, et cela nous a paru d'une jalousie trop envieuse, rapport que, si nous cherchions à le vouloir, nous ferions de belles et bonnes critiques des ouvrages ou d'œuvres des plus fameux poëtes de vers; et comme, quand on parle du loup, on en voit la queue, voici par hasard une critique d'un de nos messieurs, que nous mettons ici exprès, sur la comédie d'Andromaque.

PYRRHUS.

Me cherchiez-vous, madame?
Un espoir si charmant me seroit-il permis?

Beau début! est-ce qu'une dame de qualité comme Andromaque fera les avances? Mais voici qui est bien plus incivil encore : *chiez-vous, madame?* terme mal-propre, et question qui ne se fait pas.

Je passois jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils.

Aux lieux est du même goût. *Aux lieux où l'on garde mon fils;* voilà un bel endroit pour élever un enfant!

Puisqu'une fois le jour vous souffrez que je voie
Le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troye,
J'allois, etc.

Tracasserie de ménage dont on n'a que faire.

Ah! madame, les Grecs, si j'en crois leurs alarmes,
Vous donneront bientôt d'autres sujets de larmes.

Il y auroit bien des choses à dire là-dessus.

Et quelle est cette peur dont leur cœur est frappé?

Peur, terme qui ne convient qu'à un enfant qui a peur des revenans, et non pas à un peuple.

Quelque tyran vous est-il échappé?

Ne diroit-on pas que Pyrrhus est un geôlier?

Un malheureux enfant qui ne sait pas encor
Que Pyrrhus est son maître et qu'il est fils d'Hector.

Un enfant, qui est encore trop jeune pour avoir lu l'Iliade, peut bien ignorer que Pyrrhus est son maître, et qu'il est fils d'Hector: et qui est-ce qui sait qui est son père? Sans parler de l'équivoque de *fi d'Hector*, cette expression choque une oreille un peu délicate.

Tel qu'il est, tous les Grecs demandent qu'il périsse;
Le fils d'Agamemnon vient hâter son supplice.

Tel qu'il est, terme de mépris. *Le fils d'Agamemnon.* Il seroit plus poli de l'appeler par son nom, qui est *Oreste.* Le fils d'un tel n'est point du tout le ton de gens qui savent vivre.

Mais c'en est assez pour l'occasion ; nous voulions tant seulement faire voir que nous sentons le mérite d'une pièce; nous ne voulons point décourager l'auteur, et nous serons bien aises qu'il nous en donne encore.

RELATION GALANTE ET FUNESTE

DE L'HISTOIRE D'UNE DEMOISELLE QUI A GLISSÉ POUR ÊTRE ÉPOUSÉE

l'hiver du mois de décembre 1742.

---

*A M. DE***.*

ÉPITRE DE DÉDICACE.

POUR *moi, je ne sais pas pourquoi, par où ni comment on ne s'est pas encore avisé de songer à dédier des ouvrages à feu M. le grand Molière ou du moins à sa servante. Il me semble que, depuis qu'il est mort, il est bien un assez grand seigneur pour*

cela. Je voudrois donc qu'en considération de son mérite d'autrefois, les auteurs d'aujourd'hui lui fissent la dédicace de leurs pièces, à moins qu'on ne dît que c'est rendre le mal pour le bien. Comme je travaille dans le même goût que vous, Monsieur, et que je me suis modele, c'est comme qui diroit stylé, sur vos excellens ouvrages, je vous prie d'agréer l'hommage que je vous fais de ce petit morceau d'histoire galante et funeste. Je sais bien aussi que c'est ici l'occasion de faire votre éloge, et que tous les auteurs en usent de la manière avec leurs Mécènes [1]*; mais je ne sais par où commencer. Il vous faudroit un portrait tout neuf, parce qu'attendu que vous ressemblez à peu de gens, il y a peu de gens qui vous ressemblent. Eh! où trouver un homme aussi philosophe que vous, qui méprisez toutes les choses nécessaires, et ne vous souciez que du superflu? Parlerai-je du grand art de se rendre heureux? Vous jouiriez du plus parfait bonheur, si vous pouviez seulement ne pas troubler le plaisir que vous goûtez par l'inquiétude d'en chercher toujours un autre. Si j'envisage votre science, le catalogue seul de vos ouvrages feroit une bibliothèque. Je n'oserois pas les nommer tous, de peur de faire souffrir votre modestie et la pudeur des autres. Vous en*

1. Mécène est un mot latin, tiré de l'histoire romaine.

auriez encore produit davantage, si vous n'aviez pas résisté à votre talent marqué. Oui, vous étiez né poëte : quand on ne s'en apercevroit pas à la façon dont votre prose est négligée, on le jugeroit à votre bibliothèque, où, jusqu'aux reliures, tout est en vers.

Les éloges que vous méritez ne m'aveuglent point sur vos défauts; je vous les dirai franchement, et je vous avouerai que vous ne sentez point du tout votre homme de condition. Vous n'avez ni ignorance ni orgueil ; et, comme si on n'avoit pas assez de ses peines, vous êtes assez simple pour compatir à celles d'autrui. Vous vous distinguez par l'esprit et les talens comme un bourgeois ; et, ce qui marque la dépravation de votre goût, vous cherchez des amis, vous fuyez les complaisans, et vous êtes plus sensible à l'estime qu'au respect avec lequel je suis, etc.

Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses.

Il y a à parier cent contre un que la postérité à venir ne sauroit pas un mot de quoi il s'agit de nos jours, si l'on n'avoit pas soin de le lui apprendre; ce qui a fait inventer l'histoire ; et par ce moyen on sait vivre sans avoir vécu.

Quoi qu'il en soit, deux jeunes messieurs,

qui s'appeloient l'un et l'autre le comte et le marquis, et qui même étoient de condition, ayant beaucoup de parens dans la robe et dans l'église : comme ils ne pouvoient se regarder sans se voir comme deux rivaux, d'autant mieux qu'ils aimoient la même personne, qui étoit fille à l'âge de dix-sept ans ; il est vrai que c'étoit une beauté régulière ; de grands yeux, qui accompagnoient le plus joli nez du monde, à fleur de tête ; la bouche bien fendue, où il y avoit, quand on rit, des dents aussi belles que si c'étoit d'ivoire ; avec toute la langueur des blondes et la vivacité des brunes, sans qu'elle fût ni l'une ni l'autre.

Pour à l'égard de l'esprit, elle l'avoit très-formé et très-grand, eu égard à la portée de son âge, attendu qu'elle alloit souvent à la Comédie au paradis, et quelquefois le mardi à l'Opéra, par le moyen de Mademoiselle C***, et même de M. T*** : et, pour en cas de la politesse, elle en avoit de la plus fine, comme on le verra dans la suite. Il n'étoit donc pas étonnant que tout le monde en fût amoureux, et particulièrement beaucoup de personnes telles que le comte et le marquis.

Un de ces jours passés, qu'il faisoit très-froid, comme chacun s'en souvient, Mademoiselle Javotte de Passy, qui se nommoit ainsi, voulut aller prendre l'air, parce qu'il est bon de s'hiverner pour n'avoir pas si froid chez soi.

Nos deux amans, qui la suivoient jusqu'aux lieux où elle alloit, l'ayant vue tourner ses pas le long d'une pièce d'eau glacée, dans un jardin dont le nom est trop connu pour ne le pas cacher ou pour le dire, entreprirent de lui donner un divertissement dont les jeunes gens se servent ordinairement, c'est-à-dire qu'ils voulurent lui faire voir comme ils patinoient. Mademoiselle Javotte les voyoit faire avec plaisir; et, réellement et de fait, ils lui montroient des choses fort agréables. De temps en temps, c'étoient des culbutes, et le tout par exprès et pour faire rire. Mais ne voilà-t-il pas que tout d'un coup on voit paroître un traîneau, tel qu'on en voit dans les pays du froid? MM. le comte et le marquis ne furent ni fous ni étourdis, et le firent approcher de Mademoiselle Javotte, pour afin de l'y mettre : elle le voulut bien, en riant. Tout le monde faisoit des acclamations de l'admiration qu'on avoit de sa satisfaction : c'étoit une foule, qu'on ne s'entendoit pas de plaisir. Mais il ne faut jurer de rien en amour; c'est un grand Dieu malicieux, qui nous élève souvent au plus haut sommet de la fortune, pour nous précipiter dans les inconvéniens des pièges; il prend toutes sortes de couleurs pour nous tromper. On croit, à l'entendre, que c'est tout sucre et tout miel, tandis que c'est tout au contraire; puisque l'on parvient au malheur affreux de s'en mordre les doigts pour toujours.

Mais laissons la morale, et revenons à nos moutons. Sans s'en apercevoir, l'implacable ou incapable démon de la jalousie indigne s'empare de leurs cœurs et leur entre dans l'ame. La fureur les saisit comme d'intelligence. Mademoiselle Javotte croit qu'ils vont se battre à l'épée; et elle en étoit d'autant plus inquiète, que cela fait du bruit pour l'honneur d'une demoiselle. Elle leur crie d'arrêter, et, pour le leur couper court, dit qu'elle veut retourner à bord. A peine a-t-elle proféré cette parole, que tous les deux, s'accordant ensemble à force de discorde, poussent le traîneau sur un endroit de la glace qui étoit dégelé; semblable à un air d'opéra, qui dit qu'il *aime mieux qu'un monstre affreux,* et le reste de la chanson.

Mademoiselle Javotte alloit être noyée toute vive, lorsqu'un autre jeune étranger, qui se nommoit ordinairement F***, et qui s'étoit déguisé à telle fin que de raison en matelot, à cause du canal, tire une corde de sa poche, s'avance hardiment, avec toutes les précautions du péril où il s'exposoit, lui donne un bout qu'elle prend, et il la tire au bord. Elle raccommode aussitôt ses jupes que son évanouissement avoit dérangées. Il la prit entre ses bras et l'emporta dans une maison voisine, qui se trouva là toute trouvée. Il la mit sur un lit, qui étoit par hasard dans la maison, et s'évanouit dessus à son tour, sans pouvoir parler. On ne

peut rapporter à quel point ils se disoient tout ce que la tendresse est capable de sentir dans des cœurs bien appris. Ce n'étoit que des mots sans aucun ordre de suite, tel qu'il convient dans un pareil accident. On entendoit souvent, sans savoir qui, *j'enfonce, j'enfonce;* tant ils étoient frappés de l'image de ce qui venoit d'arriver. La belle ayant eu soin de mettre ses pieds auprès du feu, le généreux matelot s'y jeta, en lui faisant une déclaration en propres mots : Mademoiselle, ce n'est pas pour me vanter ; mais il y a longtemps que je guettois le moment fortuné que je trouve aujourd'hui. Je ne donnerois pas dix écus pour que cela ne fût point arrivé, puisque ça me procure de vous déclarer ma passion, dont j'aurai l'honneur de vous entretenir, si vous êtes aussi sèche que je le voudrois; mais la civilité veut que l'on coure au plus pressé. Un discours aussi touchant étoit trop tendre pour n'être pas pris du bon côté : ce qui occasiona que Mademoiselle Javotte répondit par un souris gracieux, dont il devina que l'interprétation signifioit tout ce qu'elle pouvoit dire dans cette occasion, et l'enhardit à se découvrir, de façon qu'elle reconnut que c'étoit un seigneur anglois qu'elle n'avoit jamais vu, mais qui cependant lui avoit fait écrire plusieurs lettres *unanimes*, par le moyen d'une tante qu'elle pouvoit avoir, sur l'article de son amour, et qui venoit en France pour savoir ce qui en

étoit, pour afin que, si en cas il trouvoit du retour, il pût se comporter pour le mariage tout également comme s'il eût été né natif de France. Sa générosité, qui fut cause de la reconnoissance du service, étoit une si grande preuve que son courage n'avoit point eu peur, dans l'excès de son amour, de la sauver en dépit des dangers, qu'elle l'épousa par préférence aux deux messieurs, tant le comte que le marquis, qui s'étoient réunis en buvant dans le cabaret en bas, sous prétexte d'entendre ce qui se passoit en haut, dont ils étoient la dupe, et qui les obligea à chercher d'autres personnes à marier en particulier, tandis que le seigneur milord et son épouse sortirent pour aller s'établir à Londres en Angleterre, où ils jouiront bientôt des douceurs de la vie, ainsi que d'une nombreuse postérité.

Cette histoire apprend fort aisément que, quoique l'amour unisse le sceptre et la houlette, ce n'est pas toujours un moyen sûr de faire tout ce qu'on veut, à cause des inconvéniens ; ce qui a fait dire un bon mot à un fameux poëte de nos jours, qui disoit en pareil cas : *Nage toujours, et ne t'y fie pas.* Cela pourroit encore faire voir qu'il faut bien connoître les gens avant que de les épouser tout à fait.

---

*Lettre de M. Jacquinet, marchand bonnetier, à M. J***.*

MONSIEUR et cher compère,

Vous saurez que je me suis mis dans la connoissance des belles choses. Il est vrai que j'y ai toujours été; ayant, dès mon enfance, recherché la compagnie des beaux esprits; ce qui me faisoit aller souvent à la foire Saint-Germain, pour voir la belle Hollandoise qui levoit une enclume avec ses cheveux.

Il y a quelques jours que notre voisin M. Jacques, vous savez qu'il faisoit des éventails pour la gouvernante de M. Rollin, dont il s'aperçut, par la conversation de ce grand homme, qu'il savoit aussi manier la plume pour se faire mouler tous les mois dans le *Mercure* en contes de fées. Il me proposa donc de me mener au bout du Pont-Neuf pour me faire *délectriser;* je songeai à y mener ma femme, elle veut savoir de tout. Mademoiselle Rognon, notre cousine, voulut aussi en être, ainsi que mon neveu, l'abbé Tricot. Nous voilà arrivés. Nous voyons une grosse boule qui tournoit, e à côté une petite verge de fer. On fait monter ma cousine et l'abbé sur un boisseau. Qu'arrive-t-il, mon compère ? Voilà que la verge de fer touche, comme un clin d'œil, Mademoiselle Rognon, qui fait un cri, se jette dans un fau-

teuil, et qui se met à dire : *Faut qu'on me marie, faut qu'on me marie.* Vous savez qu'elle avoit toujours dit, quand on lui en parloit : *Fort peu de ça.* Ayant trente ans passés sans avoir songé qui ni qu'est-ce que le mariage : et depuis ce jour, dès qu'elle s'éveille, ou le soir quand elle a bu un coup de vin rosé, c'est toujours du mariage qu'elle demande. Et l'abbé Tricot, me direz-vous ? Oh ! vraiment, il a bien sa folie aussi. La verge l'avoit touché au front, comme il se baissoit pour la regarder ; eh bien, depuis cela, il va toujours donnant des bénédictions de la main droite et de la main gauche, disant qu'il est évêque, ni plus ni moins que le clergé.

Voyez, mon cher compère, ce que c'est que de se faire délectriser. Avertissez bien votre épouse et votre grande fille Babiche de n'en pas tâter ; elles seront plus sages que nos voisines de la rue Mouffetard, qui, depuis l'ensorcellement de ma cousine, n'ont pas manqué d'aller prendre ce maléfice, dont elles ne se vantent pas ; ce qui donne à croire qu'il faudra bientôt les exorciser.

Ah çà, mon cher compère, à l'honneur, etc.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

HISTOIRE DE M. GUILLAUME COCHER. . 1

Histoire et aventure de Mamzelle Godiche la coëffeuse. 7

Histoire de M. Bordereau avec Mme Minutin. 20

Histoire des bonnes fortunes du Chevalier Brillantin. 37

Histoire de Mme Allain et de M. l'Abbé Evrard. 49

LES BALS DE BOIS. 71

*Lettre de M. le Comte Z*** à M. le Marquis, etc.* 73

Pages.

Le Mariage en détrempe. 227

Relation galante et funeste d'une Demoiselle qui a glissé, pour être épousée. 233

*Lettre de M. Jacquinet, marchand bonnetier, à M. J****. 241

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

TABLE GÉNÉRALE

Notice. 1
Histoire de Guillaume, cocher. . 1
Les Aventures des bals de bois. . 71
Les Fêtes roulantes. 103
Les Étrennes de la Saint-Jean. . 143

Achevé d'imprimer

par

LE DIX JANVIER 1879

Réseau de bibliothèques
Université d'Ottawa
Échéance

Library Network
University of Ottawa
Date Due